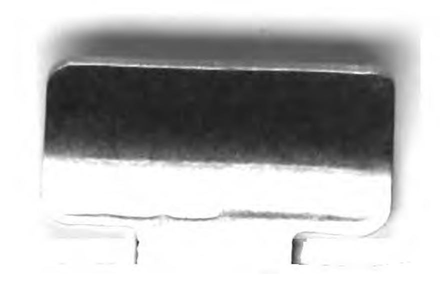
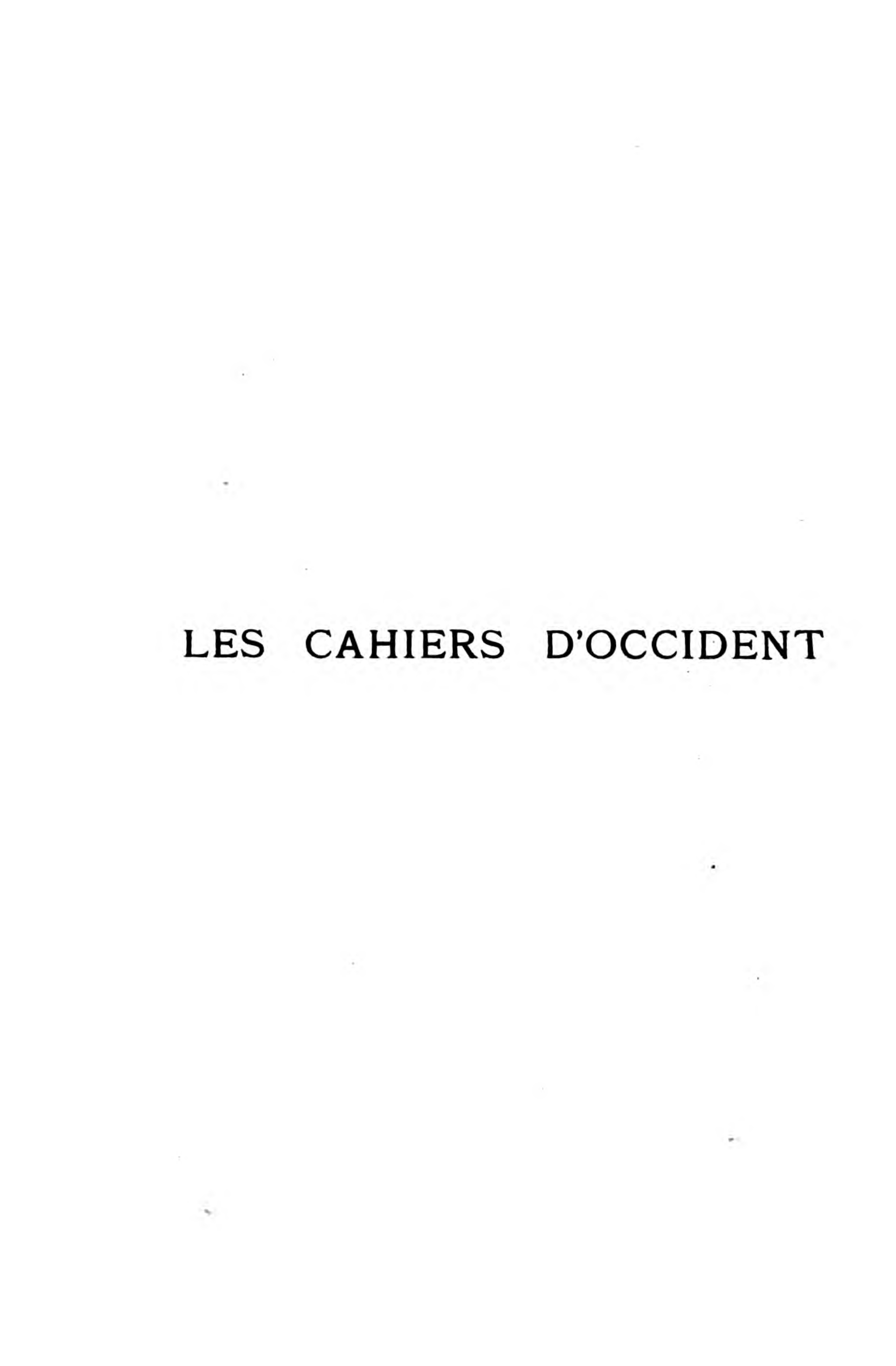



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA





LES CAHIERS D'OCCIDENT

JACQUES RIVIÈRE

QUELQUES PROGRÈS DANS L'ÉTUDE DU CŒUR HUMAIN

(Freud et Proust)

avec un portrait de l'auteur
par ALBERT GUINDET



Librairie de France
110, boulevard Saint-Germain, 110
PARIS

JUSTIFICATION DU TIRAGE

CE CAHIER LE QUATRIÈME DE LA SÉRIE
DES " CAHIERS D'OCCIDENT " A ÉTÉ TIRÉ A
48 EXEMPLAIRES SUR PAPIER D'ARCHES A LA FORME
NUMÉROTÉS DE I A XLVIII
12 EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE MADAGASCAR
NUMÉROTÉS DE XLIX A LX
RÉSERVÉS AUX " AMIS DE LA LIBRAIRIE DE FRANCE "
375 EXEMPLAIRES SUR PAPIER VERGÉ DE RIVES
NUMÉROTÉS DE I A 375
LES NUMÉROS 10 A 19 AYANT ÉTÉ
RÉSERVÉS A LA SOCIÉTÉ DE BIBLIOPHILES
BORDELAIS " LES PILIERS DE TUTELLE "
1800 EXEMPLAIRES
SUR PAPIER D'ALFA NAVARRE
NUMÉROTÉS DE 376 A 2175
LES EXEMPLAIRES D'AUTEURS
ÉTANT COMPRIS DANS CE NOMBRE

N° 2094





QUELQUES PROGRÈS

DANS L'ÉTUDE DU CŒUR HUMAIN

LES TROIS GRANDES THÈSES DE LA PSYCHANALYSE[1]

MESDAMES,
MESSIEURS,

Chaque fois que j'entreprends des causeries, je fais le vœu formel d'écarter toutes précautions oratoires. Ce vœu, je l'ai fait cette fois-ci encore. Et pourtant, je ne peux me décider à aborder directement mon sujet sans quelques mots d'apologie, et surtout sans vous dire au préalable ce que j'en pense, de ce sujet.

Je vous avouerai naïvement que je le trouve à la fois d'un prodigieux intérêt et très délicat. Il a, à la fois pour lui et contre lui, d'être, du moins sous l'angle où je veux l'aborder, à peu près complètement inexploré.

Il y a, sur Freud, surtout en langue étrangère, une immense littérature — que d'ailleurs je ne connais pas. La mort si déplorable de Marcel Proust a déjà fait éclore de nombreux articles ; *la Nouvelle Revue Française* du 1er janvier en contient à elle seule une cinquantaine.

(1) Conférence prononcée au Vieux-Colombier le 10 janvier 1924.

Malgré cela, mon sujet, tel que je l'entends, continue à m'apparaître tout-à-fait inexploré, et si cela m'encourage, cela m'intimide aussi.

Cela m'intimide parce que je ne sais pas très bien où je vais, parce que je sens que je n'ai aucune chance d'arriver à des constatations définitives.

Je vois des quantités d'idées à soulever, à étudier, à suivre, mais un peu comme un ingénieur au centre d'une mine et qui se demande quels sont les filons qui vont donner, quelles galeries sont à percer, lesquelles le maintiendront le plus longtemps sur la veine. Je ne suis sûr que d'une chose, c'est que je m'engagerai dans des impasses, c'est qu'il me faudra par moments rebrousser chemin, c'est que peut-être je ne ferai qu'effleurer le principal, tandis que je m'empêtrerai dans l'accessoire. Il m'arrivera certainement de vous dire des choses qui m'apparaîtront moins vraies aussitôt que je les aurai dites et qu'il me faudra, ou retirer, ou transformer.

Excusez-moi, je vous prie. Ces mésaventures auxquelles je vous expose d'un cœur que vous pourrez trouver bien léger, elles sont la rançon de l'extrême importance, de l'extrême richesse et de l'extrême nouveauté du sujet que nous abordons. Si Proust a démontré quelque chose, c'est que rien ne pouvait suppléer le temps. En matière d'idées, moins qu'en toute autre matière. Celles que nous allons remuer n'ont pas reçu encore cette influence des années, qui, comme un lent soleil, peut seule les mûrir. Il n'y a pas là de ma faute. Je mets donc en fait, d'une façon peut-être un peu présomptueuse, mais il me semble, tout de même, justifiée, que les hésitations et peut-être les piétinements de l'étude que nous entreprenons en commun sont inévitables et ne devront pas m'être imputés à crime.

Mais ce sujet si nouveau, si admirable, et qui doit me mériter votre indulgence, il est temps de le définir, au moins en gros.

Je n'ai pas, comme vous pouvez bien penser, l'intention d'épuiser ce qu'on peut dire sur Freud et sur Proust. Non, c'est sous un angle très déterminé que j'entends les étudier. Grossièrement je voudrais étudier ce qu'ils apportent de nouveau en psychologie, je voudrais fixer les progrès qu'ils peuvent nous faire accomplir dans la connaissance de ce qu'on appelait, à l'âge classique, le cœur humain ; (et je vous prie de laisser ici à cœur son sens le plus vague).

Ces progrès peuvent être de deux ordres : ils peuvent consister dans la conquête de nouveaux sentiments, de nouvelles sensations, de nouvelles couches de la conscience, ou dans l'invention de nouvelles méthodes pour explorer celle-ci, dans l'invention d'une nouvelle manière d'attaquer les sentiments et les sensations. Nous distinguerons ces deux ordres de progrès, mais sans trop de rigueur pour ne pas nous interdire les points de vue qui se présenteraient et qui exclueraient cette différence.

Une remarque encore. Notre étude ne sera pas un simple exposé. Il ne faudra pas vous attendre à sortir de ces causeries avec la connaissance du système de Freud et du système de Proust, comme on peut sortir d'un cours de la Sorbonne avec la connaissance du système de Platon. Je ne chercherai qu'à extraire du système de nos deux auteurs — si tant est qu'ils aient tous les deux un système — ce qui pourra être mis en rapport avec notre expérience intime et ce qui recevra de celle-ci une lumière.

Abordons maintenant l'étude de Freud.

On a reproché à Freud, Jules Romains entre autres, une certaine légèreté scientifique, c'est-à-dire une certaine tendance à transformer ses hypothèses en lois sans avoir accumulé la quantité d'expériences et de constatations objectives qui l'y autoriseraient.

Entre deux idées de savant, dit Jules Romains, il n'hésite pas à jeter une de ces « vues brillantes » qui témoignent, à coup sûr, d'une grande activité de pensée, qu'on a envie de déclarer géniales, mais qu'on ne range pas ensuite dans le même coin de l'esprit que la bonne monnaie scientifique. Ce sont valeurs fiduciaires, liées au sort de la banque d'émission.

En beaucoup de passages pourtant, Freud fait preuve d'une prudence tout à fait remarquable et prend même la peine d'indiquer lui-même les lacunes de sa doctrine, et les points où l'expérience ne l'a pas encore confirmée. *La réponse à cette question*, écrit-il dans l'*Introduction à la Psychanalyse*, *ne me paraît pas urgente et, surtout, elle n'est pas assez sûre pour qu'on se hasarde à la formuler. Laissons se poursuivre le progrès du travail scientifique et attendons patiemment.* Au seuil d'une généralisation tentante d'une idée qu'il vient d'émettre, il remarque : *L'explication psychanalytique des névroses n'a cependant que faire des considérations d'une aussi vaste portée.*

Il examine toujours avec beaucoup de soin les objections qu'on lui présente. On trouve par exemple au dernier chapitre de l'*Introduction à la Psychanalyse* une discussion remarquable de l'idée que toutes les découvertes de la Psychanalyse pourraient n'être qu'un produit de la suggestion exercée sur les malades. Quand on songe à la gravité de cette objection et quand on voit la façon magistrale dont Freud y répond, on ressent une impression de confiance à la fois pour l'honnêteté et pour la force de son esprit.

Cependant il faut l'avouer : quelque chose subsiste de la critique de Jules Romains et il y a certains défauts de méthode chez Freud dont il faut absolument que nous soyons avertis et que nous tenions compte avant de nous engager à sa suite.

Il est évident que nous avons affaire à une imagination extrêmement vive et allante et qui réagit parfois un peu trop vite aux premières indications de l'expérience. On est frappé, en lisant Freud, de la rapidité de certaines de ses conclusions. Très souvent on le voit, d'un seul fait qu'il rapporte, faire sortir une affirmation immédiatement générale ; très souvent aussi il lui suffit de *pouvoir* interpréter un fait dans le sens de sa théorie pour que toute autre interprétation lui paraisse exclue.

D'autre part la victoire incontestable sur les énigmes de la nature que représente son idée maîtresse lui donne une espèce d'ivresse qui le conduit à l'impérialisme. Je veux dire qu'il cherche à annexer trop de phénomènes à son explication. En particulier son interprétation des rêves et des lapsus, qui est pleine de remarques profondes, me semble tout de même dans l'ensemble, beaucoup plus factice et beaucoup moins convaincante que sa théorie des névroses. Et quand j'apprends que, historiquement, c'est par une explication des symptômes névrotiques qu'il a commencé, je me demande si toute sa théorie des rêves et des lapsus n'est pas une extension un peu arbitraire, ou du moins trop systématique, d'une idée juste à un domaine qui ne pouvait pas la recevoir, tout au moins sous sa forme textuelle.

En d'autre termes, je me demande si l'ordre d'exposition de sa doctrine que Freud a choisi dans son *Introduction à la Psychanalyse* et qui est, comme on sait, le suivant : Actes manqués, Rêves, Névroses, n'est pas extrêmement spécieux et s'il ne risque pas de tromper sur la démarche véritable de son esprit, au cours de ses découvertes et sur la valeur même de ses découvertes. Même s'il semble logique

de montrer d'abord l'inconscient à l'œuvre dans les actes les plus élémentaires de la vie quotidienne normale, cela devient une erreur de méthode si l'on ne peut pas le révéler avec autant d'évidence dans ces actes que dans les actes pathologiques, si son intervention y est plus contestable et si en fait ce n'est pas d'abord dans ces actes qu'il a été décelé.

J'ai beau faire : la théorie des lapsus et la théorie des rêves m'apparaissent comme une sorte de double portique qui a été construit après coup par Freud devant le monument qu'il avait élevé. Il croit que cela peut former un accès plus agréable et plus convaincant à ce monument ; mais à mon avis il se trompe parce qu'on n'a pas, dans cette première partie, assez fortement l'impression d'être en contact avec une expérience irréfutable, invincible, avec celle qui a imposé la théorie. On sent la subtilité de l'auteur, mais pas assez son bon droit.

C'est pourquoi je crois qu'il faut avoir sans cesse principalement en vue sa théorie des névroses si l'on veut saisir sa pensée en son point d'intention maximum et si l'on veut se rendre compte de toutes les conséquences qu'elle implique, de toutes les généralisations qu'elle est susceptible de recevoir, de sa plus grande portée, ou, si l'on préfère, de sa plus grande force explosive.

Je voudrais, dans ce qui va suivre, non pas analyser en détail la doctrine freudienne, mais au contraire, la supposant connue de mes lecteurs, faire apparaître, si l'on peut dire, ses virtualités. Je voudrais présenter les trois grandes découvertes psychologiques dont il me semble que nous sommes redevables à Freud et montrer quelle lumière prodigieuse elles peuvent infuser dans l'étude des faits intérieurs et en particulier des sentiments. Je voudrais surtout faire sentir combien elles sont extensibles, quelle forme plus souple et, si l'on peut dire, plus généreuse encore que celle que Freud leur a donnée, elles peuvent revêtir.

***

Dans l'exposé des faits qui lui ont suggéré la première idée de sa théorie et qui sont, comme on sait, l'ensemble des manifestations de l'hystérie, Freud insiste avec une force particulière sur la complète ignorance où se trouvaient ses patients des causes et des fins des

actes qu'ils accomplissaient : *Pendant qu'elle exécutait l'action obsessionnelle, écrit-il, le « sens » en était inconnu à la malade aussi bien en ce qui concerne l'origine de l'action que son but. Des processus psychiques agissaient donc en elle, processus dont l'action obsessionnelle était le produit. Elle percevait bien ce produit par son organisation psychique normale, mais aucune de ses conditions psychiques n'était parvenue à sa connaissance consciente... C'est à des situations de ce genre que nous pensons quand nous parlons de* PROCESSUS PSYCHIQUES INCONSCIENTS[1]. Et Freud conclut : *Dans ces sympôtmes de la névrose obsessionnelle, dans ces représentations et impulsions qui surgissent on ne sait d'où, qui se montrent si réfractaires à toutes les influences de la vie normale et qui apparaissent au malade lui-même* COMME DES HOTES TOUT-PUISSANTS VENANT D'UN MONDE ÉTRANGER, COMME DES IMMORTELS VENANT SE MELER AU TUMULTE DE LA VIE DES MORTELS, *comment ne pas reconnaître l'indice d'une région psychique particulière, isolée de tout le reste, de toutes les autres activités et manifestations de la vie intérieure? Ces symptômes, représentations et impulsions nous amènent infailliblement à la conviction de l'existence de l'inconscient psychique*[2].

Il ne semble pas, au premier abord, qu'il y ait, dans ces passages, une nouveauté bien extraordinaire et l'on pourra trouver paradoxal que nous y voulions apercevoir une des sublimités de la théorie freudienne. L'inconscient n'est pas une découverte de Freud. On citera tout de suite des noms qui semblent réduire aux plus minces proportions son originalité sur ce point : celui de Leibniz déjà, ceux de Schopenhauer, de Hartmann, de Bergson, de bien d'autres.

Pourtant je réponds :

1° Qu'il y a une différence considérable entre une conception métaphysique et une conception psychologique de l'Inconscient, qu'admettre l'Inconscient comme un principe, comme une force, comme une entité, c'est tout autre chose que de l'admettre comme un ensemble de faits, comme un groupe de phénomènes ;

2° Qu'en réalité beaucoup de psychologues contemporains, en particulier Pierre Janet et son école, refusent encore d'admettre un inconscient psychologique ;

(1) *Introduction à la Psychanalyse*, troisième partie, chap. XVIII, p. 228 de la traduction française (Payot, éditeur).

(2) *Introduction à la Psychanalyse*, troisième partie, chap. XVIII, p. 289 de la traduction française.

3° Enfin qu'en admettant que l'inconscient psychologique soit reconnu de tout le monde en tant que royaume, en tant que domaine, Freud est le premier à le concevoir :

a) Comme un domaine, ou un royaume déterminé, qui a une géographie arrêtée, ou, sans métaphore : qui contient des tendances, des velléités extrêmement précises, dirigées vers des buts particuliers ;

b) Comme un domaine, ou un royaume qui peut être exploré, en partant du conscient, et même qui doit l'être si l'on veut comprendre le conscient.

Ici, je retrouve confiance pour affirmer que la nouveauté me paraît entière, et d'une importance formidable. Songez que jusqu'ici on a conçu le conscient comme une chambre close, où les objets, en nombre défini, étaient comme inscrits sur un inventaire et ne soutenaient de rapports qu'entre eux, et que, pour tel incident de notre vie psychique, si on voulait l'expliquer, on ne pouvait aller chercher qu'un fait dont nous nous fussions précédemment aperçus. Songez que toute la psychologie se limitait à une explication logique de nos déterminations. Songez au pauvre matériel causal dont elle disposait et imaginez ce qu'elle peut devenir au moment où Freud lui ouvre l'immense réservoir des causes immergées.

Lui-même, d'ailleurs, a conscience de la révolution que cette seule proclamation de la réalité déterminée de l'inconscient peut produire dans l'histoire des idées et il ne se défend pas d'un mouvement d'orgueil : *C'est en attribuant une importance pareille à l'inconscient, dans la vie psychique, s'écrie-t-il, que nous avons dressé contre la psychanalyse les plus méchants esprits de la critique...* Et pourtant *un démenti sera infligé à la mégalomanie humaine par la recherche psychologique de nos jours qui se propose de montrer au* MOI *qu'il n'est seulement pas maître dans sa propre maison, qu'il en est réduit à se contenter de renseignements rares et fragmentaires sur ce qui se passe, en dehors de sa conscience, dans sa vie psychique. Les psychanalystes ne sont ni les premiers, ni les seuls, qui aient lancé cet appel à la modestie et au recueillement, mais c'est à eux que semble échoir la mission de défendre cette manière de voir avec le plus d'ardeur et de produire à son appui des matériaux empruntés à l'expérience et accessibles à tous*[1].

Réfléchissons. Appuyons, si j'ose dire, contre nous ce principe

(1) *Introduction à la Psychanalyse*, chapitre XVIII, p. 296 de la traduction française.

de l'inconscient comme siège de tendances déterminées qui viennent modifier le conscient ; rapprochons-le de notre expérience. Autrement dit : *Songeons à tout ce que nous ne savons pas que nous voulons.*

Est-ce que notre vie n'est pas la recherche constante de biens, de plaisirs, de satisfactions non seulement que nous n'oserions pas avouer désirer, mais que nous ne savons même pas que nous désirons, que nous cherchons ? Est-ce que ce n'est pas presque toujours *a posteriori* et au moment seulement où nous l'accomplissons que nous nous rendons compte du long travail psychique et de toute la chaîne de sentiments latents qui nous a conduits vers un acte ?

Et encore : à quel moment l'inspection directe de notre conscience nous renseigne-t-elle exactement sur tout ce que nous éprouvons et sur tout ce dont nous sommes capables ? Est-ce que nous ne sommes pas dans une constante ignorance du degré, et même de l'existence de nos sentiments ? Est-ce que, jusque dans la passion, il n'y a pas de moments où nous ne retrouvons absolument plus rien de cette passion, où elle nous paraît une pure construction de notre esprit ? Et est-ce qu'elle n'existe pas, pourtant, d'une façon, si j'ose dire, infiniment précise, à ce même moment, cette passion, puisque le plus petit accident qui survient pour en encombrer la carrière, ou rendre son but plus lointain, peut provoquer instantanément un bouleversement complet de tout notre être, qui se traduira jusque dans notre attitude physique et influera jusque sur la circulation de notre sang ?

Est-ce qu'en amour, par exemple, un amoureux sincère n'en est pas constamment réduit à recourir à des expériences et presque à des trucs pour ausculter son sentiment et savoir s'il existe encore ? Et cela dans le moment même où, si on venait lui annoncer qu'il doit renoncer à ses espoirs ou qu'il est trompé, il se découvrirait peut-être tout près du crime.

Donc une première grande découverte, (qu'on pourra peut-être présenter comme négative, mais les découvertes négatives ne sont pas moins importantes que les autres) doit être inscrite au crédit de Freud : c'est celle qu'une considérable partie de notre vie psychique se passe, si l'on peut dire, en dehors de nous et ne peut être décelée et connue que par un travail patient et compliqué d'inférence. Autrement dit : Nous ne sommes jamais tout entiers disponibles pour notre esprit, tout entiers objets de conscience.

***

Cette première analyse doit faire comprendre dans quel esprit j'ai abordé l'étude de Freud et de quelle façon j'entends la poursuivre. Je ne prétends nullement accompagner pas à pas toutes les démarches de sa pensée ; je recherche simplement et je saisis les uns après les autres, sans me soucier de marquer comment ils se rattachent, les points de sa doctrine qui me paraissent pouvoir être agrandis en vérités psychologiques d'intérêt général. Je suis un profane qui pille égoïstement un trésor et qui l'emporte loin du temple. On peut me juger sévèrement au point de vue moral ; mais en tous cas on ne doit pas me considérer comme obligé à cette allure lente et processionnelle qui s'impose aux prêtres de la Psychanalyse.

Qu'on veuille donc sauter avec moi à l'examen d'une autre idée de Freud, qui me paraît d'une importance considérable ; je veux parler de l'idée du refoulement, à laquelle il faut rattacher celle d'une censure des rêves.

On sait quelle en est l'essence : en se fondant sur son expérience de praticien, Freud croit constater qu'il y a chez tout sujet qu'on analyse ou même simplement qu'on interroge, une résistance instinctive à toute question, à tout effort pour pénétrer dans l'arrière-plan de sa pensée. Cette résistance est soumise d'ailleurs à des variations d'intensité. Le malade est plus ou moins hostile, plus ou moins critique, suivant que la chose que le médecin cherche à amener au jour lui est plus ou moins désagréable.

La résistance semble donc être l'effet d'une force, de nature proprement affective, et qui s'oppose à l'apparition dans la conscience claire, à l'illumination, de certains éléments psychiques qu'elle considère comme incongrus, comme impossibles à regarder en face.

Cette force qu'on rencontre lorsqu'on veut travailler à la guérison du patient, est celle-là même qui a d'abord produit la maladie en refoulant un processus psychique qui de l'inconscient tendait vers le conscient ; la tendance ainsi entravée s'est en effet transformée, déguisée, pour aller tout de même un peu plus loin, en un acte mécanique, sans signification apparente, mais qui s'impose invinciblement au sujet : c'est le symptôme : *Le symptôme vient se substituer à ce qui n'a pas été achevé*[1].

(1) *Introduction à la Psychanalyse*, troisième partie, ch. XIX, p. 305 de la traduction française.

Freud met donc en lumière la présence dans la conscience d'une activité réductrice ou déformatrice de notre spontanéité obscure. Il la montre également à l'œuvre dans nos rêves et l'appelle alors *censure*. Exactement comme la censure, pendant la guerre, ou bien mutilait les articles de journaux, ou bien forçait leurs auteurs à ne présenter leur pensée que sous une forme approximative ou voilée, de même une force secrète modifie et travestit nos pensées inconscientes et ne leur permet d'aborder notre esprit que sous les espèces énigmatiques du rêve.

Les tendances exerçant la censure sont celles que le rêveur, dans son jugement de l'état de veille reconnaît comme étant siennes, avec lesquelles il se sent d'accord... Les tendances contre lesquelles est dirigée la censure des rêves... sont des tendances répréhensibles, indécentes au point de vue éthique, esthétique et social... sont des choses auxquelles on n'ose pas penser ou auxquelles on ne pense qu'avec horreur[1].

Les symptômes névrotiques, sont *des effets de compromis, résultant de l'interférence de deux tendances opposées, et ils expriment aussi bien ce qui a été refoulé que ce qui a été la cause du refoulement et a ainsi contribué à leur production. La substitution peut se faire plus au profit de l'une de ces tendances que de l'autre ; elle se fait rarement au profit exclusif d'une seule*[2].

Le rêve de même est une sorte de composé ou plutôt de compromis entre les tendances refoulées, à qui le sommeil rend de la force, et les tendances représentant véritablement le moi, qui continuent à s'exercer par le moyen de la censure déformatrice.

Autrement dit symptômes névrotiques et rêves correspondent à un effort de nos diverses sincérités pour se manifester à la fois.

L'ensemble de cette conception me paraît d'une importance et d'une nouveauté extraordinaires. Peut-être Freud n'a-t-il pas aperçu lui-même toute la généralité qu'elle était susceptible de recevoir.

La découverte en nous d'un principe trompeur, d'une activité menteresse, peut cependant fournir une vue absolument nouvelle de toute la vie consciente.

Je vais tout de suite exagérer mon idée : tous nos sentiments

(1) *Introduction à la Psychanalyse*, deuxième partie, ch. IX, p. 145 de la traduction française.

(2) *Introduction à la Psychanalyse*, troisième partie, ch. XIX, p. 313 de la traduction française

sont des rêves, toutes nos opinions sont le strict équivalent des symptômes névrotiques.

Il y a en nous, constante, obstinée, jamais à court d'invention, une tendance qui nous pousse à nous camoufler nous-mêmes. A tout prix, en toute circonstance, nous nous voulons, nous nous construisons autres que nous sommes. Naturellement le sens dans lequel s'exerce cette déformation et son degré varient extraordinairement suivant les natures. Mais en toutes, le même principe de ruse et d'embellissement est à l'œuvre.

Partir dans l'étude du cœur humain sans être informé de son existence et de son activité, et sans s'équiper contre ses subterfuges, c'est vouloir établir la nature des fonds marins sans sonde et en se laissant guider au seul visage des eaux. Ou mieux, comme dit Jules Romains, c'est faire comme l'analyse traditionnelle qui *lors même qu'elle cherche les dessous se laisse diriger par les indications voyantes de la surface. Elle ne soupçonne un gisement de fer que si les roches du dessus sont toutes rouillées, un de charbon que si l'on piétine une poussière noire.*

Qui de nous ne connaît ce démon que Freud appelle censure et qui fait sans cesse si subtilement notre toilette morale ? A chaque instant le tout de ce que nous sommes, j'entends la masse confuse et grouillante de nos appétits, est prise en main et attifée par lui. Il glisse dans nos plus bas instincts ce qu'il faut de noblesse pour que nous puissions ne plus les reconnaître. Il nous fournit en abondance ces prétextes, ces couleurs dont nous avons besoin de couvrir les petites turpitudes qu'il nous faut accomplir pour vivre. C'est lui qui nous pourvoit de ce que nous appelons nos « bonnes raisons ». C'est lui qui nous maintient avec nous-mêmes dans cet état d'amitié et d'alliance sans lequel nous ne pouvons pas vivre et qui est pourtant si complètement dépourvu de justification qu'on ne comprend pas comment il peut naître.

Mais je sens que je m'éloigne beaucoup de l'idée de Freud. Le principe qui préside au refoulement et à la censure, loin de travailler au triomphe de nos appétits, est, dans son esprit, ce qui les combat, ce qui les arrête. Il est le représentant des idées morales, ou tout au moins de la convenance, loin d'aider à la tourner.

Oui, mais il y a des cas où il est vaincu, partiellement tout au moins : le symptôme névrotique, le rêve, le lapsus, correspondent à

des succès relatifs sur lui de la partie basse de nous-mêmes. Et s'il n'est pas directement agent d'hypocrisie, il le devient dans la mesure où il ne triomphe pas.

Quand je prétends que tous nos sentiments, toutes nos opinions sont des rêves ou des actes obsessionnels, je veux dire que ce sont des états impurs, masqués, hypocrites ; je veux dire une chose enfin qu'il faut bien voir en face : c'est que l'hypocrisie est inhérente à la conscience.

Poussant à bout l'idée de Freud, je dirai qu'avoir conscience c'est être hypocrite. Un sentiment, un désir n'entrent dans la conscience qu'en forçant une résistance dont ils gardent l'empreinte et qui les déforme. Un sentiment, un désir n'entrent dans la conscience qu'à la condition de ne pas paraître ce qu'ils sont.

A ce point de vue, le chapitre que Freud consacre aux procédés qu'emploie la censure pour déformer le contenu latent du rêve et pour le rendre méconnaissable, mériterait de recevoir une extension considérable. Plusieurs de ces procédés sont utilisés certainement par nous à l'état de veille, pour nous aider à nous représenter nos sentiments sous une forme acceptable. Je n'en retiens qu'un par exemple : le déplacement, le transport de l'accent sur un aspect de ce que nous ressentons, — ou avons besoin de ressentir en paix — qui n'est pas *l'essentiel*. Autrement dit : la rupture par l'imagination du centre de gravité de nos complexes sentimentaux.

Soit dit en passant, si je me suis montré sévère au début pour la théorie freudienne du rêve, c'est beaucoup parce que je regrettais de voir Freud appliquer trop minutieusement à un phénomène particulier une idée qui me paraissait d'une portée infinie. Son analyse du Symbolisme des rêves va beaucoup trop loin ; elle réintroduit dans cette conscience, dont il nous a montré la souplesse et l'extrême convertibilité, quelque chose de fixe qui ne me paraît pas pouvoir y trouver place. Il faut garder à la pensée de Freud sinon un certain vague, du moins une certaine généralité pour bien en comprendre toute la valeur.

Avant de quitter cette idée de la censure, il faut encore en bien saisir un aspect qui est d'une importance considérable.

Quand je dis que l'hypocrisie est inhérente à la conscience, je dis trop ou trop peu. La censure, la force qui préside au refoulement, ce sont en partie des apports extérieurs ; elles sont créées principale-

ment par l'éducation ; elles représentent l'influence de la Société sur l'individu. Tout de même elles ne sont pas entièrement adventices, ni postiches ; elles finissent par former corps avec le moi. Freud les représente même comme les tendances constitutives du moi.

Et en effet ce serait simplifier beaucoup les choses que de représenter nos seuls instincts inférieurs comme vraiment constitutifs de notre personnalité. Ce qui les réprime fait partie de nous aussi.

Mais alors une conclusion s'impose. C'est qu'en tant que personnes morales, et même en tant que personnes tout simplement, nous sommes condamnés à l'hypocrisie. Ne disons plus : hypocrisie, si vous voulez. Mais nous ne pouvons pas éviter un autre mot : c'est : impureté. Vivre, agir, si ce doit être dans un seul sens et avec méthode et de façon à tracer de nous sur la rétine d'autrui une image, c'est être composite et impur, c'est être un compromis.

Sincère vient d'un mot latin qui veut dire : pur, en parlant du vin. On peut dire qu'il n'y a pas de sincérité, pour l'homme, dans l'intégrité. Il ne redevient sincère qu'en se décomposant. La sincérité est donc le contraire exactement de la vie. Il faut choisir entre les deux.

***

Le troisième point de la doctrine de Freud, qu'il me semble que nous pouvons, bien que dans de moindres proportions peut-être, *agrandir*, c'est la théorie de la sexualité.

On se rappelle quelle en est la ligne générale.

S'interrogeant sur la nature des tendances qu'arrête le refoulement et qui s'expriment par *substitution* dans les symptômes et dans les rêves, Freud, on le sait, croit constater qu'elles sont toutes de nature sexuelle.

Plusieurs nuances sont ici à noter. Freud ne dit pas, et même se défend d'avoir dit que tout ce qui paraît dans nos rêves est d'origine sexuelle. N'est d'origine sexuelle que ce qui apparaît camouflé.

D'autre part Freud ne dit pas et se défend d'avoir dit (par exemple dans la lettre que le professeur Claparède a publiée en appendice de la brochure *la Psychanalyse*) que tout notre être se réduit aux tendances sexuelles, même que l'*instinct sexuel est le mobile fondamental de toutes les manifestations de l'activité psychique*. Au contraire : *la Psychanalyse n'a jamais oublié qu'il existe des tendances non sexuelles,*

elle a élevé son édifice sur le principe de la séparation nette et tranchée entre tendances sexuelles et tendances se rapportant au moi, et elle a affirmé, sans attendre les objections, que les névroses sont des produits non de la sexualité, mais du conflit entre le MOI *et la sexualité*[1].

Cependant il reste certain que l'ensemble des tendances spontanées et inconscientes de l'être lui apparaît comme identique dans son fond à l'instinct sexuel.

Il prend soin d'ailleurs, cet instinct, de la définir d'une manière très large, en le distinguant de l'instinct de procréation et même de l'activité proprement génitale. Pour bien marquer son caractère général, il l'appelle *Libido.*

Le concept de la *Libido* n'est évidemment pas absolument clair. Il prend, par moments, une valeur quasi-métaphysique pour revenir l'instant d'après à signifier simplement l'appétit sexuel, le désir proprement dit.

Mais je me demande si au lieu de reprocher à Freud cette ambiguïté, si au lieu de vouloir le forcer à accrocher ce mot de *libido* à une tendance absolument particulière et bornée, on ne ferait pas mieux au contraire de lui savoir gré du vague où il le laisse et du battement qu'il lui permet. Je me demande si sa principale découverte, dans le domaine qui nous occupe, n'est pas celle justement d'une seule tendance transformable, qui formerait tout le fond de notre vie psychique spontanée.

En d'autres termes l'idée que le désir est le moteur de toute notre activité, du moins de toute notre activité expansive, me paraît d'une nouveauté et d'une vérité admirables. Ou mieux encore l'idée que nous ne sommes créateurs, producteurs qu'en tant que nous allons dans le sens du désir.

Mais il faut se garder de trahir par trop de précipitation l'idée même de Freud, sa conception de la sublimation. Je reprends donc :

Freud, par une longue analyse, fortement appuyée de remarques expérimentales, qui remplit toute la petite brochure intitulée : *Trois dissertations sur la théorie sexuelle*, établit que l'instinct sexuel n'a d'emblée ni l'objet ni le but que nous lui connaissons. Il le montre d'abord immanent pour ainsi dire au corps de l'enfant et ne cherchant,

(1) *Introduction à la Psychanalyse*, troisième partie, chap. XXII, p. 365 de la trad. franç.

ni ne soupçonnant même aucune satisfaction extérieure. C'est la période qu'il appelle d'autoérotisme.

Il le montre en même temps s'irradiant confusément et impartialement dans tous les organes et recevant des satisfactions presque indifféremment de tous.

Puis, l'expérience, qui peut être précédée d'ailleurs par des interventions étrangères, enseigne à la *libido* à s'extérioriser. Mais même après ce bond qu'elle fait, elle reste hésitante entre plusieurs satisfactions possibles et ne se met exclusivement au service de l'acte génital qu'au moment de la puberté et par une sorte d'opération synthétique fort complexe et sujette à une foule d'accidents.

Ce désir, qui à la fois est au-dessous de son objet et l'excède ou même le transcende, est une conception d'une hardiesse et d'une profondeur magnifiques.

On comprend tout ce qu'elle permet à Freud d'expliquer. Que la *libido* soit refoulée : de deux choses l'une, ou elle reviendra à un mode de satisfaction comme il dit prégénital, et on aura une perversion, par *fixation*, ou elle produira un malaise qui engendrera la névrose.

Mais d'autre part le fait justement qu'elle n'est pas liée d'une manière constitutionnelle avec l'acte génital, lui permettra aussi de le dépasser et de se mettre au service de l'activité intellectuelle, d'irriguer pour ainsi dire nos facultés spitituelles. La sublimation consistera dans cette dérivation de la libido au profit de l'intelligence ou même de la moralité.

Voici comment on pourrait présenter les réflexions qu'inspire cette partie de la théorie freudienne :

1° Il est d'une importance considérable, au point de vue de la psychologie de la création, d'avoir établi les sources, si l'on peut dire, charnelles, de toute création spirituelle. Cela est important non pas pour rabaisser celle-ci, mais pour faire comprendre l'unité de notre vie psychique et pour faire apparaître que nous ne disposons en somme que d'une espèce d'énergie dont toute notre liberté se borne à diriger l'emploi.

Cela est important pour expliquer l'émotion esthétique en face d'une grande œuvre et pour expliquer ce qu'elle a toujours, quand elle est sincère, quelque soit l'objet représenté, de sensuel.

Cela est important même au point de vue de la critique esthétique, en enseignant à rechercher dans l'œuvre, non pas, comme le font,

avec trop de précision à mon sens, ceux qui ont appliqué jusqu'ici la psychanalyse à l'art, la petite histoire rentrée qui peut être à l'origine chez l'auteur, mais le courant de désir, l'entraînement d'où elle est née. Et une sorte de criterium esthétique pourrait être établi, qui permettrait de distinguer les œuvres nées d'un penchant, de celles qu'a fabriquées un vouloir, — la qualité esthétique restant réservée.

2° En analysant d'une part tout ce que la libido construit dans l'inconscient à l'abri du refoulement, et d'autre part tout ce que peut produire le refoulement de la libido dans la vie consciente, Freud ouvre à la psychologie un domaine prodigieux.

Je ne crois pas que l'analyse des rêves, pratiquée suivant l'orthodoxie freudienne, puisse mener à grand'chose de très intéressant. A cause surtout de cet étrange code télégraphique préalable qui emprisonne l'interprétation.

Mais songez à ce que peut découvrir un psychologue sans prévention (ni freudienne, ni antifreudienne) et qui simplement est résolu à ne pas ignorer ce que je voudrais appeler la situation sexuelle des êtres qu'il étudie. Songez à cet abîme si mal exploré encore des attirances, et peut-être surtout des haines sexuelles. Songez quel accès au caractère individuel, quelle clef de toute une conduite peut donner la connaissance des expériences sexuelles faites par un être donné, et surtout des contre-coups provoqués par ces expériences.

Un romancier, jusqu'ici, même s'il ne les notait pas, prenait soin de réaliser pour son compte par la pensée la situation sociale, les conditions d'existence, la profession, les ascendances de chacun de ses héros. Il me semble impossible, après Freud, qu'il puisse se passer d'imaginer pareillement à l'avance, même s'il ne doit pas en dire un mot au cours de son récit, (son récit peut même avoir pour but seulement de la suggérer) la situation sexuelle de chacun et sa relation — vous comprenez que je prends le mot dans son sens le plus général — au point de vue sexuel avec les autres.

3° En détachant la *libido* de son objet, Freud se range implicitement à une conception subjectiviste de l'amour. Il est évident que ce désir mobile, déplaçable, qu'il décrit, n'aura besoin de rien recevoir de l'objet qu'il choisira, ne pourra même rien en recevoir et que c'est de sa propre ressource toute seule que sera formée dans l'esprit de l'amoureux l'image de l'objet aimé.

Il parle quelque part de *la surestimation de l'objet sexuel* et sans

doute il l'entend d'abord dans le sens physique, mais il est bien dans son esprit aussi que toutes les beautés morales dont l'amoureux pare l'objet aimé sont le reflet de la projection sur lui de la *libido*. Il admet donc que tout amour est hallucinatoire et ne cherche dans les êtres étrangers qu'un prétexte à se fixer. Il n'admet donc pas l'appel, l'attraction d'un être sur un autre, ni que l'amour puisse jamais naître d'affinités réelles et objectives.

Il nous faut maintenant essayer d'envelopper d'un regard l'ensemble de la doctrine de Freud et de l'apprécier.

Freud nous apporte deux choses ; un nouveau monde de faits, une « nouvelle famille de faits » (là-dessus je me sens d'un avis tout-à-fait différent de Jules Romains qui lui conteste cette sorte de découverte), et sinon une nouvelle « loi » de ces faits, du moins une nouvelle méthode pour les explorer, ou plus vaguement, une nouvelle attitude à prendre à leur égard.

Le nouveau monde, c'est le monde de l'inconscient pour la première fois conçu et montré comme un système de faits déterminés, de même nature, de même étoffe que ceux qui paraissent dans la conscience et en constante relation, en constant *échange* avec les faits conscients.

Parmi ces faits inconscients, Freud décèle la prodigieuse flore des tendances et des complexes sexuels. Même s'il les décrit avec trop de précision (c'est toujours un peu son défaut) et s'il les typifie par trop, c'est une nouveauté admirable que de seulement les dévoiler.

D'autres pourront entrer à sa suite avec plus de légèreté et un sens plus aigu de l'individuel dans cet étrange jardin.

Mais déjà il indique à ces autres — et c'est son deuxième apport qui est également sans prix — l'attitude à prendre pour y faire de bonnes observations. Il nous avertit de la force qui est à l'œuvre en nous pour nous tromper sur nous-mêmes ; il nous enseigne ses ruses et les moyens de les déjouer.

Plus généralement il esquisse une nouvelle attitude introspective qui peut être l'origine de toute une nouvelle orientation des recherches psychologiques. Cette attitude consiste à ne vouloir se connaître, si j'ose dire, que par les signes. Au lieu d'écouter le sentiment lui-même ou la sensation elle-même, Freud va les chercher dans leurs effets seulement, dans leurs symptômes.

Sans doute on avait essayé bien avant lui de saisir les phénomènes psychiques, pour plus de sûreté, indirectement, en particulier dans leurs conditions. Toute la psycho-physiologie fut un effort pour s'instruire de la conscience en partant de l'extérieur, de quelque chose qui n'en était pas, mais qui avait l'avantage qu'on pouvait le toucher, le mesurer, le faire varier. Mais elle commettait l'erreur, qu'a bien soulignée Bergson, de passer outre à la différence de qualité des phénomènes.

L'erreur de Bergson à son tour fut peut-être (je ne l'indique ici que de la manière la plus prudente et la plus hypothétique) de se plonger avec trop de confiance dans le pur flot psychologique et d'attendre trop naïvement la connaissance de son seul décours épousé. Peut-on relever le tracé d'un fleuve en y nageant ?

Freud échappe à l'erreur des psycho-physiologistes en n'acceptant comme renseignements sur la vie psychique que des faits psychiques. Il construit une psychologie indépendante, autonome. Et c'est une des raisons de la résistance qu'il a rencontrée.

Mais d'autre part, ces faits psychiques, il n'y croit pas ; je veux dire qu'il n'accepte pas leur visage. Il les regarde *à priori* à la fois comme menteurs et comme explicables. Il s'en sert comme de signes pour remonter inductivement à une réalité psychique plus profonde et plus masquée. Il s'arc-boute à contre-sens du courant vital.

Et ainsi il rend à l'intelligence ce rôle actif, ce rôle de défiance et de pénétration qui dans tous les ordres, a toujours été le seul qui permît et favorisât la connaissance. Il y aurait beaucoup à dire sur sa foi complète au déterminisme psychologique. Mais comme méthode, dont il faut se servir le plus longtemps qu'on peut, le déterminisme est inattaquable. C'est en s'y rangeant seulement qu'on peut espérer de remonter avec quelque distinction et profit pour la pensée, dans le chaos que notre âme envoie à notre rencontre.

MARCEL PROUST

L'INCONSCIENT DANS SON ŒUVRE[1]

Au moment d'aborder l'étude non pas de l'œuvre de Marcel Proust en général, bien entendu, mais de cette œuvre en tant que source d'une nouvelle orientation de la psychologie, je me sens de nouveau obligé à un certain nombre de précautions oratoires qu'il faut que vous me pardonniez, parce qu'elles sont vraiment indispensables.

Je suis gêné, en effet, je vous l'avoue, de ce parallélisme que j'ai institué d'autorité entre Freud et Proust. Je suis gêné non pas parce que je le crois faux dans son fond, mais parce que pour le conserver vrai, il faut à tout prix ne pas le forcer, ne pas le rendre trop complet. Mon titre et le train de réflexions dans lequel nous sommes entrés tendent peut-être, en rapprochant Freud et Proust, à les écraser un peu l'un contre l'autre, à leur faire perdre leur volume et leurs contours respectifs. Il faut éviter cela ; il faut ici d'abord nous rendre compte de tout ce qui les sépare et de tout ce qui les différencie.

Il y a d'abord l'ignorance où ils ont vécu l'un de l'autre. Même si Freud à l'heure actuelle, ce que je ne sais pas, a lu Proust, il est bien évident qu'il n'a pu être influencé en rien par lui dans ses découvertes. D'autre part je sais que Proust ne connaissait de Freud que le nom, et peut-être le sens général de sa doctrine. Mais il n'avait été informé de l'un comme de l'autre que tout récemment, et je peux affirmer qu'aucune influence n'en était résultée sur son œuvre.

En second lieu nous avons affaire à deux esprits, sinon d'essence, du moins de classe extrêmement différentes. L'un est un savant ou

(1) Conférence prononcée au Vieux-Colombier le 17 janvier 1924.

un philosophe, dont la seule préoccupation est de comprendre et d'expliquer les phénomènes en les groupant dans un ordre intelligible ; l'autre est, — faut-il dire : avant tout — je ne crois pas, mais en tous cas : principalement, un écrivain, un poète au sens large, je veux dire au sens grec de *créateur*, un fabricant de fictions.

N'insistons pas trop sur cette différence qui a besoin d'être notée, mais qui, comme nous verrons, n'est juste qu'en gros. Pensons plutôt à cette différence entre eux plus profonde et d'ailleurs en relation avec la précédente, qui consiste en ce que l'un s'occupe de la conscience humaine en général, en tant qu'elle est passible de lois générales, tandis que l'autre s'attache à peindre des individus, à tracer des caractères, à bien marquer les nuances et les moindres aspects de chaque vie. Il semble même que, sous ce rapport, les deux auteurs que nous comparons soient tournés vers des tâches radicalement antithétiques, Freud s'efforçant d'isoler le mécanisme pur de la conscience, avec le moins de référence possible à l'individualité, Proust n'ayant jamais assez de tons sur sa palette pour fixer la précarité des choses et des êtres, leur essence fugitive, la couleur qu'ils reçoivent de chaque moment du temps.

Ne renonçons pas pourtant à notre parallèle. Tenons simplement sans cesse dans un coin de notre pensée les restrictions que ces différences fondamentales entre nos deux auteurs, que nous venons d'analyser, doivent imposer à toute ressemblance entre eux que nous apercevrons. Et comme premier effet de cette précaution, tâchons de trouver un plan pour exposer les découvertes psychologiques de Proust, qui tienne compte de sa qualité de romancier ou, si vous voulez, de poète, qui ne soit pas trop systématique, qui ne fasse pas artificiellement pendant à celui que nous avons adopté pour l'étude de Freud.

Il est difficile d'ailleurs de commencer l'étude de Proust autrement qu'en considérant le point de vue qu'implique son titre général : *A la recherche du Temps perdu*, point de vue qu'il a lui-même fort nettement défini dans des pages qui sont en passe de devenir célèbres, mais qui sont si belles que vous m'excuserez sans doute de vous les relire ici :

Je trouve très raisonnable la croyance celtique que les âmes de ceux que nous avons perdus sont captives dans quelque être inférieur, dans une bête, un végétal, une chose inanimée, perdues en effet pour nous jusqu'au

jour, qui pour beaucoup ne vient jamais, où nous nous trouvons passer près de l'arbre, entrer en possession de l'objet qui est leur prison. Alors elles tressaillent, nous appellent, et sitôt que nous les avons reconnues, l'enchantement est brisé. Délivrées par nous, elles ont vaincu la mort et reviennent vivre avec nous.

Il en est ainsi de notre passé. C'est peine perdue que nous cherchions à l'évoquer, tous les efforts de notre intelligence sont inutiles. Il est caché hors de son domaine et de sa portée, en quelque objet matériel (en la sensation que nous donnerait cet objet matériel), que nous ne soupçonnons pas. Cet objet, il dépend du hasard que nous le rencontrions avant de mourir, ou que nous ne le rencontrions pas.

Il y avait déjà bien des années que, de Combray, tout ce qui n'était pas le théâtre et le drame de mon coucher, n'existait plus pour moi, quand un jour d'hiver, comme je rentrais à la maison, ma mère, voyant que j'avais froid, me proposa de me faire prendre, contre mon habitude, un peu de thé. Je refusai d'abord et, je ne sais pourquoi, me ravisai. Elle envoya chercher un de ces gâteaux courts et dodus appelés Petites Madeleines qui semblent avoir été moulés dans la valve rainurée d'une coquille de Saint-Jacques. Et bientôt, machinalement, accablé par la morne journée et la perspective d'un triste lendemain, je portai à mes lèvres une cuillerée du thé où j'avais laissé s'amollir un morceau de madeleine. Mais à l'instant même où la gorgée mêlée des miettes du gâteau toucha mon palais, je tressaillis, attentif à ce qui se passait d'extraordinaire en moi. Un plaisir délicieux m'avait envahi, isolé, sans la notion de sa cause. Il m'avait aussitôt rendu les vicissitudes de la vie indifférentes, ses désastres inoffensifs, sa brièveté illusoire, de la même façon qu'opère l'amour, en me remplissant d'une essence précieuse, ou plutôt cette essence n'était pas en moi, elle était moi. J'avais cessé de me sentir médiocre, contingent, mortel. D'où avait pu me venir cette puissante joie? Je sentais qu'elle était liée au goût du thé et du gâteau, mais qu'elle le dépassait infiniment, ne devait pas être de même nature. D'où venait-elle? Que signifiait-elle? Où l'appréhender? Je bois une seconde gorgée où je ne trouve rien de plus que dans la première, une troisième qui m'apporte un peu moins que la seconde. Il est temps que je m'arrête, la vertu du breuvage semble diminuer. Il est clair que la vérité que je cherche n'est pas en lui, mais en moi. Il l'y a éveillée, mais ne la connaît pas, et ne peut que répéter indéfiniment, avec de moins en moins de force, ce même témoignage que je ne sais pas interpréter et que je veux au moins pouvoir lui redemander

et retrouver intact, à ma disposition, tout à l'heure, pour un éclaircissement décisif. Je pose la tasse et me tourne vers mon esprit. C'est à lui de trouver la vérité. Mais comment? Grave incertitude, toutes les fois que l'esprit se sent dépaysé par lui-même; quand lui, le chercheur, est tout ensemble le pays obscur où il doit chercher et où tout son bagage ne lui sera de rien. Chercher? Pas seulement : créer. Il est en face de quelque chose qui n'est pas encore et que seul il peut réaliser, puis faire entrer dans sa lumière.

Et je recommence à me demander quel pouvait être cet état inconnu, qui n'apportait aucune preuve logique, mais l'évidence de sa félicité, de sa réalité devant laquelle les autres s'évanouissaient. Je veux essayer de le faire réapparaître. Je rétrograde par la pensée au moment où je pris la première cuillerée de thé. Je retrouve le même état, sans une clarté nouvelle. Je demande à mon esprit un effort de plus, de ramener encore une fois la sensation qui s'enfuit. Et pour que rien ne brise l'élan dont il va tâcher de la ressaisir, j'écarte tout obstacle, toute idée étrangère, j'abrite mes oreilles et mon attention contre les bruits de la chambre voisine. Mais sentant mon esprit qui se fatigue sans réussir, je le force au contraire à prendre cette distraction que je lui refusais, à penser à autre chose, à se refaire avant une tentative suprême. Puis une deuxième fois, je fais le vide devant lui, je remets en face de lui la saveur encore récente de cette première gorgée et je sens tressaillir en moi quelque chose qui se déplace, voudrait s'élever, quelque chose qu'on aurait désancré, à une grande profondeur; je ne sais ce que c'est, mais cela monte lentement; j'éprouve la résistance et j'entends la rumeur des distances traversées.

Certes, ce qui palpite ainsi au fond de moi, ce doit être l'image, le souvenir visuel, qui, lié à cette saveur, tente de la suivre jusqu'à moi. Mais il se débat trop loin, trop confusément; à peine si je perçois le reflet neutre où se confond l'insaisissable tourbillon de couleurs remuées; mais je ne peux distinguer la forme, lui demander, comme au seul interprète possible, de me traduire le témoignage de sa contemporaine, de son inséparable compagne, la saveur, lui demander de m'apprendre de quelle circonstance particulière, de quelle époque du passé il s'agit.

Arrivera-t-il jusqu'à la surface de ma claire conscience, ce souvenir, l'instant ancien que l'attraction d'un instant identique est venue de si loin solliciter, émouvoir, soulever tout au fond de moi? Je ne sais. Maintenant je ne sens plus rien, il est arrêté, redescendu peut-être; qui sait s'il remontera jamais de sa nuit? Dix fois il me faut recommencer, me pen-

cher vers lui. Et chaque fois la lâcheté qui nous détourne de toute tâche difficile, de toute œuvre importante, m'a conseillé de laisser cela, de boire mon thé en pensant simplement à mes ennuis d'aujourd'hui, à mes désirs de demain qui se laissent remâcher sans peine.

Et tout d'un coup le souvenir m'est apparu. Ce goût c'était celui du petit morceau de madeleine que le dimanche matin à Combray (parce que ce jour-là je ne sortais pas avant l'heure de la messe), quand j'allais lui dire bonjour dans sa chambre, ma tante Léonie m'offrait après l'avoir trempé dans son infusion de thé ou de tilleul. La vue de la petite madeleine ne m'avait rien rappelé avant que je n'y eusse goûté; peut-être parce que, en ayant souvent aperçu depuis, sans en manger, sur les tablettes des pâtissiers, leur image avait quitté ces jours de Combray pour se lier à d'autres plus récents; peut-être parce que de ces souvenirs abandonnés si longtemps hors de la mémoire, rien ne survivait, tout s'était désagrégé; les formes, — et celle aussi du petit coquillage de pâtisserie, si grassement sensuel, sous son plissage sévère et dévot — s'étaient abolies, ou, ensommeillées, avaient perdu la force d'expansion qui leur eût permis de rejoindre la conscience. Mais, quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus frêles mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la saveur restent encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir.

Et dès que j'eus reconnu le goût du morceau de madeleine trempé dans le tilleul que me donnait ma tante (quoique je ne susse pas encore et dusse remettre à bien plus tard de découvrir pourquoi ce souvenir me rendait si heureux), aussitôt la vieille maison grise sur la rue, où était sa chambre, vint comme un décor de théâtre s'appliquer au petit pavillon, donnant sur le jardin, qu'on avait construit pour mes parents sur ses derrières (ce pan tronqué que seul j'avais revu jusque là); et avec la maison, la ville, depuis le matin jusqu'au soir et par tous les temps, la Place où on m'envoyait avant le déjeûner, les rues où j'allais faire des courses, les chemins qu'on prenait si le temps était beau. Et comme dans ce jeu où les Japonais s'amusent à tremper dans un bol de porcelaine rempli d'eau, de petits morceaux de papier jusque-là indistincts qui, à peine y sont-ils plongés s'étirent, se contournent, se colorent, se différencient, deviennent des fleurs, des maisons, des personnages consistants et reconnaissables, de même maintenant toutes les fleurs de notre jardin et celles du parc de

M. Swan, et les nymphéas de la Vivonne, et les bonnes gens du village et leurs petits logis et l'église et tout Combray et ses environs, tout cela qui prend forme et solidité, est sorti, ville et jardins, de ma tasse de thé[1].

Ces pages sont capitales pour bien comprendre de quelle sorte de travail l'œuvre de Proust est issue. On y trouve des phrases très importantes. Par exemple, au cours de sa recherche du souvenir récalcitrant : *Il est temps que je m'arrête, la vertu du breuvage semble diminuer. Il est clair que la vérité que je cherche n'est pas en lui, mais en moi.* Et plus haut déjà : *Un plaisir délicieux m'avait envahi, isolé, sans la notion de sa cause. Il m'avait aussitôt rendu les vicissitudes de la vie indifférentes, ses désastres inoffensifs, sa brièveté illusoire, de la même façon qu'opère l'amour, en me remplissant d'une essence précieuse : ou plutôt cette essence n'était pas en moi, elle était moi.* Et encore ceci : *Arrivera-t-il jusqu'à la surface de ma claire conscience, ce souvenir, l'instant ancien que l'attraction d'un instant identique est venue de si loin solliciter, émouvoir, soulever tout au fond de moi?*

Mais non, laissons ce passage pour le moment. (Vous vous rappelez que je cherche avec vous). Il nous faut remonter plus haut dans l'esprit de notre auteur, tâcher de saisir son exigence, son effort sous une forme plus élémentaire encore ; il nous faut déterminer de quoi il a le plus anciennement besoin.

Eh bien! sans sortir de *Combray*, cette première partie de Swann, qui est, en même temps qu'un des plus merveilleux poèmes que je connaisse, une sorte de Discours de la méthode, — j'entends de la méthode que Proust se fabrique à son usage, — sans sortir de Combray, nous trouvons un autre passage dont notre ami Charles Du Bos a été le premier, dans sa remarquable étude sur Marcel Proust, à souligner l'importance. Ce passage, quittant momentanément le premier filon que nous avions saisi, je vais vous le lire :

Combien depuis ce jour, dans mes promenades du côté de Guermantes, il me parut plus affligeant encore qu'auparavant de n'avoir pas de dispositions pour les lettres, et de devoir renoncer à être jamais un écrivain célèbre. Les regrets que j'en éprouvais, tandis que je restais seul à rêver un peu à l'écart, me faisaient tant souffrir, que pour ne plus les ressentir,

(1) *A la recherche du temps perdu*, tome I. *Du côté de chez Swann*, p. 45 de l'édition de la *Nouvelle Revue Française*.

de lui-même par une sorte d'inhibition devant la douleur, mon esprit s'arrêtait entièrement de penser aux vers, aux romans, à un avenir poétique sur lequel mon manque de talent m'interdisait de compter. Alors, bien en dehors de toutes ces préoccupations littéraires et ne s'y rattachant en rien, tout d'un coup un toit, un reflet de soleil sur une pierre, l'odeur d'un chemin me faisaient arrêter par un plaisir particulier qu'ils me donnaient, et aussi parce qu'ils avaient l'air de cacher au delà de ce que je voyais, quelque chose qu'ils m'invitaient à venir prendre et que malgré mes efforts je n'arrivais pas à découvrir. Comme je sentais que cela se trouvait en eux, je restais là, immobile, à regarder, à respirer, à tâcher d'aller avec ma pensée au-delà de l'image et de l'odeur. Et s'il me fallait rattraper mon grand-père, poursuivre ma route, je cherchais à les retrouver, en fermant les yeux; je m'attachais à me rappeler exactement la ligne du toit, la nuance de la pierre qui, sans que je pusse comprendre pourquoi, m'avaient semblé pleines, prêtes à s'entr'ouvrir, à me livrer ce dont elles n'étaient qu'un couvercle[1].

Proust, à ce moment là, imprégné d'une certaine foi *réaliste*, au sens métaphysique du mot, qui est d'autant plus importante à mettre en lumière qu'elle ne disparaîtra jamais complètement de son esprit et que, même, toute la vie de cet esprit consistera jusqu'au bout dans une lutte de la tendance subjectiviste et sceptique contre le penchant réaliste. On peut même dire qu'il y a un drame immanent à l'intelligence de Proust et que c'est celui-là. Son œuvre est le résultat d'un effort de connaissance objective du monde sans cesse altéré par le souvenir, par la persuasion renaissante qu'il n'y a d'autre monde que le monde psychique, dont il est une monade sans communication avec les autres monades. Et ce souvenir, cette persuasion vont en se fortifiant en lui à mesure qu'il réussit à se donner à lui-même l'objectivité littéraire, à se changer en une œuvre, comme si d'être assuré au moins de cette réalité, ressemblante mais extérieure à lui-même, lui donnait de plus en plus de force pour regarder en face la grande illusion que sont êtres et gens.

Je m'excuse d'indiquer ici aussi sèchement une idée qui aurait besoin peut-être d'être lentement dégagée par une analyse détaillée et par de nombreuses lectures. Je m'excuse de l'exprimer en termes aussi philosophiques.

(1) *Du côté de chez Swann*, p. 165, édition citée.

Mais nous allons la reprendre. Et pour ce qui est des termes philosophiques que j'ai employés, j'ai une excuse. Remarquez-vous (les précautions que nous avons prises tout à l'heure nous permettent maintenant d'insister sur ce point), remarquez-vous combien crûment philosophique est le propos que Proust avoue dans le passage que je viens de vous lire? *Je restais là, immobile, à regarder, à respirer, à tâcher d'aller, avec ma pensée, au delà de l'image et de l'odeur*. Et dans vingt autres passages, c'est ce même effort pour dépasser l'apparence avec l'esprit, pour conquérir l'absolu, qui est décrit comme celui qui est le plus naturel, qui s'impose le plus invinciblement à lui : *Ce qu'il y avait d'abord en moi de plus intime, la poignée sans cesse en mouvement qui gouvernait le reste, c'était ma croyance en la richesse philosophique, en la beauté du livre que je lisais, et mon désir de me les approprier quel que fût ce livre*[1]. Un peu plus loin il parle *du secret de la vérité et de la beauté à demi pressenties, à demi incompréhensibles dont la connaissance était le but vague, mais permanent de ma pensée*[2]. Et encore, Bloch lui ayant dit que *Racine et Musset ont fait chacun dans leur vie un vers assez bien rythmé et qui a pour lui... de ne signifier absolument rien*, il s'avoue profondément troublé, lui qui des « beaux vers » *n'attendait rien moins que la révélation de la vérité*[3]. Et encore : *je m'arrêtais*, CROYANT ACQUÉRIR UNE NOTION PRÉCIEUSE, *car il me semblait avoir sous les yeux un fragment de cette région fluviatile que je désirais tant connaître depuis que je l'avais vue décrite par un de mes écrivains préférés*[4].

Proust cherche avant tout la vérité et son premier mouvement, le plus naïf sans doute, mais le plus profond, est de la croire logée sous les spectacles que lui offrent ses sens. Tout l'art littéraire ne lui paraît qu'un moyen de l'en extraire. Tel est vraiment le premier temps de son esprit, quand il s'exerce.

Il y a quelque chose en lui de platonicien, une croyance à la présence d'Idées derrière les choses, d'Idées qui seraient plus réelles qu'elles et qui en rendraient compte. Et si, tout de suite, il se veut écrivain c'est pour isoler ces Idées, pour leur communiquer une solidité. Tant qu'il n'y réussit pas, la sensation de ses dons lui fait défaut. Il

(1) *Du côté de chez Swann*, p. 81.
(2) *Ibid.*, p. 81.
(3) *Ibid.*, pp. 86 et 87.
(4) *Ibid.*, pp. 159 et 160.

a beau chercher, il ne trouve aucun autre sujet que cette fixation des Idées, et n'y arrivant pas il se sent stérile, malgré l'espoir qui le traverse par instant que son père peut-être, grâce à ses hautes relations, pourra le faire devenir grand écrivain.

Mais voici que nous arrivons, ou que nous revenons au deuxième temps de l'opération intellectuelle qui est à la base de *la Recherche du Temps Perdu* et que je m'excuse de vous avoir par erreur proposé comme le premier.

Dans son premier effort pour atteindre directement la vérité hors de lui, Proust éprouve une déception.

...Si on a la sensation d'être toujours entouré de son âme, ce n'est pas comme d'une prison immobile ; plutôt on est comme emporté avec elle dans un perpétuel élan pour la dépasser, pour atteindre à l'extérieur, avec une sorte de découragement, entendant toujours autour de soi cette sonorité identique qui n'est pas écho du dehors mais retentissement d'une vibration interne. On cherche à retrouver dans les choses, devenues par là précieuses, le reflet que notre âme a projeté sur elles, on est déçu en constatant qu'elles semblent dépourvues dans la nature, du charme qu'elles devaient, dans notre pensée, au voisinage de certaines idées ; parfois on convertit toutes les forces de cette âme en habileté, en splendeur pour agir sur des êtres dont nous sentons bien qu'ils sont situés en dehors de nous et que nous ne les atteindrons jamais[1].

Voilà bien décrits, rendus bien sensibles, à la fois le mouvement qui l'emporte vers le non-moi et l'impossibilité qu'il sent de dépasser son moi. Partout maintenant il va se heurter à une sorte de différence entre ses perceptions et leur objet, entre ses émotions et celles des autres êtres.

Vous vous rappelez comment la vraie Duchesse de Guermantes vient se substituer à celle qu'il s'aperçoit qu'il avait construite par l'imagination et qui avait un visage en tapisserie.

En proie à l'enthousiasme que vient de lui donner un paysage contemplé :

Et c'est à ce moment-là encore, — grâce à un paysan qui passait, l'air déjà d'être d'assez mauvaise humeur, qui le fut davantage quand il faillit recevoir mon parapluie dans la figure, et qui répondit sans chaleur

(1) *Du coté de chez Swann*, p. 83.

à mon « beau temps, n'est-ce pas, il fait bon marcher », — que j'appris que les mêmes émotions ne se produisent pas simultanément, dans un ordre préétabli, chez tous les hommes. Plus tard chaque fois qu'une lecture un peu longue m'avait mis en humeur de causer, le camarade à qui je brûlais d'adresser la parole venait justement de se livrer au plaisir de la conversation et désirait maintenant qu'on le laissât lire tranquille. Si je venais de penser à mes parents avec tendresse et de prendre les décisions les plus sages et les plus propres à leur faire plaisir ils avaient employé le même temps à apprendre une peccadille que j'avais oubliée et qu'ils me reprochaient sévèrement au moment où je m'élançais vers eux pour les embrasser[1].

Et dans la campagne, entre Roussainville et Saint-André-des-Champs, pour mieux conquérir le paysage, comme il appelle de toutes ses forces une femme qui veuille bien lui en résumer et lui en concrétiser la saveur, et comme elle ne paraît pas...

Je cessais de croire partagés par d'autres êtres, de croire vrais en dehors de moi les désirs que je formais pendant ces promenades et qui ne se réalisaient pas. Ils ne m'apparaissaient plus que comme les créations purement subjectives, impuissantes, illusoires, de mon tempérament. Ils n'avaient plus de lien avec la nature, avec la réalité qui dès lors perdait tout charme et toute signification et n'était plus à ma vie qu'un cadre conventionnel comme l'est à la fiction d'un roman le wagon sur la banquette duquel le voyageur le lit pour tuer le temps[2].

Mais cette expression découragée ne répond pas tout à fait au parti définitif qu'il va adopter. La déception de son effort objectif ne sera pas purement et simplement paralysante. Son esprit, pour sortir de cette situation si cruelle, pour échapper à ce contraste trop fort entre ses besoins et les possibilités de la connaissance va trouver un joint, — excusez ce mot familier, il est tout à fait en place — un joint extraordinaire.

Vous vous rappelez le passage que je vous ai lu tout à l'heure. N'ayant pu forcer le paysage à livrer son secret, pris de lassitude et d'ailleurs rappelé par ses parents :

...Je sentais que je n'avais pas présentement la tranquillité nécessaire pour poursuivre utilement ma recherche, et qu'il valait mieux n'y plus

(1) *Du côté de chez Swann*, p. 145

(2) *Ibid.*, p. 147.

penser jusqu'à ce que je fusse rentré, et ne pas me fatiguer d'avance sans résultat. Alors je ne m'occupais plus de cette chose inconnue qui s'enveloppait d'une forme ou d'un parfum, bien tranquille puisque je la ramenais à la maison, protégée par le revêtement d'images sous lesquelles je la trouverais vivante, comme les poissons que les jours où on m'avait laissé aller à la pêche, je rapportais dans mon panier couverts par une couche d'herbe qui préservait leur fraîcheur. Une fois à la maison je songeais à autre chose et ainsi s'entassaient dans mon esprit (comme dans ma chambre les fleurs que j'avais cueillies dans mes promenades ou les objets qu'on m'avait donnés) une pierre où jouait un reflet, un toit, un son de cloche, une odeur de feuilles, bien des images différentes sous lesquelles il y a longtemps qu'est morte la réalité pressentie que je n'ai pas eu assez de volonté pour arriver à découvrir[1].

Autrement dit ce qu'il n'a pu saisir hors de lui, il va attendre jusqu'à pouvoir le saisir en lui. Et peu à peu sa recherche va prendre ainsi une orientation intérieure. Son besoin de vérité, de vérité absolue, que les choses ont déçu, va se tourner vers leur reflet en lui-même. Et c'est lui-même, en tant que système de perceptions, d'affections et d'idées qu'il va se proposer comme objet d'étude.

Autrement dit son effort sur l'espace va se changer en un effort sur le temps. Il ne cherchera plus à faire sortir l'espace que du temps parfaitement reconstitué.

Ceci explique, soit dit en passant, le retard de sa vocation, ou plutôt l'écart entre le moment où elle se fait sentir à lui et le moment où elle trouve enfin un objet. Il fallait d'abord que l'objet se constituât. Avec un besoin de certitude comme celui dont Proust était doué, il ne pouvait trouver d'objet à sa taille, si j'ose dire, qu'immédiat, c'est-à-dire qu'intérieur, c'est-à-dire encore que tardif.

Ce qui le ramène vers lui-même, ouvre ainsi la voie à sa recherche, c'est la qualité affective de ses contemplations :

Puis je revenais devant les aubépines comme devant ces chefs-d'œuvre dont on croit qu'on saura mieux les voir quand on a cessé un moment de les regarder, mais j'avais beau me faire un écran de mes mains pour n'avoir qu'elles sous les yeux, le sentiment qu'elles éveillaient en moi

(1) *Du côté de chez Swann*, p. 166.

restait obscur et vague, cherchant en vain à se dégager, à venir adhérer à leurs fleurs[1].

Il sent bien que tout se passe principalement en lui-même puisqu'il est ému avant de comprendre... *je ne savais pas réduire en ses éléments objectifs une impression forte*[2]. Et nous revenons ainsi aux passages que je citais trop tôt tout à l'heure et que cette erreur de plan me force à vous relire.

Il est temps que je m'arrête, la vertu du breuvage semble diminuer. Il est clair que la vérité que je cherche n'est pas en lui, mais en moi... Un plaisir délicieux m'avait envahi, isolé, sans la notion de sa cause. Il m'avait aussitôt rendu les vicissitudes de la vie indifférentes, ses désastres inoffensifs, sa brièveté illusoire, de la même façon qu'opère l'amour, en me remplissant d'une essence précieuse : ou plutôt cette essence n'était pas en moi, elle était moi... Arrivera-t-il jusqu'à la surface de ma claire conscience, ce souvenir, l'instant ancien que l'attraction d'un instant identique est venue de si loin solliciter, émouvoir, soulever tout au fond de moi?

Les trois phrases se terminent également par : moi. Et l'on sent bien dans tout ce passage que Proust ne considère plus qu'il y ait pour lui rien d'autre, ni à atteindre, ni d'accessible que ce moi qu'il a laissé s'imprégner lentement à travers les années de tant de richesses dont il vaut mieux, par sagesse et parce que le problème est insoluble, ignorer à jamais la véritable nature, ni si elles eurent jamais une existence distincte de cette conscience auxquelles elles se sont incorporées.

Le problème littéraire devient ainsi pour Proust étonnamment voisin de ce qu'est le problème psychologique pour Freud : il devient celui de reconstituer l'intégrité d'une vie psychique, de *combler les lacunes de la mémoire*, de rendre l'existence aux petites perceptions frappées d'oubli.

Ici, je crois que nous tenons une ressemblance vraiment profonde entre nos deux auteurs, une ressemblance que nous n'avons vraiment rien fait pour produire, une ressemblance qui est du dedans et que nous pouvons explorer sans crainte d'en être les artisans. Nous le

(1) *Du côté de chez Swann*, p. 130.
(2) *Ibid.*, p. 131.

ferons d'autant plus librement que nous marquerons tout à l'heure le point où elle cesse et rendrons à chacun, au moment où elle s'imposera à nouveau, son originalité.

De même que Freud devant un malade s'efforce avant tout de supprimer ses amnésies, de *combler*, comme il dit lui-même, *les lacunes de sa mémoire*, de lui faire retrouver les événements de sa vie que l'inconscient a engloutis, de lui refaire une personnalité psychologique complète, afin que ses forces spirituelles circulent de nouveau normalement dans tout son être et retrouvent tous les passages auxquels elles ont droit, de même Proust sans intention thérapeutique précise, — mais quel est l'écrivain qui dans le fond, comme Freud le remarque, ne cherche pas en écrivant avant tout à se guérir ? — de même Proust se place en face de ce monde immergé qu'il se sent être, de toute cette foule de perceptions éteintes, disparues dont il se sent pourtant encore actuellement constitué, et il les appelle, et il les invoque, et il les force à remonter : *Je sens tressaillir en moi quelque chose qui se déplace, voudrait s'élever, quelque chose qu'on aurait désancré, à une grande profondeur; je ne sais ce que c'est, mais cela monte lentement; j'éprouve la résistance et j'entends la rumeur des distances traversées*[1].

Et comment Proust procède-t-il pour obtenir ce rappel, cette résurrection ? Exactement de la façon que Freud préconise : par l'association des idées. A vrai dire, tandis que Freud, qui est extérieur à son malade, essaie de provoquer en lui des associations, le tente, le travaille, Proust, qui opère sur lui-même, est obligé d'attendre passivement la chance d'une association féconde. C'est le pur hasard qui peut seul l'en gratifier : *Il y a beaucoup de hasard en tout ceci, et un second hasard, celui de notre mort, souvent ne nous permet pas d'attendre longtemps les faveurs du premier*[2].

Jamais peut-être il n'eût ressuscité Combray, sans l'excitation tout extérieure qu'est venue lui apporter la madeleine trempée dans le thé.

Mais une fois le hasard obtenu, l'effort de contention qu'il fait pour l'exploiter et lui faire rendre tout ce qu'il contient est tout à fait voisin de la pression qu'exerce Freud sur son malade et de ce constant appel qu'il fait à sa mémoire.

(1) *Du côté de chez Swann*, p. 47.
(2) *Ibid.*, p. 45.

***

Ressemblance de méthode. Mais c'est parce qu'il y a une ressemblance de conception de la vie psychique, chez nos deux auteurs, et c'est celle-là surtout qui nous intéresse.

Proust, comme Freud, croit à l'inconscient, et, comme Freud encore, à un inconscient déterminé, actuel, si j'ose dire, à quelque chose d'à la fois invisible et défini, à quelque chose que nous ne sentons pas, qu'il faut un certain nombre de chances pour arriver à sentir, mais qui n'en est pas moins présent, qui n'en est pas moins actif même, et qui, dans une certaine mesure (j'emploie cette formule restrictive, parce que là est tout de même le point de divergence intéressant entre nos deux auteurs), qui, dans une certaine mesure, modifie notre activité consciente.

Que Proust croie à l'inconscient, cela nous serait bien égal, s'il s'en était fait un dogme qu'il cherche à nous imposer de l'extérieur, par le raisonnement, par la démonstration. Mais c'est bien plus qu'un dogme qu'il nous apporte, bien plus qu'un principe. Cet inconscient, il nous le fait voir, il nous met constamment en contact avec lui.

Avec Freud, bien que l'inconscient soit chez lui aussi une constatation avant de devenir un principe, nous avons été tout de même obligés de mettre nous-mêmes cette constatation en rapport avec notre expérience.

Aucune opération de ce genre ne nous est demandée avec Proust. Il nous décrit simplement son expérience, avec une particularité tellement géniale que nous y retrouvons aussitôt la nôtre, et il nous décèle dans cette expérience les constantes manifestations de l'inconscient. Il fait cela sans y toucher, avec un naturel, avec un tact, et une infaillibilité si extraordinaires qu'ils arrachent des cris d'admiration.

Je ne sais pas si je retrouverai jamais dans ma vie une émotion aussi intense que celle dont me submergea la lecture de Swann quand je la fis pour la première fois en 1914.

Et si je cherche, maintenant, les raisons de cette émotion, il me semble qu'une des principales est que j'avais la sensation de me trouver en face d'une œuvre douée d'une dimension de plus que toutes celles que j'avais rencontrées jusque là. Elle intéressait — au sens où l'on dit qu'une douleur intéresse un organe — toute la masse de mon être ;

elle m'encombrait totalement, dans tous les sens ; elle reproduisait, si j'ose dire, le gâteau tout entier de mes sensations.

Mais une fois de plus je vais trop vite. Pour mieux m'expliquer, je vais vous demander la permission de vous lire quelques passages de ce prodigieux *Amour de Swann*, qui est un des plus beaux romans de passion de toute la littérature, et dans lequel il faut voir peut-être, sous réserve de ce qui reste encore à paraître, la plus prodigieuse réussite de Proust.

Ceci d'abord :

Swann a pris l'habitude de voir tous les soirs Odette chez les Verdurin.

Rien qu'en approchant de chez les Verdurin quand il apercevait éclairées par des lampes, les grandes fenêtres dont on ne fermait jamais les volets, il s'attendrissait en pensant à l'être charmant qu'il allait voir épanoui dans leur lumière d'or. Parfois les ombres des invités se détachaient minces et noires, en écran, devant les lampes, comme ces petites gravures qu'on intercale de place en place dans un abat-jour translucide dont les autres feuillets ne sont que clarté. Il cherchait à distinguer la silhouette d'Odette. Puis, dès qu'il était arrivé, sans qu'il s'en rendît compte, ses yeux brillaient d'une telle joie que M. Verdurin disait au peintre : « Je crois que ça chauffe. » Et la présence d'Odette ajoutait en effet pour Swann à cette maison ce dont n'était pourvue aucune de celles où il était reçu : une sorte d'appareil sensitif, de réseau nerveux qui se ramifiait dans toutes les pièces et apportait des excitations constantes à son cœur.

Ainsi le simple fonctionnement de cet organisme social qu'était le petit « clan », prenait automatiquement pour Swann des rendez-vous quotidiens avec Odette et lui permettait de feindre une indifférence à la voir, ou même un désir de ne plus la voir, qui ne lui faisait pas courir de grands risques, puisque, quoi qu'il lui eût écrit dans la journée, il la verrait forcément le soir et la ramènerait chez elle.

Mais une fois qu'ayant songé avec maussaderie à cet inévitable retour ensemble, il avait emmené jusqu'au bois sa jeune ouvrière pour retarder le moment d'aller chez les Verdurin, il arriva chez eux si tard qu'Odette, croyant qu'il ne viendrait plus, était partie. En voyant qu'elle n'était plus dans le salon, Swann ressentit une souffrance au cœur ; il tremblait d'être privé d'un plaisir qu'il mesurait pour la première fois, ayant eu jusque-là cette certitude de le trouver quand il le voulait, qui pour tous

les plaisirs nous diminue ou même nous empêche d'apercevoir aucunement leur grandeur[1].

Swann ressentit une souffrance au cœur. C'est l'inconscient qui touché, tout à coup, affleure.

De même quand Swann cherche Odette dans tout Paris et qu'il a envoyé son cocher visiter les restaurants où elle peut être encore :

Le cocher revint lui dire qu'il ne l'avait trouvée nulle part, et ajouta son avis, en vieux serviteur :

« Je crois que Monsieur n'a plus qu'à rentrer ».

Mais l'indifférence que Swann jouait facilement quand Rémi ne pouvait plus rien changer à la réponse qu'il apportait tomba, quand il le vit essayer de le faire renoncer à son espoir et à sa recherche :

« Mais pas du tout, s'écria-t-il, il faut que nous trouvions cette dame ; c'est de la plus haute importance...[2]»

Son indifférence tomba... Voilà le mot à noter.

Plus loin, quand Swann commence à être jaloux, après la scène où il a cru surprendre Odette avec Forcheville, et où il s'est aperçu qu'il se trompait de fenêtre et avait pris pour une conversation entre les deux amants, celle, toute paisible, que menaient deux innocents vieux messieurs :

Il ne lui parla pas de cette aventure, écrit Proust, *lui-même n'y songeait plus. Mais par moments, un mouvement de sa pensée venait en rencontrer le souvenir qu'elle n'avait pas aperçu, le heurtait, l'enfonçait plus avant et Swann avait ressenti une douleur brusque et profonde*[3].

L'image, ici latente, du récif, reparaît en d'autres endroits de l'œuvre, par exemple dans *la Prisonnière*, sous une forme explicite.

Ma pensée qui jusqu'ici avait navigué en souriant sur ces eaux bienheureuses éclatait soudain, comme si elle eût heurté une mine invisible et dangereuse, insidieusement posée à ce point de sa mémoire[4].

Il y a des récifs en nous, des formations sous-marines que la pen-

(1) *Du côté de chez Swann*, p. 209.
(2) *Du côté de chez Swann*, p. 213.
(3) *Ibid.*, p. 253.
(4) *La Prisonnière*, premier volume, p. 113 (éditions de la *Nouvelle Revue Française*).

sée consciente, comme un navire mal piloté, rencontre tout à coup et auxquels elle se déchire. Il y a un monde immergé sur lequel nous ne pouvons avoir que des renseignements rares et accidentels.

Et je ne sais pas si on peut décrire d'une manière plus saisissante ces sortes de collisions qui se produisent de temps en temps entre le conscient et l'inconscient, que ne l'a fait Proust par exemple dans le passage suivant : C'est pendant la soirée chez Mme de Sainte-Euverte. Et je vous rappelle que le thème de l'Andante de la Sonate de Vinteuil auquel il va être fait allusion a servi comme de devise à l'amour de Swann et d'Odette pendant toute la période où cet amour fut réciproque et heureux.

Mais le concert recommença et Swann comprit qu'il ne pourrait pas s'en aller avant la fin de ce nouveau numéro du programme. Il souffrait de rester enfermé au milieu de ces gens dont la bêtise et les ridicules le frappaient d'autant plus douloureusement qu'ignorant son amour, incapables, s'ils l'avaient connu, de s'y intéresser et de faire autre chose que d'en sourire comme d'un enfantillage ou de le déplorer comme une folie, ils le lui faisaient apparaître sous l'aspect d'un état subjectif qui n'existait que pour lui, dont rien d'extérieur ne lui affirmait la réalité; il souffrait surtout, et au point que même le son des instruments lui donnait envie de crier, de prolonger son exil dans ce lieu où Odette ne viendrait jamais, où personne, où rien ne la connaissait, d'où elle était entièrement absente.

Mais tout-à-coup ce fut comme si elle était entrée, et cette apparition lui fut une si déchirante souffrance qu'il dut porter la main à son cœur. C'est que le violon était monté à des notes hautes où il restait comme pour une attente, une attente qui se prolongeait sans qu'il cessât de les tenir, dans l'exaltation où il était d'apercevoir déjà l'objet de son attente qui s'approchait, et avec un effort désespéré pour tâcher de durer jusqu'à son arrivée, de l'accueillir avant d'expirer, de lui maintenir encore un moment de toutes ses dernières forces le chemin ouvert pour qu'il pût passer, comme on soutient une porte qui sans cela retomberait. Et avant que Swann eût eu le temps de comprendre, et de se dire : « C'est la petite phrase de la sonate de Vinteuil, n'écoutons pas! » tous ses souvenirs du temps où Odette était éprise de lui, et qu'il avait réussi jusqu'à ce jour à maintenir invisibles dans les profondeurs de son être, trompés par ce brusque rayon du temps d'amour qu'ils crurent revenu, s'étaient réveillés, et à tire d'aile,

étaient remontés lui chanter éperdument, sans pitié pour son infortune présente, les refrains oubliés du bonheur.

Au lieu des expressions abstraites « temps où j'étais heureux », « temps où j'étais aimé », qu'il avait souvent prononcées jusque-là et sans trop souffrir, car son intelligence n'y avait enfermé du passé que de prétendus extraits qui n'en conservaient rien, il retrouva tout ce qui de ce bonheur perdu avait fixé à jamais la spécifique et volatile essence ; il revit tout, les pétales neigeux et frisés du chrysanthème qu'elle lui avait jeté dans sa voiture, qu'il avait gardé contre ses lèvres — l'adresse en relief de la « Maison Dorée » sur la lettre où il avait lu : « Ma main tremble si fort en vous écrivant » — le rapprochement de ses sourcils quand elle lui avait dit d'un air suppliant : « Ce n'est pas dans trop longtemps que vous me ferez signe ? », il sentit l'odeur du fer du coiffeur par lequel il se faisait relever sa « brosse » pendant que Lorédan allait chercher la petite ouvrière, les pluies d'orage qui tombèrent si souvent ce printemps-là, le retour glacial dans sa victoria, au clair de lune, toutes les mailles d'habitudes mentales, d'impressions saisonnières, de réactions cutanées, qui avaient étendu sur une suite de semaines un réseau uniforme dans lequel son corps se trouvait repris. A ce moment-là, il satisfaisait une curiosité voluptueuse en connaissant les plaisirs des gens qui vivent par l'amour. Il avait cru qu'il pourrait s'en tenir là, qu'il ne serait pas obligé d'en apprendre les douleurs ; comme maintenant le charme d'Odette lui était peu de chose auprès de cette formidable terreur qui le prolongeait comme un double halo, cette immense angoisse de ne pas savoir à tous moments ce qu'elle avait fait, de ne pas la posséder partout et toujours! Hélas, il se rappela l'accent dont elle s'était écrié : « Mais je pourrai toujours vous voir, je suis toujours libre! » elle qui ne l'était plus jamais! l'intérêt, la curiosité qu'elle avait eus pour sa vie à lui, le désir passionné qu'il lui fît la faveur, — redoutée au contraire par lui en ce temps-là comme une cause d'ennuyeux dérangements — de l'y laisser pénétrer ; comme elle avait été obligée de le prier pour qu'il se laissât mener chez les Verdurin ; et, quand il la faisait venir chez lui une fois par mois, comme il avait fallu, avant qu'il se laissât fléchir, qu'elle lui répétât le délice que serait cette habitude de se voir tous les jours dont elle rêvait alors qu'elle ne lui semblait à lui qu'un fastidieux tracas, puis qu'elle avait pris en dégoût et définitivement rompue, pendant qu'elle était devenue pour lui un si invincible et si douloureux besoin. Il ne savait pas dire si vrai quand, à la troisième fois qu'il l'avait vue, comme elle lui répétait : « Mais pourquoi ne me laissez-vous pas venir plus sou-

vent », il lui avait dit en riant, avec galanterie : « par peur de souffrir ». Maintenant, hélas! il arrivait encore parfois qu'elle lui écrivit d'un restaurant ou d'un hôtel sur du papier qui en portait le nom imprimé; mais c'étaient comme des lettres de feu qui le brûlaient. « C'est écrit de l'hôtel Vouillemont? Qu'y peut-elle être allée faire! avec qui? que s'y est-il passé? » Il se rappela les becs de gaz qu'on éteignait boulevard des Italiens quand il l'avait rencontrée contre tout espoir parmi les ombres errantes dans cette nuit qui lui avait semblé presque surnaturelle et qui en effet — nuit d'un temps où il n'avait même pas à se demander s'il ne la contrarierait pas en la cherchant, en la retrouvant, tant il était sûr qu'elle n'avait pas de plus grande joie que de le voir et de rentrer avec lui, — appartenait bien à un monde mystérieux où on ne peut jamais revenir quand les portes s'en sont refermées. Et Swann aperçut, immobile en face de ce bonheur revécu, un malheureux qui lui fit pitié parce qu'il ne le reconnut pas tout de suite, si bien qu'il dut baisser les yeux pour qu'on ne vît pas qu'ils étaient pleins de larmes. C'était lui-même[1].

Je ne peux pas pousser plus loin l'analyse sans vous faire remarquer tout ce qu'un passage de cet ordre et de cette qualité apporte de nouveauté dans l'art psychologique, dans l'art de peindre les sentiments. Tout apparaît artificiel et simpliste auprès de cette description. C'est la première fois que les différents étages de la conscience sont représentés à nos yeux d'une manière sensible, la première fois qu'on nous montre à nous-mêmes que nous ne vivons pas sur un seul plan, la première fois qu'on nous fait comprendre que chacun de nous est plusieurs.

Toute la psychologie romanesque apparaît, à côté d'un tel passage, comme une sorte d'élégante simplification de l'âme, comme une mise au net, et, si j'ose dire, au simple, de sa multiplicité originelle, de ce qu'elle a d'essentiellement *polymorphe* (je reprends ici un mot de Freud dans sa définition de la disposition sexuelle des enfants).

Sans doute il y a Dostoïevski et les Russes, dont l'originalité à ce point de vue particulier est géante. Mais la complexité, ou la polymorphie des personnages de Dostoïevski est d'un ordre très spécial ; elle est surtout morale ; c'est le mélange en eux du bien et du mal, des tendances moralement antithétiques, qui fait leur complexité ;

(1) *Du côté de chez Swann*, p. 313.

et c'est l'alternance en eux du bien et du mal comme principes de conduite qui les rend divers et complexes.

Dostoïevski ne s'est pas occupé de rendre sensible toute cette mécanique, de nature plutôt intellectuelle, par laquelle nos moi différents se commandent les uns les autres et se remplacent. Proust est vraiment le premier à avoir rendu à l'homme son hétérogénéité naturelle, à l'avoir montré non plus moralement, mais, en prenant le mot dans son sens le plus général, physiquement complexe.

Révélation de l'inconscient, de son immanence à toute la vie normale. Représentation merveilleuse du mécanisme par lequel il affleure de temps en temps dans la conscience. Nous sommes en plein Freud, si j'ose dire, et jusqu'ici la ressemblance entre nos deux auteurs, sous les réserves posées au début de cette causerie, est parfaite. Mais voici le point où chacun reprend son originalité.

Freud dit bien, dans un passage de son commentaire de l'observation de Breuer : *Pour nous la dissociation psychique ne vient pas d'une inaptitude innée de l'appareil mental à la synthèse ; nous l'expliquons dynamiquement par le conflit de deux forces psychiques ; nous voyons en elle le résultat d'une révolte active des deux constellations psychiques, le conscient et l'inconscient.*

Il y a dans ce passage des mots très forts pour exprimer l'indépendance mutuelle du conscient et de l'inconscient. On voit très bien ces deux constellations psychiques entrant en *révolte active* l'une contre l'autre.

Mais justement c'est le mot révolte qui va nous permettre de saisir une grande différence entre Freud et Proust. Le premier conçoit les deux systèmes dans une sorte de conflit et de lutte réciproques. Si autonomes qu'il les représente, il ne les fait se servir de leur autonomie que pour se combattre ; et c'est les ramener d'une autre façon en dépendance l'un de l'autre, c'est leur reformer une solidarité, c'est tendre à reconstituer l'unité de la conscience ou plutôt de l'être psychologique.

Il y a dans Proust beaucoup de passages qui peuvent donner l'impression qu'il conçoit de la même façon que Freud les rapports du conscient et de l'inconscient. Cette phrase par exemple : *Voici que comme un caoutchouc tendu qu'on lâche ou comme l'air dans une machine pneumatique qu'on entr'ouvre, l'idée de la revoir, des lointains où elle était maintenue, revenait d'un bond dans le champ du présent et*

des possibilités immédiates[1]. Et un peu plus bas : *Cette idée de la retrouver..., par un retour si brusque, au moment où il la croyait si loin, était de nouveau près de lui, dans sa plus proche conscience. C'est qu'elle ne trouvait plus pour lui faire obstacle le désir de chercher... à lui résister...* etc. C'est exactement le schème freudien qui est adopté ici par Proust.

Proust nous montre même ailleurs un de ces composés de conscient et d'inconscient, un de ces résultats synthétiques du conflit des deux forces que Freud appelle des « fantaisies » et qui consistent dans un courant de réflexions, de rêveries absolument insincères parce qu'elles reflètent à la fois deux tendances inconciliables. Le passage est si beau, si profond qu'il faut encore que je vous le lise. C'est au moment où Swann se rend compte que les Verdurin cherchent à le séparer d'Odette et favorisent le flirt de celle-ci avec Forcheville :

En somme la vie qu'on menait chez les Verdurin et qu'il avait appelée si souvent « la vraie vie », lui semblait la pire de toutes, et leur petit noyau le dernier des milieux. « C'est vraiment, disait-il, ce qu'il y a de plus bas dans l'échelle sociale, le dernier cercle de Dante. Nul doute que le texte auguste ne se réfère aux Verdurin! Au fond, comme les gens du monde dont on peut médire, mais qui tout de même sont autre chose que ces bandes de voyous, montrent leur profonde sagesse en refusant de les connaître, d'y salir même le bout de leurs doigts. Quelle divination dans ce « Noli me tangere » du faubourg Saint-Germain ». Il avait quitté depuis bien longtemps les allées du Bois, il était presque arrivé chez lui, que, pas encore dégrisé de sa douleur et de la verve d'insincérité dont les intonations menteuses, la sonorité artificielle de sa propre voix lui versaient d'instant en instant plus abondamment l'ivresse, il continuait encore à pérorer tout haut dans le silence de la nuit : « Les gens du monde ont leurs défauts que personne ne reconnaît mieux que moi, mais enfin ce sont tout de même des gens avec qui certaines choses sont impossibles. Telle femme élégante que j'ai connue était loin d'être parfaite, mais enfin il y avait tout de même chez elle un fond de délicatesse, une loyauté dans les procédés qui l'auraient rendue, quoi qu'il arrivât, incapable d'une félonie et qui suffisent à mettre des abîmes entre elle et une mégère comme la Verdurin. Verdurin! quel nom! Ah! on peut dire qu'ils sont complets, qu'ils sont beaux dans leur genre. Dieu merci, il n'était que temps de ne plus condescendre à la promiscuité avec cette infamie, avec ces ordures ».

(1) *Du côté de chez Swann*, p. 280.

Mais, comme les vertus qu'il attribuait tantôt encore aux Verdurin, n'auraient pas suffi, même s'ils les avaient vraiment possédées, mais s'ils n'avaient pas favorisé et protégé son amour, à provoquer chez Swann cette ivresse où il s'attendrissait sur leur magnanimité et qui, même propagée à travers d'autres personnes, ne pouvait lui venir que d'Odette, — de même, l'immoralité, eût-elle été réelle, qu'il trouvait aujourd'hui aux Verdurin aurait été impuissante, s'ils n'avaient pas invité Odette avec Forcheville et sans lui, à déchaîner son indignation et à lui faire flétrir « leur infamie ». Et sans doute la voix de Swann était plus clairvoyante que lui-même, quand elle se refusait à prononcer ces mots pleins de dégoût pour le milieu Verdurin et de la joie d'en avoir fini avec lui, autrement que sur un ton factice et comme s'ils étaient choisis plutôt pour assouvir sa colère que pour exprimer sa pensée. Celle-ci, en effet, pendant qu'il se livrait à ces invectives, était probablement, sans qu'il s'en aperçût, occupée d'un objet tout à fait différent, car une fois arrivé chez lui, à peine eut-il refermé la porte cochère, que brusquement il se frappa le front, et, la faisant rouvrir, ressortit en s'écriant d'une voix naturelle cette fois : « Je crois que j'ai trouvé le moyen de me faire inviter demain au dîner de Chatou! »[1]

L'analogie de ces déclamations de Swann avec les fantaisies de la jeune fille de Breuer, et plus généralement avec les rêves et avec tous les symptômes névrotiques est frappante; elle semble impliquer, encore une fois, une conception dynamique des rapports du conscient et de l'inconscient.

Eh bien! si l'on prend l'œuvre de Proust dans son ensemble, il faut le dire : ce n'est pas une conception dynamique de ces rapports qui y est latente. Et c'est la grande différence de notre auteur avec Freud, c'est sa grande, sa terrible originalité, c'est peut-être en quoi il est le plus dangereusement initiateur, que cette conception qu'il a d'une parfaite articulation — ou d'une parfaite étanchéité — réciproque des différents systèmes psychiques.

A la place de la conception freudienne du refoulement, il y a chez Proust la conception des intermittences du cœur. Vous connaissez l'admirable passage que nous avons publié, sous ce titre, l'an dernier, dans la *Nouvelle Revue Française*. Permettez-moi, je vous prie, de vous le relire : Le héros du livre, revient à Balbec pour la première fois

(1) *Du côté de chez Swann*, p. 263.

depuis la mort de sa grand'mère : le directeur de l'hôtel vient de l'installer dans sa chambre :

Bouleversement de toute ma personne. Dès la première nuit, comme je souffrais d'une crise de fatigue cardiaque, tâchant de dompter ma souffrance, je me baissai avec lenteur et prudence pour me déchausser. Mais à peine eus-je touché le premier bouton de ma bottine, ma poitrine s'enfla, remplie d'une présence inconnue, divine, des sanglots me secouèrent, des larmes ruisselèrent de mes yeux. L'être qui venait à mon secours, qui me sauvait de la sécheresse de l'âme, c'était celui qui, plusieurs années auparavant, dans un moment de détresse et de solitude identiques, dans un moment où je n'avais plus rien de moi, était entré, et qui m'avait rendu à moi-même, car il était moi et plus que moi (le contenant qui est plus que le contenu et me l'apportait). Je venais d'apercevoir, dans ma mémoire, penché sur ma fatigue, le visage tendre, préoccupé et déçu de ma grand'mère, telle qu'elle avait été ce premier soir d'arrivée, le visage de ma grand'mère, non pas de celle que je m'étais étonné et reproché de si peu regretter et qui n'avait d'elle que le nom, mais de ma grand'mère véritable dont, pour la première fois depuis les Champs-Elysées où elle avait eu son attaque, je retrouvais dans un souvenir involontaire et complet la réalité vivante. Cette réalité n'existe pas pour nous tant qu'elle n'a pas été recréée par notre pensée (sans cela les hommes qui ont été mêlés à un combat gigantesque seraient tous de grands poètes épiques) ; et ainsi, dans un désir fou de me précipiter dans ses bras, ce n'était qu'à l'instant, plus d'une année après son enterrement, à cause de cet anachronisme qui empêche si souvent le calendrier des faits de coïncider avec celui des sentiments, — que je venais d'apprendre qu'elle était morte. J'avais souvent parlé d'elle depuis ce moment-là et aussi pensé à elle, mais sous mes paroles et mes pensées de jeune homme ingrat, égoïste et cruel, il n'y avait jamais rien eu qui ressemblât à ma grand'mère, parce que dans ma légèreté, mon amour du plaisir, mon accoutumance à la voir malade, je ne contenais en moi, qu'à l'état virtuel, le souvenir de ce qu'elle avait été. A n'importe quel moment que nous la considérions, notre âme totale n'a qu'une valeur presque fictive, malgré le nombreux bilan de ses richesses, car tantôt les unes, tantôt les autres sont indisponibles, qu'il s'agisse d'ailleurs de richesses effectives aussi bien que de celles de l'imagination, et pour moi par exemple tout autant que de l'ancien nom de Guermantes, de celles combien plus graves, du souvenir vrai de ma grand'mère. Car aux

troubles de la mémoire sont liées les intermittences du cœur. C'est sans doute l'existence de notre corps, semblable pour nous à un vase où notre spiritualité serait enclose, qui nous induit à supposer que tous nos biens intérieurs, nos joies passées, toutes nos douleurs sont perpétuellement en notre possession. Peut-être est-il aussi inexact de croire qu'elles s'échappent ou reviennent. En tous cas si elles restent en nous c'est la plupart du temps dans un domaine inconnu où elles ne sont de nul service pour nous, et où même les plus usuelles sont refoulées par des souvenirs d'ordre différent et qui excluent toute simultanéité avec elle dans la conscience. Mais si le cadre de sensations où elles sont conservées est ressaisi, elle ont à leur tour ce même pouvoir d'expulser tout ce qui leur est incompatible, d'installer seul en nous, le moi qui les vécut. Or comme celui que je venais subitement de redevenir n'avait pas existé depuis ce soir lointain où ma grand' mère m'avait déshabillé à mon arrivée à Balbec, ce fut tout naturellement, non pas après la journée actuelle que ce moi ignorait, mais — comme s'il y avait dans le temps des séries différentes et parallèles — sans solution de continuité, tout de suite après le premier soir d'autrefois, que j'adhérai à la minute où ma grand'mère s'était penchée vers moi. Le moi que j'étais alors et qui avait disparu si longtemps, était de nouveau si près de moi qu'il me semblait encore entendre les paroles qui avaient immédiatement précédé et qui n'étaient plus qu'un songe, comme un homme mal éveillé croit percevoir tout près de lui les bruits de son rêve qui s'enfuit[1].

On peut rapprocher de ce passage celui que je vous ai lu tout à l'heure, où Swann, par la vertu de la petite phrase, se trouve remis brusquement en possession de son moi ancien, de son moi beureux, et le passage d'*Une matinée au Trocadéro*, ce fragment de *la Prisonnière* qu'a publié le numéro spécial de la *Nouvelle Revue Française*, ce passage où par la lecture du *Figaro* le moi jaloux vient brusquement remplacer, chez le narrateur, le moi paisible et confiant. Ce sont là des cas différents, mais symétriques, d'intermittences du cœur. Mais le cas-type reste celui de la résurrection de la grand'mère dans le cœur de Proust, et d'autant plus qu'il est accompagné d'une véritable théorie psychologique.

Cette théorie s'exprime dans les phrases suivantes :

Bouleversement de toute ma personne.

(1) *Sodome et Gomorrhe*, volume I, p. 176 (*N. R. F.* édit.).

A n'importe quel moment que nous la considérions, notre âme totale n'a qu'une valeur presque fictive.

« *Si (nos biens intérieurs, nos joies passées, toutes nos douleurs) restent en nous, c'est la plupart du temps dans un domaine inconnu où elles ne sont de nul service pour nous.*

Et encore ceci :

Ce fut tout naturellement, non pas après la journée actuelle que ce moi ignorait, mais — comme s'il y avait dans le temps des séries différentes et parallèles — sans solution de continuité, tout de suite après le premier soir d'autrefois, que j'adhérai à la minute où ma grand'mère s'était penchée vers moi.

Il est difficile d'imaginer des termes plus forts pour exprimer l'idée que si les différents systèmes d'idées et d'affections qui sont en nous, si nos différents complexes sentimentaux peuvent se remplacer sous la lumière, sous le projecteur de la conscience, ils ne peuvent ni se pénétrer, ni se modifier à distance les uns des autres. Toute contamination des uns par les autres apparaît à Proust comme impossible.

Et il en arrive à cette idée d'une hardiesse admirable que nous sommes composés *de séries différentes et parallèles*, que la durée psychique se déroule sur plusieurs plans qui n'ont pas de contact, alors même qu'ils se coupent, que l'unité seule de notre corps peut nous donner l'impression que nous sommes un être unique, qu'en réalité il y a plusieurs moi qui vivent en symbiose, comme on dit en biologie, du fait qu'ils ne disposent à eux tous que d'une seule conscience, dont il leur faut, pour se connaître, emprunter tour à tour la lumière.

Autrement dit, Proust introduisit le dédoublement de la personnalité dans la vie normale.

Autrement dit encore, il dissocie l'individu, cette « fiction légale » comme dit si bien M. Paul Desjardins, et qui est un produit par contrecoup de la Société.

Il y a là une conception psychologique qui bien entendu, dans l'esprit de Proust, n'a jamais pris une forme absolument systématique, mais qui née de l'observation et commandée par elle, a tout de même atteint un certain degré d'abstraction et a revêtu des prétentions à la généralité d'une loi.

Je la trouve bouleversante. Car vous voyez bien, je pense, comme

moi, toutes les conséquences qu'elle comporte ou, si vous voulez, tous les principes qu'elle implique. Proust s'appuie tacitement, et sans bien s'en rendre compte peut-être, sur une vision purement phénoméniste de l'âme. Tout principe agglomérant, toute substance à ses passions sont exclus par lui. C'est le résultat sans doute de la formidable attention qu'il est de sa vocation de prêter au détail psychologique.

Mais justement nous retrouvons ici une nouvelle fois cette antinomie que nous avions observée, sous l'inspiration de Freud, — et remarquez que nous y arrivons par un nouveau chemin — entre connaissance et unité, entre sincérité et cohérence.

Nous ne l'examinerons pourtant pas encore en face, ni ne nous demanderons si elle est vraiment irréductible, car certaines réflexions nous manquent encore pour en décider.

Il nous faudra, au préalable, déterminer dans quel esprit Proust a abordé l'étude des sentiments et montrer qu'il est le premier écrivain ou romancier à l'avoir fait d'une façon résolument positive. Pour le prouver nous analyserons sa conception de l'amour, qui porte des marques particulièrement frappantes de la mentalité si nouvelle qu'il apporte dans l'approfondissement des choses intérieures.

MARCEL PROUST ET L'ESPRIT POSITIF

SES IDÉES SUR L'AMOUR [1]

Après l'avoir regretté, je me demande si je ne vais pas bénir le manque de temps qui m'a empêché la dernière fois de conclure et de porter avec vous un jugement sur cette conception si frappante que nous avons trouvée chez Proust, des Intermittences du cœur. Peut-être ce jugement, auquel j'allais m'efforcer pour en faire ma conclusion, eût-il été hâtif. Peut-être faut-il considérer comme une chance l'obligation où nous nous sommes trouvés de l'ajourner. Et peut-être vaut-il mieux que nous l'ajournions plus longtemps encore, jusqu'au moment où nous aurons examiné plus complètement et plus à fond les innovations psychologiques de Proust.

Je voudrais aujourd'hui remonter aux principes que nous avons posés l'autre jour en commençant pour en tirer de nouvelles conséquences. Ou plutôt, je voudrais reprendre l'étude de ce contraste si étonnant, dans l'esprit de Proust, de la passion de la vérité et du scepticisme, de l'instinct réaliste et du subjectivisme, et montrer en quelle force simple il finit par se résoudre.

Nous ne saurions assez insister, je crois, sur l'ancienneté, sur l'antériorité à tout autre, chez Proust, du besoin de savoir, du besoin de connaître la vérité. J'ai dit que *Combray*, la première partie de Swann, était l'endroit où ce besoin s'exprimait le plus nettement, le plus fortement. Mais sa trace se retrouve à travers toute l'œuvre. J'ouvre maintenant les *Jeunes filles en fleurs* et voici ce que je lis dès les premières pages :

(1) Conférence prononcée au Vieux-Colombier le 24 janvier 1924.

Mais — de même qu'au voyage à Balbec, au voyage à Venise que j'avais tant désirés — ce que je demandais à cette matinée, c'était tout autre chose qu'un plaisir : des vérités appartenant à un monde plus réel que celui où je vivais, et desquelles l'acquisition une fois faite ne pourrait pas m'être enlevée par des incidents insignifiants, fussent-ils douloureux à mon corps, de mon oiseuse existence. Tout au plus, le plaisir que j'aurais pendant le spectacle, m'apparaissait-il comme la forme peut-être nécessaire de la perception de ces vérités[1].

Un peu plus loin :

Fixant mon attention tout entière sur mes impressions si confuses, et ne songeant nullement à me faire admirer de M. de Norpois, mais à obtenir de lui la vérité souhaitée...[2]

Un peu plus loin, recevant une lettre de Gilberte qu'il n'avait jamais osé espérer, croyez-vous que son premier mouvement soit de la joie ? Nullement, mais une anxieuse interrogation sur la réalité de ce qu'il perçoit.

Un jour, à l'heure du courrier, ma mère posa sur mon lit une lettre. Je l'ouvris distraitement puisqu'elle ne pouvait pas porter la seule signature qui m'eût rendu heureux, celle de Gilberte avec qui je n'avais pas de relations en dehors des Champs-Elysées. Or, au bas du papier, ce fut justement la signature de Gilberte que je vis. Mais parce que je la savais impossible dans une lettre adressée à moi, cette vue, non accompagnée de croyance ne me causa pas de joie. Pendant un instant elle ne fit que frapper d'irréalité tout ce qui m'entourait. Avec une vitesse vertigineuse, cette signature sans vraisemblance jouait aux quatre coins avec mon lit, ma cheminée, mon mur. Je voyais tout vaciller comme quelqu'un qui tombe de cheval et je me demandais s'il n'y avait pas une existence toute différente de celle que je connaissais, en contradiction avec elle, mais qui serait la vraie, et qui m'étant montrée tout d'un coup me remplissait de cette hésitation que les sculpteurs dépeignant le Jugement dernier ont donnée aux morts réveillés qui se trouvent au seuil de l'autre Monde[3].

Je pourrais multiplier indéfiniment les citations de ce genre.

(1) *A l'Ombre des Jeunes Filles en Fleurs*, p. 16 (*N. R. F.*, édition de 1918 en un volume).
(2) *Ibid.*, p. 28.
(3) *Ibid.*, p. 64.

Et ce serait peut-être indispensable pour vous faire éprouver la sorte de pression constante, infatigable, impossible à déjouer qu'exerce l'esprit de Proust sur toute donnée qui lui est soumise, sur le monde en général. Vous sentiriez à la longue comme physiquement l'exigence incroyable de cet esprit, son caractère despotique, inflexible et en même temps le tact respectueux qui le fait s'arrêter devant ce qu'il sent être vraiment irréductible, l'espèce de modestie qui le saisit devant le réel, devant le vrai.

L'esprit de Proust veut un objet, mais il le veut si fort, il lui faut l'embrasser d'une étreinte si serrée, qu'il s'aperçoit bien vite qu'aucun de ceux qui lui apparaissent hors de lui ne pourra la supporter. Il se tourne donc vers le dedans, vers ce royaume des sensations et des sentiments qui du moins peuvent être appréhendés directement et semblent ne pouvoir jamais tromper sur leur essence.

Toute l'originalité de Proust, et la source de toutes ses découvertes en psychologie, doivent être cherchées dans un formidable appétit scientifique que sa force même a fait dévier sur lui-même.

Et cela est essentiel à comprendre pour bien se représenter son attitude en face de lui-même, ou mieux encore la façon dont il se regarde lui-même, dont il se considère lui-même. C'est comme une chose. Son moi pensant et sentant, Proust le regarde, le considère exactement de la même façon que, quand il était petit, les clochers de Martinville. Il sait s'y rendre, en tant que contemplateur, aussi étranger qu'il se sentait étranger aux paysages et aux églises. Rien de ce qui surviendra en lui ne lui apparaîtra jamais autrement que comme un phénomène physique.

Ce n'est peut-être pas la première fois dans l'histoire des sciences ou de la philosophie qu'un homme adopte une attitude aussi détachée à l'égard des phénomènes dont il est le sujet. Mais c'est certainement la première fois dans l'histoire de la littérature. Et même je crois que c'est la première fois dans l'histoire de toutes les disciplines humaines qu'elle est adoptée, à l'égard des phénomènes de la conscience, avec une aussi complète et tranquille rigueur.

C'est pourquoi j'ai pu comparer Proust dans les quelques mots de douleur que sa mort m'a arrachés, à Képler, à Claude Bernard et à Auguste Comte. Ce rapprochement a pu faire sourire, ou indigner. Tant pis! Je n'y renonce pas.

Je reste persuadé que nous sommes en face d'un esprit de même

trempe que ces grands savants et qui est venu accomplir dans la psychologie des sentiments une révolution du même ordre et de la même ampleur que celles qu'ils ont accomplies en astronomie, en biologie ou en méthodologie.

Naturellement il ne faut pas forcer l'analogie au point d'attendre de Proust tout un système de lois fondées sur l'expérimentation et qui permettraient à la limite la prévision mathématique des phénomènes psychologiques. C'est surtout l'esprit dans lequel Proust attaque ces phénomènes qui l'apparente aux grands noms que je viens de citer.

Je ne sais comment le définir cet esprit, tant il est d'essence particulière, tant on le trouve rarement même dans la vie commune, même chez les gens qui n'écrivent pas.

Il y a ce qu'on appelle la sincérité. Mais c'est une attitude morale. Et qui tout de suite, en tant qu'attitude morale, comporte, au point de vue de la recherche de la vérité, mille et un inconvénients. L'homme sincère tout de suite mêle de la religion à l'examen qu'il entreprend de lui-même ; tout de suite il s'accuse, ce qui revient à dire qu'il se voit sous le jour de la perfectibilité ; tout naturellement il prolonge ses sentiments ; s'ils sont bas il leur trace une sorte d'avenir où ils se purifieront ; il entrevoit une sorte de rachat, ou de réfection de lui-même qui font contrepoids à sa vilenie ou à son abjection actuelles.

En d'autres termes il peuple instinctivement de forces cachées le règne qu'il étudie ; il croit que la conscience est traversée, est dirigée par des courants moraux ; les voies où l'engage son caractère, il croit y être poussé par d'invisibles puissances, extérieures sinon à lui-même, du moins à sa nature, émanant de sa volonté.

Autrement dit, je ne sais si vous avez en mémoire en ce moment la théorie d'Auguste Comte sur les trois états successifs de l'esprit humain, — autrement dit l'homme sincère est animé, dans l'étude de lui-même, par l'esprit métaphysique.

Proust, le premier, commet cette formidable impiété, qui me révolte, qui me ravit, de s'aborder lui-même dans un esprit positif. Au cas où vous ne vous la rappelleriez pas, je vais vous relire l'immortelle définition qu'a donnée Auguste Comte de l'esprit positif :

De tels exercices préparatoires ayant spontanément constaté l'inanité radicale des explications vagues et arbitraires propres à la philosophie initiale, soit théologique, soit métaphysique, l'esprit humain renonce

désormais aux recherches absolues qui ne convenaient qu'à son enfance, et circonscrit ses efforts dans le domaine, dès lors rapidement progressif, de la véritable observation, seule base possible des connaissances vraiment accessibles, sagement adaptées à nos besoins réels. La logique spéculative avait jusqu'alors consisté à raisonner, d'une manière plus ou moins subtile, d'après des principes confus, qui, ne comportant aucune preuve suffisante, suscitaient toujours des débats sans issue. Elle reconnaît désormais, comme RÈGLE FONDAMENTALE, *que toute proposition qui n'est pas strictement réductible à la simple énonciation d'un fait, ou particulier, ou général, ne peut offrir aucun sens réel et intelligible. Les principes qu'elle emploie ne sont plus eux-mêmes que de véritables faits, seulement plus généraux et plus abstraits que ceux dont ils doivent former le lien. Quel que soit d'ailleurs le mode, rationnel ou expérimental, de procéder à leur découverte, c'est toujours de leur conformité, directe ou indirecte, avec les phénomènes observés que résulte exclusivement leur efficacité scientifique*[1].

Elle reconnaît désormais comme règle fondamentale, que toute proposition qui n'est pas strictement réductible à la simple énonciation d'un fait, ou particulier ou général, ne peut offrir aucun sens réel et intelligible.

Phrase formidable, la plus formidable peut-être qu'un cerveau humain ait jamais osé produire, et qui le devient davantage encore, quand on en suppose la règle appliquée à ce domaine si proche de nous-mêmes que nous avions instinctivement espéré jusqu'ici pouvoir le dérober à son emprise !

Il ne faut pas que le charme de l'œuvre de Proust, ni la poésie dont elle regorge nous fassent illusion. Ce qui est au fond, ce qui la fait naître et ce qui l'alimente prodigieusement jusqu'au bout (car l'abondance est toujours la récompense d'un pareil dessein) c'est le pur et simple dessein d'énoncer des faits, ou particuliers ou généraux, c'est le pur et simple dessein de *décrire*, en brisant la ligne, là où elle cesse dans l'objet, en réservant la place de tout ce qui ne se laisse pas voir, en subordonnant strictement l'explication à l'observation.

Avant de rechercher comment ce dessein se poursuit à travers toute l'œuvre de Proust, sans fatigue, sans émoi, sans espoir, je voudrais analyser avec vous rapidement de quels traits de son caractère il peut bien provenir.

(1) Auguste Comte : *Discours sur l'Esprit Positif*, p. 18.

Ici, je dois me munir de la même intrépidité dont il n'a cessé de faire preuve. J'aimais Proust tendrement ; je crois qu'il avait de l'affection pour moi ; mais ni chez lui, ni chez moi l'amitié n'entraîna jamais l'illusion, ni ne nous fit jamais un devoir de nous imaginer l'un l'autre autrement que nous n'étions. Je ne vois donc aucune raison de ne pas dire comment il était.

Proust avait horreur d'une certaine sincérité. Il détestait le mot : authentique. « A la N. R. F., me disait-il souvent, vous n'avez que ce mot à la bouche ; il est affreux ; il ne veut rien dire ». Il détestait cette sincérité qui aboutit à se rendre ce témoignage que vos actes sont en accord avec vos pensées, que vous formez un tout, un bloc, que vous êtes un homme, que « vous vous posez un peu là ».

Il savait qu'il n'en est jamais ainsi. Lui-même n'était pas sincère dans ce sens là et il le savait bien. *Quelle chose plus usuelle que le mensonge, qu'il s'agisse de masquer par exemple les faiblesses quotidiennes d'une santé qu'on veut faire croire forte, de dissimuler un vice, ou d'aller sans froisser autrui à la chose que l'on préfère. Il est l'instrument de conservation le plus nécessaire et le plus employé*[1].

Sans doute, comme il le disait à Odette, il aimait la sincérité, mais il l'aimait comme une proxénète pouvant le tenir au courant de la vie de sa maîtresse. Aussi son amour de la sincérité n'étant pas désintéressé, ne l'avait pas rendu meilleur. La vérité qu'il chérissait c'était celle que lui dirait Odette ; mais lui-même, pour obtenir cette vérité, ne craignait pas de recourir au mensonge, le mensonge qu'il ne cessait de peindre à Odette comme conduisant à la dégradation toute créature humaine[2].

Proust ne cherchait jamais à arriver à ses fins, à obtenir ce qu'il désirait que par une politique extrêmement compliquée, que par tout un système d'invitations, de rétractations et de ruses qu'il jetait sur le réel comme un filet pour le ramener à lui.

M. Paul Desjardins, dans l'article qui a paru dans le numéro spécial de la N. R. F., a bien vu cet aspect de son caractère, ou plus exactement les conditions psychologiques qui ont rendu possible, qui seules pouvaient rendre possible son extraordinaire pénétration.

J'aime le portrait qu'il trace en quelques touches, de Proust enfant, et que voici :

(1) *La Prisonnière*, Ier volume, p. 232.
(2) *Du côté de chez Swann*, p. 327.

L'enfant que Marcel Proust était en 1888 *(et qui a subsisté, je crois, peu changé jusqu'à sa fin), ce jeune prince persan aux grands yeux de gazelle, aux paupières alanguies; respectueux, onduleux, caressant, inquiet; quêteur de délices, pour qui rien n'était fade; irrité des entraves que la nature met aux tentatives de l'homme, — surtout de l'homme qu'il était, si frêle; — s'efforçant à convertir en quelque chose d'actif le passif qui semblait son lot; tendu vers le* plus, *le* trop, *jusque dans sa bonté charmante : cet enfant romantique, je le dessinerais volontiers, de mémoire*[1].

Et plus loin :

Proust lui-même, débile et retiré, ne trouve en soi rien de l'athlète. C'est en vain qu'il s'entraîne à rêver le courage militaire en ruminant la guerre des Boërs. Sa muse étant la sympathie, d'où viendrait à ces fictions la pugnacité? Il y a bien la formidable algarade de M. de Charlus; mais c'est un monologue; l'interlocuteur (qui est l'auteur) s'est évanoui dans une brume. Le « Je » de Proust ne s'oppose jamais. Il n'a donc, à proprement dire, point d'individualité; il n'en saurait créer.

Cependant ce qui le rend incapable, par essence, de représenter des personnes solides comme des choses, ce n'est pas quelque impuissance, c'est une puissance. Il a celle de descendre dans l'âme humaine assez avant pour ne s'arrêter pas à ce que feignent les dramaturges : qu'une personne vivante serait un petit système autonome[2].

Oui, en renversant les termes de cette remarque, il faut dire que la condition, chez Proust, de la façon si nouvelle, si prodigieusement féconde dont il a pu aborder la conscience et y descendre, était une certaine faiblesse, un certain renoncement non pas à vaincre, mais à prétendre, à affronter.

Il n'y a pas d'autres moyens de voir clair que de ne pas vouloir. Il n'y a pas d'autre instrument de vérité que cette sinuosité dont Proust était animé. Il n'y a rien d'autre qui permette de passer derrière les apparences du sentir.

Qui veut, qui se rassemble, qui s'oppose, qui s'affirme, il ne voit plus rien.

Autrement dit, la sincérité, pour devenir efficiente et génératrice de vérité au point où elle l'était chez Proust, il ne faut plus que ce soit

(1) *La Nouvelle Revue Française*, 1er janvier 1923 : *Hommage à Marcel Proust*, p. 146.
(2) *Ibid.*, p. 148.

une vertu, à laquelle on s'efforce, il faut que ce soit un vice, auquel on s'abandonne.

J'ai presque regret maintenant d'avoir insisté sur le côté héroïque de l'esprit positif, et d'avoir comme implicitement supposé une sorte de sursaut par lequel Proust se serait porté à la hauteur de sa tâche d'explorer scientifiquement la conscience humaine. Nous sommes toujours tentés d'introduire un élément dramatique dans notre vie ou dans celle des gens que nous aimons. Très souvent ce n'est là qu'une façon de nous, ou de les, magnifier... Très souvent il n'y a rien de tel.

En tous cas, chez Proust, il n'y a rien d'athlétique, pour reprendre le mot de M. Desjardins, ni de militaire ; il ne reçoit de lui-même aucune consigne. Même si pendant sa dernière nuit, il a tâché de corriger encore certains traits de *la Mort de Bergotte*, soyez sûr que ce n'est pas sous l'empire d'un devoir positif, d'une obligation active dictée par sa conscience ; c'est seulement la force de son esprit qui tendait encore spontanément à se manifester.

Et sans doute je ne peux pas ignorer une phrase poignante qui se trouve dans ce fragment de *la Prisonnière* que vient de publier la *N. R. F.* : *Le chagrin pénètre en nous et nous force par la curiosité douloureuse à pénétrer. D'où des vérités que nous ne nous sentons pas le droit de cacher, si bien qu'un athée moribond qui les a découvertes, assuré du néant, insoucieux de la gloire, use pourtant ses dernières heures à tâcher de les faire connaître*[1]. Mais vous remarquez déjà vous-même la modestie de l'expression : *des vérités que nous ne nous sentons pas le droit de cacher*. Il ne les a pas voulues, si j'ose dire, ces vérités. C'est son esprit tout seul qui a été jusqu'à elles. Et maintenant, simplement, c'est le seul hommage qu'il consente à la morale — *il ne se sent pas le droit de les cacher*.

Si nous voulons nous représenter proprement et sous son vrai jour l'esprit dont Proust est animé et qui lui permet d'introduire dans les phénomènes intérieurs une véritable positivité, il faut nous le représenter sous les espèces d'un « immense soupçon ». Cela sortait de lui, allait devant lui, se répandait hors de lui sans cesse, inlassablement, comme un acide qui rongeait toutes choses au hasard, ne laissant s'attacher la croyance qu'à celles qui avaient longuement résisté.

(1) *La Prisonnière*, Ier volume, p. 199.

Ou mieux, Proust est habité par ce qu'il appelle lui-même *le sens des possibles*. Au point de vue pratique, c'est une maladie, mais au point de vue de la connaissance, c'est une arme extraordinaire. *Il n'avait jamais eu aucun soupçon des actions inconnues des êtres, de celles qui sont sans lien visible avec leurs propos*, dit-il de Swann. Et c'est justement une des grandes et d'ailleurs des rares différences entre l'esprit de Swann et le sien, que cette paresse à supposer qu'il attribue au premier.

Proust lui n'est jamais las de supposer. La force de son interrogation et son besoin de certitude, après l'avoir détourné des objets extérieurs qu'il sentait ne pouvoir saisir dans leur fond, le contraignent à dépasser le donné psychologique, à ne prendre les faits de conscience à leur tour que comme des apparences. Aucune apparence psychologique ne l'arrête, ne fût-ce qu'un instant, à elle-même, ne se présente à lui comme opaque et suffisante. A aucun instant il ne songe à s'arrêter à ce qu'on lui dit, à ce qu'il dit lui-même, comme à l'expression de la vérité, mais tout de suite il aperçoit, — et spécifiées, distinctes, se présentant en balance au choix de son intuition, — tout ce qu'on peut avoir pensé, tout ce qu'il peut avoir pensé lui-même, sous ces mots, d'autre que ce qu'ils veulent dire. Et pour le pénétrer il se sert de tout ce qui peut les avoir accompagnés, ces mots, comme signes involontaires. Je vais vous lire un passage capital où se décèle merveilleusement l'opération habituelle à Proust et cette espèce de tranquille et cruelle inférence à laquelle il se livrait instinctivement et dans tous les cas :

N'importe, j'étais bien heureux l'après-midi finissant que ne tardât pas l'heure où j'allais pouvoir demander à la présence d'Albertine l'apaisement dont j'avais besoin. Malheureusement, la soirée qui vint fut une de celles où cet apaisement ne m'était pas apporté, où le baiser qu'Albertine me donnerait en me quittant, bien différent du baiser habituel, ne me calmerait pas plus qu'autrefois celui de ma mère les jours où elle était fâchée et où je n'osais pas la rappeler, mais où je sentais que je ne pourrais pas m'endormir. Ces soirées là c'était maintenant celles où Albertine avait formé pour le lendemain quelque projet qu'elle ne voulait pas que je connusse. Si elle me l'avait confié, j'aurais mis à assurer sa réalisation une ardeur que personne autant qu'Albertine n'eût pu m'inspirer. Mais elle ne me disait rien et n'avait d'ailleurs besoin de rien me dire ; dès qu'elle

était rentrée, sur la porte même de ma chambre, comme elle avait encore son chapeau ou sa toque sur la tête, j'avais déjà vu le désir inconnu, rétif, acharné, indomptable. Or c'était souvent les soirs où j'avais attendu son retour avec les plus tendres pensées, où je comptais lui sauter au cou avec le plus de tendresse. Hélas, ces mésententes comme j'en avais eu souvent avec mes parents que je trouvais froids ou irrités au moment où j'accourais près d'eux débordant de tendresse, ne sont rien auprès de celles qui se produisent entre deux amants. La souffrance ici est bien moins superficielle, est bien plus difficile à supporter, elle a pour siège une couche plus profonde du cœur. Ce soir là, le projet qu'Albertine avait formé, elle fut pourtant obligée de m'en dire un mot, je compris tout de suite qu'elle voulait aller le lendemain faire une visite à Mme Verdurin, une visite qui, en elle-même, ne m'eût en rien contrarié. Mais certainement, c'était pour y faire quelque rencontre, pour y préparer quelque plaisir. Sans cela elle n'eût pas tellement tenu à cette visite. Je veux dire, elle ne m'eût pas répété qu'elle n'y tenait pas. J'avais suivi dans son existence une marche inverse de celle des peuples qui ne se servent de l'écriture phonétique qu'après avoir considéré les caractères comme une suite de symboles : moi qui pendant tant d'années n'avais cherché la vie et la pensée réelles des gens que dans l'énoncé direct qu'ils m'en fournissaient volontairement, par leur faute j'en étais arrivé à ne plus attacher au contraire d'importance qu'aux témoignages qui ne sont pas une expression rationnelle et analytique de la vérité; les paroles elle-mêmes ne me renseignaient qu'à la condition d'être interprétées à la façon d'un afflux de sang à la figure d'une personne qui se trouble, à la façon encore d'un silence subit. Tel adverbe (par exemple employé par M. de Cambremer quand il croyait que j'étais « écrivain » et que n'ayant pas encore parlé, racontant une visite qu'il avait faite aux Verdurin, il s'était tourné vers moi en disant : Il y avait justement *de Borelli) jailli dans une conflagration par le rapprochement involontaire, parfois périlleux, de deux idées que l'interlocuteur n'exprimait pas et duquel, par telles méthodes d'analyse ou d'électrolyse appropriées, je pouvais les extraire, m'en disait plus qu'un discours. Albertine laissait parfois traîner dans ses propos tel ou tel de ces précieux amalgames que je me hâtais de « traiter » pour les transformer en idées claires*[1].

Je pense que vous êtes frappés comme moi de la nouvelle subite

(1) *La Prisonnière*, Ier volume, p. 117.

ressemblance que ces passages font éclater entre Proust et Freud. Cet effort, non, ce besoin de démasquer à tout prix le sentiment en n'en accueillant que les expressions involontaires, et principalement les expressions physiques, c'est quelque chose d'exactement correspondant à la méthode analytique, qui bien plus qu'aux déclarations délibérées du sujet, entend se fier à ses lapsus, à ses oublis, au ton de sa voix, à l'émotion dont ces déclarations sont accompagnées.

Il y a chez Proust — malgré sa conception différente des rapports entre l'inconscient et le conscient — une croyance implicite à la censure, et sous la forme généralisée où nous l'avons décrite dans notre première causerie. On peut même dire que cette idée d'une activité mensongère continuellement à l'œuvre en nous, et qu'il faut avant tout dépister, déjouer si l'on veut savoir la vérité sur la conscience, est celle qui l'a le plus constamment, le plus cruellement hanté.

L'on voit, dans *la Prisonnière*, jusqu'à quel degré elle a pu le poursuivre ; l'on voit qu'elle s'approchait par moments, en lui, de la folie, qu'elle fut même certainement, pour lui, un facteur d'isolement et de mort.

Mais comme principe d'étude, comme guide dans l'analyse, on la retrouve partout dans son œuvre ; et c'est elle qui en conditionne la profondeur, qui donne à toutes ses constatations cette qualité stricte, modeste et définitive, qui fait leur inimitable, leur inégalable vérité.

Je pourrais vous citer cent exemples de cette lecture indirecte de pensée, que Proust pratique vis-à-vis des êtres. J'en choisirai un seul, qui est très frappant, bien que le héros en soit ce Swann dont la pensée nous est peinte comme si paresseuse.

Quand il voulut dire adieu à Odette pour rentrer, elle lui demanda de rester encore et le retint même vivement, en lui prenant le bras, au moment où il allait ouvrir la porte pour sortir. Mais il n'y prit pas garde, car, dans la multitude des gestes, des propos, des petits incidents qui remplissent une conversation, il est inévitable que nous passions sans y rien remarquer qui éveille notre attention près de ceux qui cachent une vérité que nos soupçons cherchent au hasard, et que nous nous arrêtions au contraire à ceux sous lesquels il n'y a rien. Elle lui redisait tout le temps : « Quel malheur que toi, qui ne viens jamais l'après-midi, pour une fois que cela t'arrive, je ne t'aie pas vu. » Il savait bien qu'elle n'était pas assez amoureuse de lui pour avoir un regret si vif d'avoir manqué sa visite,

mais comme elle était bonne, désireuse de lui faire plaisir, et souvent triste quand elle l'avait contrarié, il trouva tout naturel qu'elle le fût cette fois de l'avoir privé de ce plaisir de passer une heure ensemble qui était très grand, non pour elle, mais pour lui. C'était pourtant une chose assez peu importante pour que l'air douloureux qu'elle continuait d'avoir finit par l'étonner. Elle rappelait ainsi plus encore qu'il ne le trouvait d'habitude, les figures de femmes du peintre de la Primavera. Elle avait en ce moment leur visage abattu et navré qui semble succomber sous le poids d'une douleur trop lourde pour elles, simplement quand elles laissent l'enfant Jésus jouer avec une grenade ou regardent Moïse verser de l'eau dans une auge. Il lui avait déjà vu une fois une telle tristesse, mais ne savait plus quand. Et tout d'un coup, il se rappela : c'était quand Odette avait menti en parlant à Mme Verdurin le lendemain de ce dîner où elle n'était pas venue sous prétexte qu'elle était malade et en réalité pour rester avec Swann. Certes, eût-elle été la plus scrupuleuse des femmes qu'elle n'aurait pu avoir de remords d'un mensonge aussi innocent. Mais ceux que faisait couramment Odette l'étaient moins et servaient à empêcher des découvertes qui auraient pu lui créer avec les uns ou les autres, de terribles difficultés. Aussi quand elle mentait, prise de peur, se sentant peu armée pour se défendre, incertaine du succès, elle avait envie de pleurer, par fatigue, comme certains enfants qui n'ont pas dormi. Puis elle savait que son mensonge lésait d'ordinaire gravement l'homme à qui elle le faisait, et à la merci duquel elle allait peut-être tomber si elle mentait mal. Alors elle se sentait à la fois humble et coupable devant lui. Et quand elle avait à faire un mensonge insignifiant et mondain, par association de sensations et de souvenirs, elle éprouvait le malaise d'un surmenage et le regret d'une méchanceté.

Quel mensonge déprimant était-elle en train de faire à Swann pour qu'elle eût ce regard douloureux, cette voix plaintive qui semblaient fléchir sous l'effort qu'elle s'imposait, et demander grâce? Il eut l'idée que ce n'était pas seulement la vérité sur l'incident de l'après-midi qu'elle s'efforçait de lui cacher, mais quelque chose de plus actuel, peut-être de non encore survenu et de tout prochain, et qui pourrait l'éclairer sur cette vérité. A ce moment il entendit un coup de sonnette. Odette ne cessa plus de parler, mais ses paroles n'étaient qu'un gémissement : son regret de ne pas avoir vu Swann dans l'après-midi, de ne pas lui avoir ouvert, était devenu un véritable désespoir.

On entendit la porte d'entrée se refermer et le bruit d'une voiture,

comme si repartait une personne — celle probablement que Swann ne devait pas rencontrer — à qui on avait dit qu'Odette était sortie. Alors en songeant que rien qu'en venant à une heure où il n'en avait pas l'habitude, il s'était trouvé déranger tant de choses qu'elle ne voulait pas qu'il sût, il éprouva un sentiment de découragement, presque de détresse. Mais comme il aimait Odette, comme il avait l'habitude de tourner vers elle toutes ses pensées, la pitié qu'il eût pu s'inspirer à lui-même ce fut pour elle qu'il la ressentit, et il murmura : « Pauvre Chérie! »[1].

On sent bien ici le travail instinctif d'induction auquel l'esprit de Proust, qui anime Swann à cet instant, se livre. Rapprochement par association d'impressions reçues à des moments divers du temps, analyse de leurs éléments communs, bond subit de la pensée qui franchit l'obstacle dressé par la censure du sujet et trouve ce qu'il y a derrière, ce qui se cache dans sa pensée, ce qui produit tous ces symptômes si mal en place, si peu congruents avec la situation affichée et reconnue.

Plus loin Swann procède de la même façon, suivant la même méthode que Proust compare lui-même à la méthode historique et à la critique des textes, pour découvrir — bien tardivement, il est vrai — les goûts pervers d'Odette.

Mais à ce moment, par une de ces inspirations de jaloux, analogue à celle qui apporte au poète ou au savant, qui n'a encore qu'une rime ou qu'une observation, l'idée ou la loi qui leur donnera toute leur puissance, Swann se rappela pour la première fois une phrase qu'Odette lui avait dite il y avait déjà deux ans : « Oh! Mme Verdurin, en ce moment, il n'y en a que pour moi, je suis un amour, elle m'embrasse, elle veut que je fasse des courses avec elle, elle veut que je la tutoie. » Loin de voir alors dans cette phrase un rapport quelconque avec les absurdes propos destinés à simuler le vice que lui avait racontés Odette, il l'avait accueillie comme la preuve d'une chaleureuse amitié. Maintenant voilà que le souvenir de cette tendresse de Mme Verdurin était venu brusquement rejoindre le souvenir de sa conversation de mauvais goût. Il ne pouvait plus les séparer dans son esprit, et les vit mêlées aussi dans la réalité, la tendresse donnant quelque chose de sérieux et d'important à ces plaisanteries qui en retour lui faisaient perdre de son innocence[2].

(1) *Du côté de chez Swann*, p. 256.
(2) *Ibid.*, p. 328.

Et quand il s'est décidé à formuler son soupçon :

Elle secoua la tête en fronçant la bouche, signe fréquemment employé par les gens pour répondre qu'ils n'iront pas, que cela les ennuie à quelqu'un qui leur a demandé : « Viendrez-vous voir passer la calvacade, assisterez-vous à la Revue ? » Mais ce hochement de tête affecté ainsi d'habitude à un événement à venir, mêle à cause de cela de quelque incertitude la dénégation d'un événement passé! De plus il n'évoque que des raisons de convenance personnelle plutôt que la réprobation, qu'une impossibilité morale. En voyant Odette lui faire ainsi le signe que c'était faux, Swann comprit que c'était peut-être vrai[1].

Vous m'objecterez que cet esprit d'inquisition n'est engendré chez Swann que par la jalousie et qu'il disparaît avec elle. Oui, mais chez Proust, il ne disparaît jamais, et malgré le renforcement qu'il peut recevoir de ses affections, il reste essentiellement un besoin de l'intelligence, la forme même de son intelligence. Ne prend-il pas lui-même le soin, dans un des passages que je viens de vous lire, de marquer la parenté de la jalousie avec le génie poétique ou scientifique : *A ce moment par une de ces inspirations de jaloux, analogue à celle qui apporte au poète ou au savant, qui n'a encore qu'une rime ou qu'une observation, l'idée ou la loi qui leur donnera toute leur puissance*, etc...

Et plus tôt déjà, quand Swann se croit sur le point de surprendre Odette et Forcheville ensemble : *Et peut-être*, observe Proust, *ce qu'il ressentait en ce moment de presque agréable, c'était autre chose aussi que l'apaisement d'un doute et d'une douleur : un plaisir de l'intelligence.*

D'autre part, la pénétration de Proust n'est si forte, si irrésistible, que parce qu'elle est constamment sous-tendue et conditionnée comme nous l'avons observé déjà l'autre jour, par des affections. Vous vous rappelez la phrase que je citais tout à l'heure : *Le chagrin pénètre en nous et nous force par la curiosité douloureuse à pénétrer*[2]. Il faut y joindre celle-ci qui la précède immédiatement : *Ces contes mensongers... nous font souffrir dans une personne que nous aimons, et à cause de cela nous permettent d'entrer un peu plus avant dans la connaissance de la nature humaine au lieu de nous contenter de nous jouer à sa surface.*

(1) *Du côté de chez Swann*, p. 329.
(1) *La Prisonnière*, Ier volume, p. 199.

En encore ceci :

On n'arrive pas à être heureux, mais on fait des remarques sur les raisons qui empêchent de l'être et qui nous fussent restées invisibles sans ces brusques percées de la déception[1].

Oui, il y a, chez Proust, — pour nous résumer sur ce point — un immense mouvement de la pensée, entraîné et secondé, tandis que d'habitude il est troublé, par le désir, par la tristesse, par la douleur, — un immense mouvement de la pensée vers les faits tout purs. Et ce qui fait le prix incomparable de son œuvre, c'est justement que ce mouvement n'est jamais arrêté, ni modifié par aucune considération accessoire, ni par le souci de faire plus beau, ni par celui de faire plus consolant, ni même — car c'est un souci auquel cèdent souvent ceux qui justement se gendarment contre la censure et s'appliquent à lui jouer des tours — ni même par le souci de faire plus atroce.

Si bien qu'on peut appliquer à son travail sur la réalité psychologique ce qu'il dit de Vinteuil, saisissant et modelant une idée musicale :

Swann sentait que le compositeur s'était contenté, avec ses instruments de musique, de la dévoiler, de la rendre visible, d'en suivre et d'en respecter le dessin d'une main si tendre, si prudente, si délicate et si sûre que le son s'altérait à tout moment, s'estompant pour indiquer une ombre, revivifié quand il fallait suivre à la piste un plus hardi contour. Et une preuve que Swann ne se trompait pas quand il croyait à l'existence réelle de cette phrase, c'est que tout amateur un peu fin se fût tout de suite aperçu de l'imposture, si Vinteuil ayant eu moins de puissance pour en voir et en rendre les formes, avait cherché à dissimuler, en ajoutant çà et là des traits de son cru, les lacunes de sa vision ou les défaillances de sa main[2].

***

Mais il est temps d'en venir à l'examen des vérités que cette inspiration positive, que cette méfiance, que ce respect infini du réel ont permis à Proust de dégager et d'énoncer. Il est temps d'examiner les découvertes qu'il a faites dans l'ordre du sentiment, d'examiner

(1) *La Prisonnière*, 1er volume, p. 250.
(2) *Du côté de chez Swann*, p. 319.

les traits essentiels de cette psychologie positive dont nous le considérons comme le fondateur.

Ici il faut que je vous fasse remarquer une faute de plan que je pressentais au début de ces causeries et qui a été la raison plus ou moins consciente des précautions oratoires que j'ai cru devoir prendre.

Il eût été plus naturel de commencer notre étude de Proust par la définition, que nous venons seulement de donner, de l'esprit qu'il a apporté dans ses recherches, qui lui a permis ses découvertes. Et c'est maintenant seulement que devraient venir les réflexions, que nous avons faites la dernière fois, sur l'inconscient. La découverte, la dénonciation de l'inconscient, et sa mise en lumière et en évidence, sont le premier résultat de l'application à la vie psychique de cet esprit soupçonneux et profond que nous avons reconnu à Proust. Il n'est pas sans utilité de replacer mentalement ici cette partie de notre exposé, car il faut bien comprendre — et c'est le seul moyen — que l'inconscient n'est pas pour Proust une supposition commode, une hypothèse paresseuse, mais au contraire un fait que dégage son esprit dans son mouvement vers le réel, et le produit immédiat de ce doute qu'il élève sur les aspects spontanés de la conscience.

J'ai été égaré, malgré les précautions que j'avais prises à l'encontre, par le souci de reproduire le plan que j'avais suivi dans l'étude de Freud. Excusez-moi, je vous prie, et veuillez rétablir l'ordre normal des idées que nous analysons.

La découverte et la description de l'inconscient sont un premier résultat de la méthode qu'applique Proust à la réalité psychologique. Mais c'est un résultat en quelque sorte général. Proust dénonce de l'inconscient derrière toutes sortes de sensations et de sentiments très divers. Il y a dans son œuvre des analyses de rêves, d'impressions de nature, d'émotions d'art et enfin de sentiments proprement dits, parmi lesquels l'amour occupe tout naturellement la place à laquelle il a droit, et qui est la première.

Je voudrais spécifier maintenant notre étude et me borner à mettre en lumière la conception que Proust se fait et cherche à nous imposer, de l'amour.

Comme préface à cette étude, il faut nous rappeler un autre aspect de la définition que donne Auguste Comte de l'esprit positif :

Non seulement nos recherches positives doivent essentiellement se

réduire, en tous genres, à l'appréciation systématique de ce qui est, en renonçant à en découvrir la première origine et la destination finale; mais il importe, en outre, de sentir que cette étude des phénomènes, au lieu de pouvoir devenir aucunement absolue, doit toujours rester relative à notre organisation et à notre situation[1].

Évidemment Comte veut dire ici que toute connaissance entreprise dans un esprit positif, doit être considérée comme relative à l'organisation intellectuelle dont nous disposons, et que par exemple nous ne pouvons pas affirmer que les phénomènes que nous percevons sont tous les phénomènes perceptibles, ni même que l'ordre où nous les rangeons est autre chose qu'une convenance de notre esprit.

Mais on peut déduire aussi de ce texte que l'application de l'esprit positif aux phénomènes de conscience aboutira forcément à constater leur relativité à cette conscience, si j'ose dire ; nous montrera les émotions, les idées, les volontés d'un individu donné comme relatives à son organisation, comme n'ayant aucun objet hors de lui, comme purement subjectives. (Je m'excuse d'employer ici ce qu'on appelle le jargon philosophique ; mais c'est indispensable, et en somme on n'a pas encore trouvé mieux pour s'expliquer clairement).

Eh bien, la formidable originalité de Proust dans son analyse de l'amour est, comme l'a remarqué très justement, le premier, Edmond Jaloux, d'avoir conçu ce sentiment comme purement subjectif : *Faire entrer le relatif dans la conception de l'amour*, observe Jaloux, *et l'affranchir de ce mythe de l'absolu dont elle dépendait jusqu'ici aura été un des résultats essentiels obtenus par Proust*[2].

Et il montre excellemment comment Proust s'y est pris pour souligner la véritable infériorité de tout ce que l'amour veut nous faire prendre pour des réalités hors de nous. Son analyse et les citations sur lesquelles il l'appuie sont trop justes pour que je puisse faire autre chose que vous y renvoyer.

Je me contenterai de compléter ici ses indications par quelques textes et quelques remarques.

Repensons à l'amour de Swann. Comme un thème constant, et comme un abîme que côtoie sa pensée sans oser jamais le regarder en face, l'idée que tout ce qu'il éprouve de si puissant, de si vraiment

(1) Auguste Comte : *Discours sur l'Esprit Positif*, p. 20.
(2) *Hommage à Marcel Proust*, p. 153.

dionysiaque n'a peut-être aucune espèce d'objet hors de lui hante d'un bout à l'autre le cerveau de Swann.

Je cite :

Certes il se doutait bien par moments qu'en elles-mêmes les actions quotidiennes d'Odette n'étaient pas passionnément intéressantes, et que les relations qu'elle pouvait avoir avec d'autres hommes n'exhalaient pas naturellement d'une façon universelle et pour tout être pensant, une tristesse morbide, capable de donner la fièvre du suicide. Il se rendait compte alors que cet intérêt, cette tristesse n'existaient qu'en lui comme une maladie, et que quand celle-ci serait guérie, les actes d'Odette, les baisers qu'elle aurait pu donner redeviendraient inoffensifs comme ceux de tant d'autres femmes[1].

Et plus loin, dans un passage que nous avons déjà lu :

Il souffrait de rester enfermé au milieu de ces gens dont la bêtise et les ridicules le frappaient d'autant plus douloureusement qu'ignorant son amour, incapables, s'ils l'avaient connu, de s'y intéresser et de faire autre chose que d'en sourire comme d'un enfantillage ou de la déplorer comme une folie, ils le lui faisaient apparaître sous l'aspect d'un état subjectif qui n'existait que pour lui, dont rien d'extérieur ne lui affirmait la réalité[2].

Et ceci encore :

Il sentait bien que cet amour c'était quelque chose qui ne correspondait à rien d'extérieur.

Sans cesse à travers toute l'œuvre le thème revient de la parfaite subjectivité de tout ce que l'amour nous fait éprouver. On sent Proust lutter sans cesse contre la tentation, qui est la tentation normale, d'attribuer à l'objet aimé, à ses qualités, à ses vertus, à sa beauté une part efficiente dans le sentiment qui s'est attaché à lui.

La dissemblance entre ce sentiment et son objet n'est nulle part mieux marquée que dans ce passage :

Quand du regard il rencontrait sur sa table la photographie d'Odette, ou quand elle venait le voir, il avait peine à identifier la figure de chair

(1) *Du côté de chez Swann*, p. 256.
(2) *Ibid*,. p. 314.

ou de bristol avec le trouble douloureux et constant qui habitait en lui. Il se disait presque avec étonnement : « C'est elle », comme si tout d'un coup on nous montrait extériorisée devant nous une de nos maladies et que nous ne la trouvions pas ressemblante à ce que nous souffrons[1].

Non seulement Proust insiste perpétuellement sur le fait que rien d'extraordinaire ne doit être supposé dans l'objet aimé pour expliquer ce qui se passe d'extraordinaire dans l'âme aimante, mais encore il montre que souvent c'est le manque de correspondance du premier avec les besoins, les désirs, les exigences physiques du second qui détermine l'amour[2]. Vous savez qu'Odette par exemple est représentée comme n'étant absolument pas le type de beauté que Swann a toujours recherché instinctivement et vous vous rappelez la phrase d'une profondeur admirable par laquelle se termine *Un Amour de Swann : Dire que j'ai gâché des années de ma vie, que j'ai voulu mourir, que j'ai eu mon plus grand amour pour une femme qui ne me plaisait pas, qui n'était pas mon genre*[3] *:*

Et dans *la Prisonnière :*

Je ne m'étais rappelé que la petite qui m'avait déplu. Cela suffit à faire commencer un amour[4].

Ce dernier aspect sous lequel Proust se représente l'amour nous amène à cet autre sur lequel je voudrais insister davantage, parce que Jaloux ne l'a pas aussi fortement souligné que les autres : il s'agit de la dépendance, de la solidarité, de l'amour et de la douleur, du désir et de l'angoisse.

C'est ici le centre, je crois, de la pensée de Proust sur l'amour, et en même temps le point où cette pensée atteint, si j'ose dire, le comble de la relativité. Inlassablement Proust revient sur ce thème (on sent même que le thème s'exaspère à mesure que l'œuvre avance, que Proust le creuse avec une complaisance de plus en plus cruelle),

(1) *Du côté de chez Swann*, p. 281.

(2) Cf. *Sodome et Gomorrhe*, vol. III, p. 231 : *Au reste, les maîtresses que j'ai le plus aimées n'ont coïncidé jamais avec mon amour pour elles. Cet amour était vrai, puisque je subordonnais toutes choses à les voir, à les garder pour moi seul, puisque je sanglotais si, un soir, je les avais attendues. Mais elles avaient plutôt la propriété d'éveiller cet amour, de le porter à son paroxysme, qu'elles n'en étaient l'image. Quand je les voyais, quand je les entendais, je ne trouvais rien en elles qui ressemblât à mon amour et pût l'expliquer.*

(3) *Du côté de chez Swann*, p. 346.

(4) *La Prisonnière*, Ier volume, p. 191.

sur ce thème que l'amour est déterminé par une certaine angoisse, et n'est entretenu que par l'inquiétude et par la douleur, qu'il est, comme il le dit lui-même dans *la Prisonnière* « *fonction de notre tristesse* ».

Déjà dans *Swann* vous vous rappelez que ce qui déclenche l'amour de Swann pour Odette c'est le fait qu'il ne l'a pas trouvée chez les Verdurin, qu'il ne sait pas où elle est.

A cette occasion, Proust s'écrie admirablement :

De tous les modes de production de l'amour, de tous les agents de dissémination du mal sacré, il est bien l'un des plus efficaces, ce grand souffle d'agitation qui parfois passe sur nous. Alors l'être avec qui nous nous plaisons à ce moment-là, le sort en est jeté, c'est lui que nous aimerons. Il n'est même pas besoin qu'il nous plût jusque-là plus, ou même autant, que d'autres. Ce qu'il fallait c'est que notre goût pour lui devînt exclusif. Et cette condition-là est réalisée quand, — à ce moment où il nous a fait défaut — à la recherche des plaisirs que son agrément nous donnait, s'est brusquement substitué en nous un besoin anxieux, qui a pour objet cet être même, un besoin absurde, que les lois de ce monde rendent impossible à satisfaire et difficile à guérir — le besoin insensé et douloureux de le posséder[1].

Vous vous rappelez aussi certainement comment c'est la brusque révélation qu'Albertine connaît l'amie de Mlle Vinteuil et par conséquent qu'elle peut être pour lui la source de craintes infinies, qui déclenche ou plutôt qui fixe l'amour du narrateur pour elle : *Les mots : « Cette amie, c'est Mlle Vinteuil » avaient été le Sésame, que j'eusse été incapable de trouver moi-même, qui avait fait entrer Albertine dans la profondeur de mon cœur déchiré. Et la porte qui s'était refermée sur elle, j'aurais pu chercher pendant cent ans, sans savoir comment on pourrait la rouvrir*[1].

Ainsi Proust arrive à ce renversement des apparences et de la conception habituelle que la douleur est la cause de l'amour dont elle semble découler, que c'est non pas la désharmonie qui se révèle, au cours d'un amour, entre les aspirations de l'amant et la nature de l'objet aimé qui entraîne la souffrance du premier, mais que c'est

(1) *Du côté de chez Swann* p. 213.
(2) *Sodome et Gomorrhe II*, volume III, p. 232.

la souffrance que crée cette désharmonie qui, étant donnée l'impénétrabilité mutuelle des êtres (« chaque être est bien seul »), est première, est originelle, que c'est cette souffrance qui est la cause, le ferment et le levain de l'amour.

Je pourrais apporter ici d'innombrables textes où cette idée est exprimée avec une force variable, mais avec un entêtement significatif.

Tout ce que l'amour donne de plaisir ou de bonheur, Proust n'en voit la cause que dans une suspension provisoire, que dans un apaisement, par quelque geste fortuit de l'objet aimé, de la souffrance latente qui le constitue.

En réalité dans l'amour il y a une souffrance permanente, que la joie neutralise, rend virtuelle, ajourne, mais qui peut à tout moment devenir, ce qu'elle serait depuis longtemps si l'on n'avait pas obtenu ce qu'on souhaitait, atroce[1].

Que l'angoisse diminue, qu'une certitude sur les faits et gestes de l'être aimé s'établisse dans l'esprit, et l'amour s'en ira : *Sa douleur aurait fini par s'apaiser et peut-être son amour par s'éteindre*[2]. Et plus loin : *Le sentiment qu'il éprouvait... n'étant plus mêlé de douleur, n'était plus de l'amour*[3].

Dans *la Prisonnière* cette conception pessimiste de l'amour atteint une intensité effroyable. L'on y trouve des cris comme celui-ci : *J'appelle ici amour une torture réciproque*[4]. Et ceci qui touche au désespoir : *Comment a-t-on le courage de souhaiter vivre, comment peut-on faire un mouvement pour se préserver de la mort dans un monde où l'amour n'est provoqué que par le mensonge et consiste seulement dans notre besoin de voir nos souffrances apaisées par l'être qui nous a fait souffrir*[5].

Si j'insiste si longuement sur l'étroitesse des rapports que Proust dénonce entre l'amour et la douleur (il aurait fallu aussi montrer l'autre aspect de la même idée : la jalousie conçue comme cause, et non comme effet de l'amour), c'est parce que rien ne peut mieux montrer le caractère subjectif qu'il attribue à ce sentiment. C'est

(1) *A l'ombre des Jeunes Filles en fleurs*, p. 134.
(2) *Du côté de chez Swann*, p. 323.
(3) *Ibid.*, p. 342.
(4) *La Prisonnière*, Ier volume, p. 149.
(5) *Ibid.*, p. 127.

parce que rien ne peut nous servir à mieux souligner le genre de résultats, la sorte de constatations auxquels il parvient en appliquant son merveilleux et cruel soupçon aux sentiments.

Il faut se rendre compte de la hardiesse qu'il y avait à aborder l'amour dans cet esprit. E. Jaloux l'a bien marqué : *Il semble que les romanciers aient toujours menti sur ce point, comme s'ils n'osaient pas dire la vérité, comme s'ils poursuivaient dans le roman, la recherche de ces illusions qui plaisent aux femmes et par lesquelles ils ont personnellement l'habitude de leur plaire*[1].

Mais ce n'est pas tout à fait par simple faiblesse, à mon avis, que les romanciers ont recherché jusqu'ici ces illusions, Il faut tenir compte de la force intrinsèque de ces illusions. L'amour est tout naturellement producteur d'absolu ; il a besoin d'absolu ; c'est une puissance si grande qu'elle prend spontanément une sorte de vertu métaphysique et qu'elle transpose le sujet qui l'éprouve dans une autre réalité, plus grande, plus profonde et dont il lui est naturellement impossible de douter qu'elle lui soit extérieure.

Pour vaincre une illusion si forte (est-ce une illusion ?) et si nécessaire à la continuation de la vie sur terre, il fallait une indépendance d'esprit que certains trouveront peut-être diabolique, qui m'apparaît parfois comme telle, mais parfois aussi comme le don le plus extraordinaire dont ait été jamais doué un être humain, comme une des manifestations les plus belles, les plus puissantes du génie humain.

Dénoncer l'amour, le traduire devant le tribunal de l'intelligence et le renvoyer à la fois démasqué, compris et absous, — Proust était un être faible et en qui d'aucuns déploreront le manque de volonté ; mais en faisant cela, il a témoigné d'une force et d'une intrépidité intellectuelles qui n'ont jamais été atteintes jusqu'à ce jour.

(1) *Hommage à Marcel Proust*, p. 153.

CONCLUSIONS

UNE NOUVELLE ORIENTATION DE LA PSYCHOLOGIE[1]

Avant d'en venir aux réflexions générales que je me propose de faire sur l'ensemble de la psychologie de Proust et de Freud, je voudrais appeler votre attention sur une dernière analogie entre nos deux auteurs que le manque de temps ne m'a pas permis de vous signaler la dernière fois.

Cette conception subjectiviste de l'amour que nous avons extraite de l'œuvre de Proust et sommairement caractérisée, ne vous rappelez-vous pas que le fondement, je n'ose pas dire scientifique, mais au moins théorique, nous en était apparu d'abord chez Freud. La *libido*, détachée de tout objet précis, tellement détachée qu'au début, chez l'enfant, elle semble ne pas savoir qu'elle puisse s'appliquer jamais à autre chose qu'au corps qu'elle habite, cette *libido* pour ainsi dire flottante et inaffectée, qu'est-elle, dans son fond, de différent de la vague tendance à aimer que Proust nous représente comme le propre du sujet, comme un simple état de sa conscience, ou plutôt comme une simple velléité de son inconscient ? Il y a chez nos deux auteurs, de toute évidence, l'idée commune que l'amour existe tout entier à l'avance chez le sujet et que l'attribution qui en est faite à telle ou telle personne n'est provoquée que par le hasard. Chez nos deux auteurs il y a une insistance pareille sur les *accidents* qui peuvent déterminer la fixation du désir ; tous deux soulignent avec insistance le fait que ce ne sont jamais que des accidents, même si après coup les particularités de l'objet aimé s'étant imposées au sujet, peuvent lui faire croire que ce sont elles qui ont nécessité son choix et qu'aucun autre n'était possible.

En d'autres termes Freud comme Proust, Freud implicitement

(1) Conférence prononcée au Vieux-Colombier le 31 janvier 1924.

et Proust explicitement, se posent en adversaires décidés de la théorie des *Wahlverwandschaften*, des affinités électives. Et comme Jaloux l'a remarqué, ils répondent par un scepticisme radical à l'idée qu'il peut y avoir des « coups de foudre » vraiment sincères.

Un autre point — mais au fond c'est le même — sur lequel nos deux auteurs se trouvent en accord secret, c'est celui des relations entre l'amour et la douleur, entre le désir et l'angoisse. Je ne fais pas allusion ici spécialement à la façon dont Freud ne cesse de souligner d'un bout à l'autre de son œuvre les rapports entre l'instinct sexuel et la cruauté, conçue tantôt comme cruauté envers soi-même, masochisme, tantôt comme cruauté envers autrui, sadisme. C'est un domaine qu'il n'est pas le premier à explorer, mais dans lequel il a introduit des lumières nouvelles et frappantes. Et chez Proust aussi on trouverait sur cette obscure et poignante question bien des réflexions profondes.

Mais en ce moment c'est à autre chose que je pense : je pense au merveilleux chapitre de Freud sur *l'Angoisse*. Je pense à cette idée qu'il développe si ingénieusement que l'angoisse névrotique, c'est-à-dire, sans objet, et même l'angoisse avec objet absurde, c'est-à-dire la phobie, ne sont que des substituts de la libido, et naissent quand la libido ne trouve pas son emploi naturel.

Que peut-il y avoir de plus voisin de l'idée que se fait Proust de l'inquiétude comme origine principale (et non comme effet) de l'amour. Vous vous rappelez le passage que je vous citais la dernière fois : *De tous les modes de production de l'amour, de tous les agents de dissémination du mal sacré, il est bien l'un des plus efficaces, ce grand souffle d'agitation qui parfois passe sur nous*[1]. Ce qui est dans la pensée de Proust c'est évidemment que l'amour à l'état non fixé est essentiellement anxiété et qu'au moment où cette anxiété est augmentée par une cause extérieure et fortuite, devenant à ce degré intolérable, elle se résout brusquement en amour, qui se trouve alors porter sur l'être que le hasard à ce moment-là place à notre portée. La symétrie des deux conceptions ici encore m'apparaît complète.

Il y aurait une symétrie à signaler encore entre l'idée de l'ambivalence chez Freud et certains passages de Proust : *Dans la mélancolie comme dans les autres affections narcissiques, écrit Freud, se manifeste*

(1) *Du côté de chez Swann*, p. 213.

d'une manière très prononcée un trait de la vie affective auquel nous donnons généralement, depuis Breuler, le nom d'ambivalence. *C'est l'existence, chez une même personne, de sentiments opposés, amicaux et hostiles, à l'égard d'une autre personne*[1]. Autrement dit, Freud nous montre qu'il n'y a rien de plus proche d'un sentiment et de plus facilement échangeable avec lui, que son contraire. On lit d'autre part chez Proust : *Ces moments brefs mais inévitables où l'on déteste quelqu'un qu'on aime*[2].

Rien de plus profond que cette conception non seulement d'une parenté, mais encore d'une dépendance et d'un conditionnement mutuel de la haine et de l'amour ; rien de plus profond que cette façon de les représenter sur le même plan dans l'âme et comme les manifestations alternatives d'un sentiment peut-être plus général, bien que plus caché.

Il n'y a là d'ailleurs qu'une forme particulière de cette idée, latente chez Freud comme chez Proust, de la transmutabilité des sentiments et du caractère précaire et comme factice de leurs spécifications.

***

Mais il faut enfin nous arrêter dans cette analyse des ressemblances entre Freud et Proust. Non pas que je la considère comme épuisée. Mais il est temps que nous prenions un peu de hauteur et que nous nous appliquions à considérer, à apprécier et à critiquer l'ensemble de leurs découvertes.

Le meilleur moyen de parvenir à un jugement général me paraît être d'ailleurs de réfléchir d'abord sur leur conception de l'amour, plus spécialement sur celle que Proust nous en propose.

Vous vous rappelez que nous l'avons considérée comme le résultat le plus typique d'une application de l'esprit positif aux faits psychologiques, et que c'est pour cette raison que nous avons choisi de l'examiner. Et en effet la relativité que Proust introduit dans ce domaine jusqu'ici encombré de conceptions absolues, elle s'étend à tout ce qu'il a abordé, étudié. Elle est le produit naturel de sa considération, où qu'il la promène.

Edmond Jaloux a bien marqué le rapport entre la conception

(1) *Introduction à la Psychanalyse*, p. 445.
(2) *La Prisonnière*, Ier volume, p. 151.

subjectiviste de l'amour chez Proust, et la conception plus générale qu'il se fait du Temps ou plutôt des effets du Temps sur les êtres :

Chez les écrivains qui ont précédé Proust, cette mesure du temps s'exprimait par des raccourcis, par des scènes qui indiquaient le travail fait sur l'individu et laissaient prévoir celui qui restait à faire. C'étaient des vues prises obliquement à différentes périodes d'une existence. Avec Proust, il en va tout autrement, et c'est en cela que sa psychologie est si neuve. Il nous démontre en quoi consiste ce travail.

Cette naissance, cette poussée incessante de nouvelles cellules morales, affaiblissant, chassant, remplaçant les anciennes, les modifications inconscientes d'abord, puis peu à peu révélées qui en résultent, la demi-irresponsabilité de l'être humain en face de ces métamorphoses qui ont lieu à son insu et qu'il ne peut que constater et qu'analyser quand elles se présentent à sa conscience, tel est l'énorme et unique sujet qui remplit les vastes volumes du Temps Perdu[1].

Si vous apercevez bien ce rapport, si vous comprenez bien que la seconde thèse est en germe dans la première, vous m'ôterez un grand remords, qui est de ne pas avoir pu analyser directement cette grande idée de la relativité des sentiments et même de toute la vie psychique au Temps, qui est le sujet sinon unique, du moins essentiel du *Temps Perdu*. N'oubliez pas, je vous prie, ce lien qui vous permettra d'étendre les remarques que nous allons faire sur la théorie de l'amour à l'ensemble des découvertes psychologiques de Proust.

Un des premiers indices de la profondeur et de l'importance des innovations de Proust, nous le trouvons dans la conversation même que nous tenons en ce moment, dans la possibilité qu'il crée pour nous de nous entretenir ainsi calmement, objectivement, de l'amour, sans nous laisser entraîner à aucune des déclamations habituelles que ce sujet inspire. Il est vrai qu'un tel calme, une telle objectivité peuvent vous paraître encore maintenant sacrilèges. Et je ne nie pas absolument qu'il n'y ait, en effet, quelque chose de sacrilège dans le regard dont Proust nous a doués pour contempler et analyser un sentiment si proche de notre âme, si mélangé à nos aspirations vers l'absolu, si religieux, à certains égards, dans son fond.

Mais enfin la question n'est pas là. La question est de savoir

(1) *Hommage à Marcel Proust*, p. 159.

si ce que Proust dit de l'amour est vrai ou non. Comme dit Freud quelque part : que vous trouviez une chose abominable, ce n'est pas ça qui peut l'empêcher d'exister.

Eh bien, si nous nous demandons en toute objectivité ce que vaut la clef que Proust nous propose pour étudier et comprendre les phénomènes de l'amour, nous sommes obligés de répondre qu'elle est d'or, et que jamais tant d'apparences et si spécieuses n'ont été tournées par un esprit et ne se sont effondrées devant plus de réalités, et plus incontestables.

Devant le monstre qu'est l'amour, si nous faisons preuve de cette « virilité mentale » qu'Auguste Comte signale comme le trait essentiel de l'esprit positif, nous le voyons aussitôt s'évanouir ou se changer en ce monstre tout intérieur, tout solitaire, si j'ose dire, que Proust a décrit.

Si vous vous replacez en face de votre propre expérience en faisant table rase de tous vos préjugés, de tout ce que vous avez besoin de croire pour vivre, comment pourriez-vous nier la part formidable de hasard qui fut à la naissance de vos plus grandes passions, comment pourriez-vous nier que l'appétit de l'amour, que l'amour virtuel ait précédé chacun de vos amours pour les êtres à qui vous vous êtes enchaînés, comment pourriez-vous nier qu'une méprise sur leur caractère ait été à la racine de la valeur qu'ils ont prise pour vous, comment pourriez-vous nier que vous ayez été rivés à votre chaîne par chaque déception qu'ils vous ont donnée et que le malentendu entre eux et vous ait été la véritable cause de la persistance de votre attachement ? Comment pourrions-nous nier que les êtres que nous aimons sont, comme le dit Proust, véritablement « fourvoyés dans notre cœur ? »

N'est-il pas évident que c'est la douleur qui fait l'amour et qu'il n'y a pas d'amour partagé ? N'est-il pas évident que « chaque être est absolument seul ? »

N'est-il pas évident que lorsque vous réussissez par hasard à entraîner l'autre être dans votre amour, il évolue d'une façon absolument étrangère à la vôtre, ou plutôt n'est-il pas évident que son évolution se trouvant décalée d'avec la vôtre, il n'y a à aucun moment correspondance ni symétrie entre ses besoins et les vôtres ? N'est-il pas évident que le plus grand bonheur que puisse apporter l'amour est ou bien une exaltation solitaire, dont l'autre être est le prétexte

et non pas la cause, ou bien simplement un apaisement momentané, souvent par suite d'une phrase mal comprise — de quelque douleur en nous trop aiguë ?

N'est-il pas évident encore (c'est ce qui d'ailleurs doit nous faire pardonner à l'adversaire) que si nous rentrons en nous-mêmes, nous nous apercevons qu'à aucun moment de notre amour, et même lorsqu'il était le plus grand, nous n'avons été absolument sincères ? Les mots que nous avons dits, les tendresses que nous avons risquées n'étaient-ils pas toujours différents, en plus ou en moins, de ce que nous ressentions véritablement ? N'avons-nous pas senti sans cesse cet intervalle, dont nous avons pu nous désespérer, mais sans l'abolir, qu'il y avait entre notre sentiment et nous-mêmes ? Ne nous sommes-nous pas sans cesse sentis inertes en regard de la légèreté, de la vitesse de notre sentiment ? Est-ce qu'il n'a pas été obligé de nous traîner après lui ?

Pensez un peu au nombre d'idées étrangères à votre sentiment, non seulement adventices, mais dérivantes qui n'ont cessé de le traverser. Pensez aux moments où vous n'éprouviez absolument rien et qui, la plupart du temps, devaient être ceux où l'autre par hasard éprouvait quelque chose. Pensez à tout ce que vous avez fait, dans le temps où vous aimiez, qui n'avait aucun rapport avec la préoccupation exclusive dont vous étiez censé être habité, qui ne semblait aucunement pouvoir émaner de l'être pour lequel vous vouliez vous faire passer lorsque vous vous décriviez à l'objet aimé.

Et encore, si nous prenons maintenant les deux partenaires de l'amour ensemble, n'est-il pas vrai que les moments d'accord profond entre eux, d'enthousiasme commun, de reconnaissance intime de l'un par l'autre, de véritable mutuelle possession, s'il y en eut jamais de tels, n'ont été dus, dans tous les cas, qu'à une phrase que l'un des deux avait délibéré de dire et où il ne s'était pas mis du tout d'abord, qu'à un accident de la conversation, qu'à une erreur, qu'à une parole insincère ? Ne croyez-vous pas qu'entre les deux mondes que portent deux amants il puisse jamais y avoir interférence autrement que par l'effet d'une illusion d'optique ?

Tout ceci qui n'a jamais été sinon vu, du moins analysé avant Proust me paraît d'une évidence cruelle, mais ineffaçable. Et pourtant je dois avouer, si mon opinion a quelque intérêt, que je ne vais pas tout à fait aussi loin que Proust dans le pessimisme, qu'il y a des

moments tout au moins où sa conception de l'amour me paraît un peu partiale, ou plutôt inégale à son objet, et où certains éléments de l'amour me paraissent avoir été négligés par lui.

Je suis intimidé sans doute dans cette résistance à son scepticisme, parce que je me dis que je suis peut-être simplement repris par les illusions qu'il a combattues et qui sont si fortes. Mais je me dis aussi que son caractère n'était pas fait pour lui permettre certaines expériences, qui peuvent lui avoir manqué. C'est ainsi que je me rassure sur la valeur des quelques doutes que j'ose élever sur une aussi grande pensée.

Il y a deux points sur lesquels la conception que Proust se fait de l'amour me semble pouvoir et devoir être corrigée ou complétée. Le premier est celui-ci : même du point de vue le plus objectif, il ne me paraît pas possible d'admettre que la nature propre d'un être, que sa qualité (je ne dis pas ses qualités, ce serait tout autre chose, et Proust a certainement complètement raison de prétendre que la valeur morale n'entre pour rien dans l'amour qu'il déclenche) mais il ne me paraît pas possible d'admettre que sa qualité physique et morale n'ait aucune influence sur le choix que nous faisons de lui pour l'aimer, et que l'amour qu'il récolte soit déterminé uniquement par des circonstances extérieures, par l'inquiétude qu'il nous donne, par son absence au moment où nous avons besoin de lui, etc... Qu'il y ait une influence spécifique des êtres les uns sur les autres, cela ne me paraît pas pouvoir être nié. Cela peut même se prouver à l'aide de certains cas négatifs. Combien de fois n'arrive-t-il pas qu'on désire aimer un être sans y réussir ? Combien de fois, et dans des instants où vraiment on a à sa disposition toute la quantité de désir nécessaire, combien de fois ne cherche-t-on pas à en faire l'application à un être donné et combien de fois, malgré toutes circonstances favorables, le sentiment ne refuse-t-il pas de se faire jour et de s'attacher à l'objet qu'on lui propose. S'il y a des échecs, dans cet ordre de tentatives, c'est donc que les réussites ne sont pas entièrement déterminées par le hasard, c'est donc que lorsqu'on aime un être, c'est bien au moins en partie à cause de quelque chose qui est en lui.

Ce qu'il y a de juste et de profond dans les vues de Proust sur ce point, c'est que ce quelque chose n'a pas besoin du tout, pour déterminer l'amour, d'être une promesse de bonheur, ni même de constituer une ressemblance positive avec nous-mêmes. Ce peut être, comme

Proust l'a très bien vu, la promesse d'une certaine souffrance dont nous avons besoin.

Mais enfin je pense qu'il faut qu'il y ait quelque chose dans l'autre être qui s'annonce à notre cœur et le prévienne, je pense même que l'amour ne peut atteindre une certaine intensité et prendre la forme de la passion que s'il y a une prédestination relative des deux êtres, — prédestination sur la nature de laquelle il faut se garder de nourrir les illusions que le Romantisme a propagées, et qui peut n'avoir absolument rien de métaphysique.

Quoiqu'il en soit de ses causes, l'amour-passion — car c'est de l'amour-passion que je parle — est un fait. Et c'est ce fait — voici mon second reproche — que Proust ne me semble avoir ni connu, ni analysé suffisamment. Sans doute il est bien hardi de prétendre que l'Amour de Swann pour Odette n'était pas une passion. Et je ne le prétends pas non plus. Mais il me semble qu'il y manquait tout de même un élément important de la passion ; le besoin de se donner au sens fort, la préférence de l'autre être à soi-même. Il est évident que c'est un sentiment si sublime qu'il est ridicule, et je comprends que Proust n'ait pas osé en reconnaître la réalité. Je crois pourtant à sa réalité, dans certains cas, dans certaines circonstances données, et j'y crois non pas d'une façon vague et mystique ni pour avoir cru l'éprouver, mais pour avoir constaté dans l'expérience certains actes qui ne pouvaient pas s'expliquer autrement que par lui.

C'est un hôte de la conscience extrêmement rare et fugitif, mais il existe. Il existe plus souvent, je pense, chez la femme que chez l'homme. Mais justement aucune des femmes que Proust a connues et décrites, ne peut être un instant supposée avoir éprouvée ce mouvement, cette tentation du don de soi. Il faut songer que d'aucune il ne semble moralement avoir jamais rien eu. Cette privation soit dit en passant a été certainement pour lui extrêmement cruelle, et l'origine d'une nostalgie si violente que par pudeur il ne l'a jamais exprimée, sauf une fois dans *la Prisonnière* où il joue la comédie à Françoise pour lui faire croire qu'Albertine est très gentille pour lui et où il s'écrie : *Il m'était si doux d'avoir l'air d'être aimé*[1].

Pour revenir à Swann, — pratiquement il est prêt à tout donner pour Odette, pour peu qu'elle songe à le lui demander, mais pas lui-

(1) *La Prisonnière*, Ier volume, p. 210.

même, pas son bonheur, pas sa vie, pas la satisfaction de son amour.

Proust dit de lui : *En somme il mentait autant qu'Odette parce que plus malheureux qu'elle, il n'était pas moins égoïste*[1]. Quand l'égoïsme survit à l'amour, on ne peut pas dire qu'il y ait passion.

Ou alors il faut qu'il prenne la forme de l'instinct de conquête.

Or, pas plus qu'il n'est prêt à se donner, Swann n'est véritablement enclin à prendre. Et c'est là encore un autre élément de l'amour que Proust semble avoir négligé, ou voulu ignorer : le besoin de saisir, de captiver au sens fort. Sans doute Swann fait tout ce qu'il peut pour s'approcher d'Odette, pour la retenir, pour lui créer des raisons extérieures d'être à lui. Mais justement il semble ne penser jamais qu'à des raisons extérieures. C'est en lui envoyant de l'argent, c'est en l'entourant de mille soins, c'est en tissant autour d'elle un réseau d'obligations qu'il espère la conserver à sa portée.

Il ne cherche pas réellement à entrer dans ses pensées, à les modifier, à les tourner vers lui. Tous les mensonges dont il use pour savoir ce qu'elle fait, la force qui les lui dicte, il ne songe pas qu'il pourrait s'en servir pour la transformer et créer en elle un sentiment qui l'empêcherait de faire ces choses. A aucun moment il ne semble ressentir cette inspiration qui permet de pénétrer dans une âme et de se l'asservir. Il ne sait pas peindre ces paysages qu'un vrai désir suggère à l'amant ; il ne sait pas violer la volonté adverse ; aller la chercher dans son réduit et la tourner vers soi ; il ne sait pas *séduire*.

Cela aussi pourtant fait partie de l'amour, sinon toujours, du moins dans beaucoup de cas. Dire que Don Juan n'a pas connu l'amour serait vraiment un peu paradoxal. Et cela seulement il faut bien le dire, cette agression de l'esprit et du cœur convoités, par tous les moyens imaginables, cela seulement peut permettre, par modification, au moins provisoire, à notre image de l'âme adverse, une possession un peu tranquille de cette âme, une union véritable, une liaison au sens fort du mot entre elle et nous.

***

Nous touchons ici — je vous avais bien prévenu que notre critique de sa conception de l'amour nous permettrait de nous élever graduel-

(1) *Du côté de chez Swann*, p. 327.

lement à un point de vue général sur l'œuvre de Proust, — nous touchons ici à une lacune, ou à une insuffisance de la psychologie de Proust, qu'on ne peut même pas songer un instant à lui reprocher, tant il était important qu'il l'acceptât pour atteindre tout ce qu'il a atteint, et qui n'était accessible qu'à ce prix, mais qu'il faut néanmoins que nous reconnaissions et que nous explorions avant d'en arriver à un jugement définitif sur son apport.

Le thème : *Chaque être est bien seul* (c'est un mot, vous vous le rappelez, qui lui est arraché par la solitude et la privation de sympathie où se trouve sa grand'mère au moment de son attaque), — le thème : *Chaque être est bien seul*, sur lequel Proust revient sans cesse est hélas! d'une profondeur et d'une vérité effroyables.

Mais il y a chez lui une tendance à le pousser trop loin. Ce que nous venons de remarquer des lacunes de sa conception de l'amour pourrait se résumer ainsi : Proust nie, ou méconnaît tout contact entre les êtres, tout transfert de l'un en l'autre, tout don et toute prise.

Eh bien, plus généralement, dans toute sa conception psychologique il y a une tendance à considérer comme séparés absolument, comme sans influence les uns sur les autres, tous les objets que son intelligence peut distinguer. Cela vaut aussi bien pour les individus, qu'il caractérise si fortement qu'ensuite il ne voit plus comment ils pourraient s'impressionner mutuellement, — que pour les groupes de faits psychiques qu'il réussit à distinguer à l'intérieur d'un même individu. Et nous rattrapons ici, vous vous en rendez compte, l'observation que nous avions faite, avec M. Desjardins, à la fin de notre deuxième causerie, sur la tendance de Proust à dissocier l'individu.

Il y aurait ici un monde de réflexions à présenter. Bornons-nous à l'essentiel.

Il est bien évident que c'est une tendance de Proust (une tendance seulement, car il analyse merveilleusement dans bien des cas l'influence exercée par un être sur un autre), une tendance pourtant réelle de Proust, que de supprimer les interactions psychiques de toute sorte, que de rendre la vie en général, et la vie de chaque être en particulier, complètement *acatène*.

Il élimine de la vie psychique tout facteur dynamique : la passion d'abord, qui dans l'ordre du sentiment, peut être considérée comme l'équivalent de ce qu'est la volonté dans l'ordre de l'action, — et la volonté ensuite, qui n'apparaît nulle part dans son œuvre, même pas

comme fait, comme objet d'étude ; ce qui tout de même est une lacune assez grave, au point de vue de la pure observation des faits de conscience.

M. Ortega y Gasset, de l'Université de Madrid, qui a donné dans notre numéro spécial un fort remarquable article, insiste longuement, et à mon avis, jusqu'à l'injustice, sur la totale absence de dynamisme dans l'œuvre de Proust et sur les conséquences énervantes que cela peut avoir sur le lecteur. Je crois qu'il exagère beaucoup cette sorte d'inconvénients, mais il met tout de même le doigt sur une des lacunes de la psychologie de Proust.

On pourrait dire encore que Proust élimine de la vie et de la conscience l'élément dramatique. J'ai dit l'autre jour, et je le pense encore, que cet élément était souvent surajouté par nous et constituait un de ces embellissements de notre vie intime, à laquelle la censure nous incite. Souvent en effet, mais pas toujours. Il y a tout de même en nous des tendances, tout un système d'appétitions confuses, mais inflexibles, qui forment le caractère et qui peuvent entrer en conflit soit entre elles, soit avec la volonté. Il y a une virtualité de drame en chacun de nous. C'est ce que Freud a beaucoup mieux vu que Proust, et qui d'ailleurs comme principe général n'est pas une découverte nouvelle.

Il y a autre chose en nous que ce remplacement de nos *moi* les uns par les autres, que ce jeu de bascule que Proust a décrit. Cela existe, cela se produit souvent. Mais sans préjuger en aucune façon de la nature de l'âme, du fond dernier de notre conscience, sans sortir du phénoménisme, on peut dire qu'il y a aussi une constante du moi, qui le pousse à fournir en réponse à des événements différents une réaction toujours la même. Il y a un caractère (ce que Proust d'ailleurs n'a pas méconnu, mais laisse seulement parfois s'obscurcir un peu).

Il y a un caractère et il y a une volonté, dont la force est variable suivant les êtres, mais qui existe toujours plus ou moins, et qui vient se ranger aux ordres de ce caractère, qui le soutient, qui l'affirme, qui l'aide à s'imposer pratiquement.

La psychologie de Proust tend à méconnaître trop complètement la ligne de nos actes, et comme l'a très fortement marqué M. Desjardins, notre *conduite*, qui est, au moins en partie le produit de notre volonté, au profit de tout ce qui a entouré ces actes en nous, de tout ce qui les a accompagnés, sans les déterminer.

Je reviens à l'article d'Ortega y Gasset. Il faut absolument que je vous en lise un passage :

Quand Proust nous dit que la sonnette du jardin de Combray tinte et que, dans l'obscurité, on entend la voix de Swann qui arrive, notre attention se pose sur ce fait et se repliant sur elle-même s'apprête à sauter sur un autre fait qui, sans doute, va suivre et dont celui-ci est la préparation. Nous ne nous installons pas, inertes, dans le premier fait; mais une fois que nous l'avons connu sommairement, nous nous sentons lancés vers un autre à venir, parce que dans la vie, croyons-nous, chaque fait est l'annonce et la transition à un autre et ainsi de suite jusqu'à ce qu'une trajectoire ait été formée, de la même manière qu'à chaque point mathématique succède un autre point pour former une ligne. Mais Proust martyrise ce caractère dynamique de notre être, en nous obligeant, sans rémission, à demeurer dans le premier fait, parfois pendant cent pages et plus. Après l'arrivée de Swann, rien ne vient ; au point ne s'ajoute pas un autre point ; au contraire, l'arrivée de Swann au jardin, ce simple fait momentané, ce point de réalité se dilate sans progrès, s'élargit sans se changer en un autre, grossit de volume et ce sont alors des pages et des pages, pendant lesquelles nous ne bougeons pas, et nous le voyons seulement croître, élastique, se charger de nouveaux détails et de nouveaux sens, grandir comme une bulle de savon et, comme elle, se parer d'irisations et de reflets.

Nous éprouvons donc une espèce de supplice en lisant Proust. Son art agit sur notre dynamisme, sur notre appétit d'action, de mouvement, de progrès, à la manière d'un frein continu qui nous retient, nous souffrons comme la caille qui en sautant dans sa cage, se heurte à la petite voûte de fil de fer, où finit sa prison[1].

Encore une fois je ne partage pas le genre de martyre que M. Ortega éprouve à lire Proust et dont il note d'ailleurs lui-même la haute qualité. Mais je ne peux m'empêcher de reconnaître qu'il touche à quelque chose d'important quand il signale le fait que, chez Proust, les actes des personnages et même les événements sont décrits non dans leur enchaînement, mais si j'ose dire dans leur gonflement. Chacun est séparé du suivant par tout ce qui s'est passé en même temps que lui dans la conscience et dans l'inconscient soit du personnage, soit de Proust lui-même. Chacun porte son entière charge de psycholo-

(1) *Hommage à Marcel Proust*, p. 277.

gique et succombe sous elle avant que le suivant ait eu le temps de commencer. Chacun est représenté non seulement avec toutes ses racines, mais avec la motte de terre que ces racines retiennent et dont elles s'augmentent.

Ortega y Gasset voit dans ce procédé, qui n'est d'ailleurs pas un procédé, mais la façon dont fonctionne naturellement le génie de Proust, quelque chose d'analogue au procédé impressionniste. J'avoue ne pas être très sensible à cette analogie. J'en vois une au contraire, et très frappante, entre la manière de Proust et le cubisme. Le cubisme a cherché à représenter chaque face de chaque objet dans sa totalité, même si on ne pouvait pas logiquement la voir ; ou plutôt il a ajouté à l'objet, et il en a retranché, tout ce qu'il comportait de plus, ou de moins, psychologiquement, que ce qu'on pouvait voir. Il a peint, ou voulu peindre (car peut-être son dessein était-il irréalisable, ou impliquait-il pour l'être un génie qui ne s'est pas trouvé parmi ses représentants), il a donc voulu peindre l'objet tel que le démembre la conscience affective ; il a peint l'objet dans la conscience, mais non plus seulement tel qu'il se trouve au moment où il y tombe (comme le peignait l'impressionnisme), il l'a peint tel qu'il devient après y avoir séjourné, au moment où on se le rappelle, c'est-à-dire avec tous les prolongements, tous les vantaux, tous les pavillons affectifs qui se sont greffés sur lui et ont dissocié sa forme.

Oui, c'est bien quelque chose d'analogue que nous trouvons chez Proust ; l'analogie serait à pousser et à mettre au point ; j'en vois encore un aspect que je vous indique en courant : dans le cubisme mélange d'éléments idéaux ou psychologiques de l'objet avec des éléments au maximum concrets ; je fais allusion aux fameux trompe-l'œil, bouts de carton collés sur la toile, lettres de journaux, etc... ; chez Proust constant mélange, dans la description, d'un élément intérieur, émotif, d'ailleurs construit comme s'il faisait partie des choses, et d'un élément photographique (conversations, gestes, attitudes reproduites avec une fidélité absolue, presque servile). Mais je vous indique seulement l'idée, n'ayant pas le temps de la mettre au point.

Et je reviens à constater une dernière fois ceci que peut-être on n'est pas sans aucun droit de reprocher à Proust une certaine dislocation de l'activité de ses personnages, une certaine répartition un peu déroutante de leurs actes entre leurs faits de conscience, dont

l'ordre et l'enchaînement sont préférés. Le résultat est un évanouissement de l'être volontaire dans l'être percevant et pensant.

Mais ce qu'il faut dire, ce qu'il faut à nouveau fortement appréhender ici, c'est que ce défaut de la psychologie proustienne, s'il est réel, était inévitable, et qu'il est la rançon, bien modique, bien bénigne de l'approfondissement colossal qu'elle fait subir à notre connaissance du cœur humain.

Il n'y a le choix qu'entre deux alternatives ; c'est un dilemme qui se pose : ou suivre la vie, ou entrer dans la conscience. Et Proust n'a même pas eu à choisir ; il s'est trouvé sinon de naissance, du moins de fatalité, si j'ose dire, et à cause de la forme même de son intelligence, tourné face à la conscience ; et il n'a pas conçu d'autre mouvement possible que de s'y enfoncer, tournant le dos à l'action. La vie de la conscience (et j'emploie le mot ici dans son sens le plus général, en y faisant entrer l'inconscient), la vie de l'âme, si vous voulez, est quelque chose en soi, quelque chose d'infiniment différent de ses produits pratiques, des actes qu'elle dépose de loin en loin dans le monde extérieur ; elle transcende infiniment ces produits, pour employer encore une expression philosophique. Elle ne peut donc pas être étudiée en partant de ces produits seulement ; pour être connue dans son fond, elle demande, elle exige une exploration directe. Dès qu'on tient compte de la volonté, ou des facteurs actifs, on lâche le fil qui peut conduire dans ce grand labyrinthe ou, comme dit Proust, *dans cette grande nuit impénétrée et décourageante de notre âme que nous prenons pour du vide et pour du néant*[1].

Il fallait un Thésée qui se dévouât à cette exploration, à ce grand voyage de la psychologie pure. Et il fallait une Ariane aussi qui lui tînt la main et le guidât. Cette Ariane, je la vois dans cette muse secrète dont Proust fut dès son enfance habité, dans cet élément féminin de son caractère, qui lui conseilla sans cesse la nonchalance et le détour, qui l'empêcha de se cristalliser jamais, qui le rendit fluide toujours assez, et persistant malgré tout, et infatigable à sentir et à comprendre.

Un de mes amis me disait, après notre dernière causerie : « Je vois bien maintenant les acquisitions supplémentaires que Proust nous apporte au point de vue de la connaissance intérieure ; je ne vois pas encore assez, malgré vos efforts pour le montrer, qu'il les ait

(1) *Du côté de chez Swann*, p. 318.

obtenus par une méthode nouvelle, ni même par une attitude nouvelle en face de la conscience. Je vois bien l'approfondissement, je ne vois pas la révolution ».

J'ai réfléchi à cette objection : Eh bien ! si, je maintiens mon affirmation ; je maintiens que ce que Proust nous a montré de nouveau, il ne pouvait pas le découvrir à moins d'une révolution totale, au sens propre du mot, c'est-à-dire à moins de tourner complètement le fauteuil dans lequel le psychologue jusqu'ici s'asseyait. Je maintiens par conséquent que son œuvre a non seulement une extraordinaire valeur en soi, mais qu'elle ouvre, comme celle de Freud d'ailleurs (dont c'est peut-être, il faut le dire, en même temps que le principal, le seul mérite), qu'elle ouvre une voie nouvelle, une direction nouvelle à la psychologie, j'entends à la psychologie romanesque et littéraire. (Je ne m'occupe pas ici de la psychologie expérimentale).

Elle correspond à une attitude nouvelle ; elle peut déterminer un changement d'orientation. Et voici, il me semble, en quoi.

Le psychique a été conçu jusqu'ici, à peu près sans exception, tout au moins en France, sous le signe du volontaire. Je veux dire que la pleine réalité psychique n'était attribuée qu'aux faits intérieurs qui ou bien aboutissaient à une décision, ou bien s'y opposaient ; les autres n'étaient pas inconnus, mais formaient autour des premiers une « aura », un halo considéré comme négligeable, ou qu'en mettant tout au mieux, l'écrivain se contentait de suggérer.

Cette attitude venait de ce que presque tous ceux qui s'adonnaient à l'étude du cœur humain gardaient eux-mêmes des attaches avec la volonté, lui laissaient sur leur conscience une certaine suprématie, acceptaient implicitement une hiérarchie, d'origine sociale, qui la plaçait au sommet des forces psychologiques. Ils étaient bridés par suite dans leur observation, par les brides qu'ils acceptaient pour eux-mêmes. D'où une observation, si l'on peut dire, parallèle à la volonté, qui allait dans le sens qu'elle impose normalement à la vie psychique. Stendhal, à cet égard, est très frappant : tout ce qu'il observe, si nouveau que ce soit, et si objectivement aperçu, ce n'est jamais pourtant que ce qui est parallèle à l'action : les motifs, parfois capricieux, parfois entièrement gratuits, souvent de ceux qu'on n'ose pas reconnaître, mais les motifs tout de même, les causes déterminantes de l'action. Ou quand ce sont les émotions, ce sont celles que favorisent un mouvement, qui éclosent pour ainsi dire dans son sillage. Aucun retourne-

ment face à soi-même ; aucun regard vers la ***grande nuit impénétrée et décourageante de notre âme.***

Il ne faut pas croire pourtant qu'entre temps l'inconscient dans l'être humain, toute la masse psychologique profonde, chômait. Vous pensez bien qu'il n'a pas commencé à exister du jour seulement où on l'a découvert. Il avait donné déjà une assez forte secousse avec Racine, dont il aurait peut-être brisé la frêle et sensuelle organisation, s'il n'y avait pas eu près de lui Boileau et Louis XIV. Comme un instrument où passerait tout à coup un souffle trop fort si le constructeur n'en avait été justement encore plus fort et ne l'avait fait à l'avance résistant à toute épreuve.

Mais la grande explosion de l'inconscient dans la littérature, c'est avec Rousseau et le Romantisme qu'elle se produit. L'inconscient parle tout à coup. Il parle, c'est-à-dire qu'il s'exprime, c'est-à-dire qu'il se vide pour ainsi dire de lui-même.

Cela signifie que les gens se mettent à faire des tas de choses dont ils ne donnent pas l'explication, dont ils ne savent pas eux-mêmes pourquoi ils les font. Tout le romantisme consiste à montrer des personnages qui ne comprennent absolument rien à eux-mêmes et qui se dépensent en gestes et en émotions et en sanglots qui leur paraissent d'autant plus beaux qu'ils peuvent moins en rendre compte.

La gratuité apparaît comme valeur psychologique. C'est un commencement de révolte contre le joug de la volonté, mais on subit toujours sa direction. L'absurdité de notre conduite est soulignée avec une insistance croissante. Je cite des noms qu'il peut sembler bizarre de rapprocher, mais qui forment jalons sur cette route : Flaubert, Jarry, André Breton.

Au terme en effet nous avons Dada, qui fait systématiquement profession d'absurdité et qui d'autre part, très logiquement, se dévoue à recueillir passivement, c'est-à-dire dans le sens où on agit, les murmures de l'Inconscient.

Mais justement c'est le moment où il s'est trop dit, cet Inconscient, pour avoir gardé aucune fécondité. On ne lui a opposé aucune barrière, aucune fermeture ; il en a profité pour fuir.

Alors tout-à-coup Proust est là qui tout simplement se retourne et le regarde. Proust, et Freud à sa place, qu'il ne faut pas faire trop grande, mais qu'il y aurait de l'injustice à faire trop petite.

Tous deux rompent avec la censure comme barrière (ce qu'avaient

déjà fait le romantisme et Dada), mais ils rompent aussi avec elle comme direction intellectuelle[1]. C'est-à-dire qu'ils abandonnent définitivement ce parallélisme au moi que le psychologue avait jusque-là observé. Tout ce que les écrivains se sont habitués à subir, tout à coup simplement ils le regardent ; ils se servent pour le déchiffrer de toutes ces traces, de tous ces signes qu'il dépose sur les visages ou dans les paroles, de tous ces résidus inexploités, et au lieu de les reproduire, ils les interprètent.

Ou plus simplement encore : une idée cesse en eux ; ils cessent de penser que *cette grande nuit impénétrée et décourageante de notre âme* puisse être ce pour quoi nous la prenions : *du vide et du néant.* Ils pensent que c'est quelque chose et ils cherchent quoi.

Quoiqu'en pense mon ami — je ne sais si j'arriverai cette fois à le convaincre — il y a là une révolution ; il y a là tout au moins une réforme intellectuelle, dont on peut à peine encore soupçonner la fécondité.

Pour l'exprimer en termes très généraux, car son originalité même et son importance excluent la trop grande précision, c'est une révolution classique, c'est un retour offensif que fait l'esprit classique sur l'énorme masse psychologique dégagée et vaguement dégorgée par le Romantisme. C'est l'introduction d'un instrument fixe et bien forgé dans une matière en fusion. C'est un ensemble de dispositions tactiques prises pour faire face à une grande et d'ailleurs magnifique débâcle. C'est un effort de l'esprit, de l'intelligence sur l'informe qui s'agite en nous et c'est une victoire de cet esprit, une victoire de cette intelligence.

Mais pourquoi perdrais-je mon temps à la décrire, cette victoire, alors que Proust en a donné une si magnifique description lui-même. Car ce qu'il a fait, ce qu'il a conquis sur l'inconscient, n'est-ce pas exactement la même chose que ce que Vinteuil lui a arraché par son génie, dans un passage de Swann sur lequel je vous demanderai la permission de finir ces causeries :

Comme si les instrumentistes, beaucoup moins jouaient la petite phrase qu'ils n'exécutaient les rites exigés d'elle pour qu'elle apparût, et procédaient aux incantations nécessaires pour obtenir et prolonger quelques instants le prodige de son évocation, Swann, qui ne pouvait pas plus

(1) Dada est un phénomène d'obéissance, l'œuvre de Proust un phénomène de révolte.

la voir que si elle avait appartenu à un monde ultra-violet, et qui goûtait comme le rafraîchissement d'une métamorphose dans la cécité momentanée dont il était frappé en approchant d'elle, Swann la sentait présente, comme une déesse protectrice et confidente de son amour, et qui pour pouvoir arriver jusqu'à lui devant la foule et l'emmener à l'écart pour lui parler, avait revêtu le déguisement de cette apparence sonore. Et tandis qu'elle passait, légère, apaisante et murmurée comme un parfum, lui disant ce qu'elle avait à lui dire et dont il scrutait tous les mots, regrettant de les voir s'envoler si vite, il faisait involontairement avec ses lèvres le mouvement de baiser au passage le corps harmonieux et fuyant. Il ne se sentait plus exilé et seul puisque, elle, qui s'adressait à lui, lui parlait à mi-voix d'Odette. Car il n'avait plus comme autrefois l'impression qu'Odette et lui n'étaient pas connus de la petite phrase. C'est que si souvent elle avait été témoin de leurs joies! Il est vrai que souvent aussi elle l'avait averti de leur fragilité. Et même, alors que dans ce temps-là il devinait de la souffrance dans son sourire, dans son intonation limpide et désenchantée, aujourd'hui il y trouvait plutôt la grâce d'une résignation presque gaie. De ces chagrins dont elle lui parlait autrefois et qu'il la voyait, sans qu'il fût atteint par eux, entraîner en souriant dans son cours sinueux et rapide, de ces chagrins qui maintenant étaient devenus les siens sans qu'il eût l'espérance d'en être jamais délivré, elle semblait lui dire comme jadis de son bonheur : « Qu'est-ce que cela, tout cela n'est rien. » Et la pensée de Swann se porta pour la première fois dans un élan de pitié et de tendresse vers ce Vinteuil, vers ce frère inconnu et sublime qui lui aussi avait dû tant souffrir ; qu'avait pu être sa vie ? au fond de quelles douleurs avait-il puisé cette force de Dieu, cette puissance illimitée de créer ? Quand c'était la petite phrase qui lui parlait de la vanité de ses souffrances, Swann trouvait de la douceur à cette même sagesse qui tout à l'heure pourtant lui avait paru intolérable quand il croyait la lire dans les visages des indifférents qui considéraient son amour comme une divagation sans importance.

C'est que la petite phrase au contraire, quelque opinion qu'elle pût avoir sur la brève durée de ces états de l'âme, y voyait quelque chose, non pas comme faisaient tous ces gens, de moins sérieux que la vie positive, mais au contraire de si supérieur à elle que seul il valait la peine d'être exprimé. Ces charmes d'une tristesse intime, c'était eux qu'elle essayait d'imiter, de recréer, et jusqu'à leur essence qui est pourtant d'être incommunicables et de sembler frivoles à tout autre qu'à celui qui les éprouve,

la petite phrase l'avait captée, rendue visible. Si bien qu'elle faisait confesser leur prix et goûter leur douceur divine, par tous ces mêmes assistants — si seulement ils étaient un peu musiciens — qui ensuite les méconnaîtraient dans la vie, en chaque amour particulier qu'ils verraient naître près d'eux. Sans doute la forme sous laquelle elle les avait codifiés ne pouvait pas se résoudre en raisonnements. Mais depuis plus d'une année que lui révélant à lui-même bien des richesses de son âme, l'amour de la musique était pour quelque temps au moins né en lui, Swann tenait les motifs musicaux pour de véritables idées, d'un autre monde, d'un autre ordre, idées voilées de ténèbres, inconnues, impénétrables à l'intelligence, mais qui n'en sont pas moins parfaitement distinctes les unes des autres, inégales entre elles de valeur et de signification. Quand après la soirée Verdurin, se faisant rejouer la petite phrase, il avait cherché à démêler comment à la façon d'un parfum, d'une caresse, elle le circonvenait, elle l'enveloppait, il s'était rendu compte que c'était au faible écart entre les cinq notes qui la composaient et au rappel constant de deux d'entre elles qu'était due cette impression de douceur rétractée et frileuse ; mais en réalité il savait qu'il raisonnait ainsi non sur la phrase elle-même mais sur de simples valeurs substituées pour la commodité de son intelligence à la mystérieuse entité qu'il avait perçue, avant de connaître les Verdurin, à cette soirée où il avait entendu pour la première fois la sonate. Il savait que le souvenir même du piano faussait encore le plan dans lequel il voyait les choses de la musique, que le champ ouvert au musicien n'est pas un clavier mesquin de sept notes, mais un clavier incommensurable, encore presque tout entier inconnu, où seulement ça et là, séparées par d'épaisses ténèbres inexplorées, quelques-unes des millions de touches de tendresse, de passion, de courage, de sérénité, qui le composent, chacune aussi différente des autres qu'un univers d'un autre univers, ont été découvertes par quelques grands artistes qui nous rendent le service, en éveillant en nous le correspondant du thème qu'ils ont trouvé, de nous montrer quelle richesse, quelle variété, cache à notre insu cette grande nuit impénétrée et décourageante de notre âme que nous prenons pour du vide et pour du néant. Vinteuil avait été l'un de ces musiciens. En sa petite phrase, quoiqu'elle présentât à la raison une surface obscure, on sentait un contenu si consistant, si explicite auquel elle donnait une force si nouvelle, si originale, que ceux qui l'avaient entendue la conservaient en eux de plain-pied avec les idées de l'intelligence. Swann s'y reportait comme à une conception de l'amour et du bonheur dont immédiatement il savait aussi bien en quoi elle était parti-

culière, qu'il le savait pour la « Princesse de Clèves », ou pour « René », quand leur nom se présentait à sa mémoire. Même quand il ne pensait pas à la petite phrase, elle existait latente dans son esprit au même titre que certaines autres notions sans équivalent, comme les notions de la lumière, du son, du relief, de la volupté physique, qui sont les riches possessions dont se diversifie et se pare notre domaine intérieur. Peut-être les perdrons-nous, peut-être s'effaceront-elles, si nous retournons au néant. Mais tant que nous vivons nous ne pouvons pas plus faire que nous ne les ayons connues que nous ne le pouvons pour quelque objet réel, que nous ne pouvons, par exemple, douter de la lumière de la lampe qu'on allume devant les objets métamorphosés de notre chambre d'où s'est échappé jusqu'au souvenir de l'obscurité. Par là, la phrase de Vinteuil avait, comme tel thème de Tristan par exemple, qui nous représente aussi une certaine acquisition sentimentale, épousé notre condition mortelle, pris quelque chose d'humain qui était assez touchant. Son sort était lié à l'avenir, à la réalité de notre âme dont elle était un des ornements les plus particuliers, les mieux différenciés. Peut-être est-ce le néant qui est le vrai et tout notre rêve est-il inexistant, mais alors nous sentons qu'il faudra que ces phrases musicales, ces notions qui existent par rapport à lui, ne soient rien non plus. Nous périrons mais nous avons pour otages ces captives divines qui suivront notre chance. Et la mort avec elles a quelque chose de moins amer, de moins inglorieux, peut-être de moins probable[1].

(1) *Du côté de chez Swann*, p. 316.

MARCEL PROUST[1]

MONSEIGNEUR, MESDAMES, MESSIEURS,

Je ne saurais assez m'excuser de l'audace — on dit souvent qu'il n'y a que les timides pour se montrer audacieux — qui me fait m'attaquer aujourd'hui devant vous au sujet le plus difficile, le plus délicat, le plus périlleux qui puisse être traité en conférence. Il est peut-être possible déjà d'écrire sur Marcel Proust sans tomber dans trop de sottises ; la plume admet le temps de la réflexion et si l'on se sent sur le bord d'une idée fausse ou imprécise, on peut toujours la garder suspendue, attendre que l'esprit ait achevé son travail. Mais la parole ! C'est une terrible mécanique, à qui les pannes sont interdites. Quel conférencier ne se croirait pas déshonoré s'il laissait une phrase sans la terminer et même sans lui donner cette sorte de *coda* qu'implique la cadence oratoire ?

Or Proust est le génie de la réflexion. Or Proust ne pense qu'à serrer, sur un plateau, par tout un système de petites vis réglables et qu'il modifie sans cesse, un objet défini et toujours modique d'observation. C'est l'écrivain le plus minutieux, le plus attentif aux degrés de la vérité qui ait jamais paru. L'étudier par le discours, c'est-à-dire en obéissant aux lois grossissantes de l'éloquence, en cherchant à frapper ses auditeurs, à leur « enfoncer bien ça dans la tête », comme dit la réclame, à les convaincre, à les séduire (car parler, on n'y peut rien, c'est vouloir séduire) — une telle entreprise apparaît donc comme le comble du paradoxe et risque d'aboutir à l'écrasement,

(1) Texte d'une conférence, demandée par la Société de conférences instituée sous le haut patronage de S. A. S. le Prince Pierre de Monaco.

ou à une complète déformation de l'œuvre que l'on voudrait faire comprendre et aimer.

Je m'y lance néanmoins, dans cette entreprise, mais avec l'intention de résister aux exigences de l'éloquence et en vous demandant pardon si ma causerie vous apparaît par trop dépourvue de ces ornements, de ces grâces, de ces bons mots, et de ces tirades aussi, qu'un véritable conférencier se doit de prodiguer à son public. Songez que toute fusée que je manquerai à lancer se soldera peut-être à la fin pour vous par une compréhension plus exacte, plus prochaine d'un auteur qui en définitive (bien peu de gens le contestent encore et bien peu de temps se passera avant qu'il cesse de se trouver quelqu'un pour le contester) est le plus important de notre époque.

***

J'aimerais vous conduire à l'œuvre de Proust en vous faisant d'abord l'histoire de ma rencontre avec elle, puis avec son auteur, en vous montrant par quels états d'esprit et d'âme j'ai passé successivement à leur double égard.

C'est vers le printemps de 1914 que je lus pour la première fois *Du côté de chez Swann*, qui avait paru en novembre de l'année précédente, aux frais de l'auteur, à la librairie Bernard Grasset. Je n'oublierai jamais l'émerveillement, l'émotion profonde où je fus tout de suite plongé. C'est la deuxième partie de l'ouvrage : *Un amour de Swann*, qui me bouleversa d'abord le plus fortement. J'entrais dans un nouveau monde. J'avais la sensation de voir s'ouvrir sur l'amour une porte que jamais personne n'avait remarquée et qui donnait accès sous un ciel sombre et magnifique, peuplé d'une multitude de douloureuses petites étoiles.

Je parle par métaphore ; mais mon émotion était surtout de voir un sentiment et des êtres peints à la fois avec poésie et sans aucune déformation, dans un esprit de sympathie sans doute, mais de sympathie presque scientifique. Jamais encore on n'avait osé être abstrait à ce point dans l'étude des passions et jamais pourtant peut-être livre n'avait distillé pour moi plus de sensations concrètes, n'avait garni mes yeux, tous mes sens, de plus d'images singulières.

Je cherche à vous rendre mon impression dans ce qu'elle avait encore d'obscur et d'incohérent. C'était en tous cas, du premier

coup, l'impression d'une sorte de miracle devant moi soudain réalisé.

Je dois vous avouer pourtant que mes habitudes symbolistes, que mon goût de la phrase glissante, toute chargée de mélodie, comme une barque, étaient légèrement froissés par le style de Proust, par ses phrases toutes dépliées, comme attachées par des épingles à tous les coins de la page, si visibles au dedans, si actualisées qu'on pouvait s'y promener sans plus de surprise que dans du Descartes. Je sentais dans cette façon d'écrire une nouveauté d'une importance considérable, mais qui rebroussait encore mes tendances profondes à la musique.

Dans les derniers mois qui précédèrent la guerre, j'avais noué quelques relations par lettre avec Proust, qui se montra pour moi du premier coup de la plus exquise gentillesse.

La guerre survint avant que j'aie pu le voir ; car dès ce moment, il menait une vie très retirée et ne recevait plus guère que ses anciens amis.

Je perdis contact avec lui et avec son œuvre ; frappé par tout ce que je voyais autour de moi d'énorme et d'horrible, je sentis une sorte de scrupule se mélanger à ce moment à mon admiration. Je me demandai si vraiment il était permis de peindre la vie dans ce qu'elle avait de plus superficiel, quand elle était susceptible d'aussi affreuses catastrophes que celle à laquelle je me trouvais mêlé ; je me demandai, plus généralement, s'il était permis d'adopter à son égard (quel qu'en fût le fond), une attitude aussi tranquille, aussi objective, aussi purement historique que celle que Proust avait choisie.

Je vous livre tous ces doutes pour vous faire bien sentir que mon admiration actuelle pour notre auteur est loin d'être fondée sur un coup de foudre imbécile.

Pourtant quelque chose me rassurait. Au fond de l'Allemagne, où les hasards de la guerre m'avaient relégué, je relisais Racine et Molière et une parenté m'apparaissait entre leur propos, tout au moins, mais même quelquefois entre leurs procédés, et ceux de Proust. Un même esprit, à voir les choses en gros, me semblai avoir donné naissance à Célimène et à Odette. Je sentais chez Proust dès ce moment l'héritier direct de nos grands peintres de caractères.

Enfin la guerre passa. Mais l'œuvre de Proust ne passa pas. Je la relus dès mon retour ; et j'eus l'impression que sa jeunesse avait augmenté, qu'elle était rayonnante de grâces et de forces qui

m'avaient d'abord échappé. Je compris tout de suite que c'était la grande œuvre de notre époque et que son influence, son succès allaient être immenses.

Je ne tardai pas à faire la connaissance de Proust. Il faut que vous me pardonniez. Je n'ai pas le don pittoresque. Je ne saurai pas vous faire son portrait physique, ni vous décrire son apparence.

Vous trouverez d'ailleurs dans le numéro spécial, que la *Nouvelle Revue Française* lui a consacré après sa mort, une foule de renseignements, qui vous aideront à vous imaginer sa tournure, son vêtement et ses moindres tics. Je vous mets simplement en garde contre les photographies, qui sont presque toutes d'une époque bien antérieure à celle où naquit vraiment Proust l'écrivain, et qui donnent de lui une image beaucoup trop mièvre. Il y avait dans sa figure quelque chose de beaucoup plus net et accusé, en même temps que dans son regard une flamme beaucoup plus chaude et lumineuse qu'on ne l'imaginerait d'après ces portraits de jeunesse.

C'est de Proust au moral, tel que je l'ai connu ou tel que j'ai cru le voir, que je voudrais vous tracer maintenant une esquisse. Mais d'abord je voudrais vous lire quelques lignes de M. Paul Desjardins, qui vous l'évoqueront adolescent :

L'enfant que Marcel Proust était en 1888 *(et qui a subsisté, je crois, peu changé jusqu'à sa fin), ce jeune prince persan aux grands yeux de gazelle, aux paupières alanguies; respectueux, onduleux, caressant, inquiet; quêteur de délices, pour qui rien n'était fade; irrité des entraves que la nature met aux tentatives de l'homme, — surtout de l'homme qu'il était, si frêle; — s'efforçant à convertir en quelque chose d'actif le passif qui semblait son lot; tendu vers le* plus, *le* trop, *jusque dans sa bonté charmante : cet enfant romantique, je le dessinerais volontiers, de mémoire*[1].

Je retiens principalement de ce portrait en abrégé les mots : « respectueux et onduleux » et cette remarque : « s'efforçant à convertir en quelque chose d'actif le passif qui semblait son lot ».

Oui, il y avait chez Proust, je ne veux pas dire une faiblesse, mais, pour emprunter encore un mot à M. Desjardins, un manque de « pugnacité », une répugnance à serrer les poings, à se faire un chemin par la force, à déranger à son profit l'ordre du monde, ou,

(1) *Hommage à Marcel Proust*, p. 146.

si vous voulez, à agir, qui doivent être soulignés avant tout autre trait.

Il était pourtant aux antipodes de la lâcheté et de la timidité. Il s'était battu en duel avec Jean Lorrain et je le revois voulant entrer de force en pleine nuit chez un de ses amis et abrutissant la porte, et la concierge derrière la porte, de coups de poing impératifs.

Mais, en général, il avait quelque chose d'exposé, de livré, de démantelé. Son organisme moral n'était pas fait pour la concentration, l'affirmation et la conquête. Les moindres choses, les plus petits accidents de la vie prenaient sur lui de l'ascendant ; ils n'étaient jamais prévus par lui, ni parés.

Il faut d'abord vous faire l'idée de quelqu'un d'extrêmement inégal à la vie, d'absolument incapable de répondre à ses provocations. Tout cet aspect de son caractère se résume pour moi dans l'anecdote suivante : je sortais un soir de son appartement avec lui, vers minuit. (C'était l'heure où il allait faire ses visites.) Céleste, qui était à la fois sa gouvernante, sa bonne et sa secrétaire, nous accompagnait. L'escalier avait été fraîchement repeint. Du premier coup, Proust posa la main sur la peinture et en enduisit complètement son gant. Aussitôt il se mit à diriger de doux et compliqués reproches vers Céleste, qui aurait dû le prévenir, qui savait pourtant bien que l'escalier était repeint, etc. Il semblait admettre que l'écran seul de Céleste eût pu le protéger de cette peinture ; il n'avait pas l'idée qu'il pût se défendre des choses, ni d'ailleurs non plus agir sur elles, *par ses propres moyens*.

Mais ceci étant bien noté, il faut maintenant nous rendre attentifs à un autre aspect très différent de son caractère, et qui n'est pas moins important. « Onduleux », dit M. Desjardins ; et « s'efforçant à convertir en quelque chose d'actif le passif qui semblait son lot. » Il y a là une indication très précieuse et qu'il nous faut développer.

Proust était exposé, démuni, mais exigeant. Tenons-nous en pour l'instant au simple domaine pratique. Il y avait des tas de choses que Proust désirait, voulait et même s'entendait à obtenir. Il avait pour les obtenir une méthode extraordinaire, d'ailleurs purement instinctive. C'était par d'immenses détours. Mais « détour » suggère une ligne courbe. C'était plutôt une ligne brisée qu'il suivait, et qui lui permettait de passer entre tous les obstacles.

Ici encore prenons un exemple. Son dévouement pour ses amis, sa générosité étaient admirables ; il avait toujours à chacun quelque

chose à demander pour un autre. A moi, c'était le plus souvent une insertion de manuscrit dans la *Nouvelle Revue Française.* (Je ne parle pas des innombrables services qu'il m'a rendus et qui dépassent infiniment tous ceux non seulement que j'ai pu lui rendre, mais même qu'il a pu jamais me demander.)

Eh bien, pour parvenir à ses fins, il déployait une énergie et une ruse formidables. Il laissait la conversation suivre tous les méandres de l'association des idées, et pourtant le nom de la personne qu'il voulait me recommander y revenait vingt fois accompagné de tous les commentaires les plus propres, étant donné mes goûts et mon caractère qu'il connaissait mieux que moi, à me la rendre sympathique. Si le talent de cette personne manquait d'évidence, Proust ne cherchait pas à me le démontrer de force ; il en parlait même, pour me désarmer, avec une liberté assez dédaigneuse ; mais il me citait tous les auteurs que j'avais publiés qui, à son avis, en avaient moins que son protégé. Dès qu'il me sentait résistant ou gendarmé, il cédait et passait à des considérations générales ; mais il ne tardait pas, par tout un système de tranchées défilées à mes vues, à rallier ses arguments et à reprendre son offensive.

Si par malheur je restais inflexible, il ne se résignait pas, et dans chacune de nos conversations ultérieures, il me reprochait régulièrement le refus que je lui avais opposé. Son grief revenait indéfiniment, comme une vague d'ailleurs amicale, battre ma position. Il trouvait même, dans mes choix et mes décisions concernant la revue, de quoi souligner ce qu'il y avait eu de scandaleux dans ma résistance à ses vœux.

D'ailleurs, dans sa prodigieuse mémoire, rien jamais ne se perdait et il était capable de vous répéter, à des années de distance, une phrase que vous lui aviez dite et dont aucun souvenir ne vous était resté.

Il faut même noter ici, bien que cela nous fasse sortir de la description de son caractère pour entrer dans celle de son intelligence, qu'il souffrait d'une sorte de monstruosité qui était de ne pouvoir parvenir au présent qu'en parcourant à nouveau toute une partie de son passé. Il ne débouchait dans le présent que par le lacis, complexe et distinct, des mille canaux de sa vie antérieure. Il ne se produisait chez lui presque aucun allègement de souvenir et c'est, de toute évidence, ce qui l'handicapait si fort dans la vie pratique, car agir c'est d'abord avoir oublié.

Mais laissons ce point pour l'instant. Je tiens surtout à vous faire sentir ce quelque chose dans son caractère, à côté de sa passivité, que j'ai appelé de l'exigence, cet effort constant, comme a si bien dit M. Desjardins « pour convertir en quelque chose d'actif le passif qui semblait son lot ».

On ne peut comprendre Proust et son œuvre que si l'on se représente à la fois son impéritie, son immense maladresse, sa complète infirmité pratique et en même temps son appétit, cette direction de tout son être vers les choses, vers les gens, vers la vie, sa continuelle application à leur dérober quelque chose, à les exproprier de quelque chose.

II

En effet le premier caractère qui doit frapper, me semble-t-il, quiconque aborde son œuvre sans prévention, c'est sa densité. Et je vous vois sourire. Car c'est cette densité qui arrête aussi tant de gens et les fait crier à l'ennui, avant même qu'ils aient lu trois pages.

Pourtant je n'hésite pas à en faire la première, sinon la plus importante qualité de l'œuvre de Proust. C'est aussi qu'il faut bien voir la nature de cette densité. C'est celle même du concret. Ce sont des sensations, des impressions, des émotions massées en quantités incalculables sur chaque centimètre carré de la page, qui la produisent. Jamais peut-être la réalité n'avait été perçue d'une façon aussi fine et aussi touffue.

Écoutez plutôt ce passage de Combray :

Son appartement particulier [*de la tante Léonie*] *donnait sur la rue Saint-Jacques qui aboutissait beaucoup plus loin au Grand-Pré (par opposition au Petit-Pré, verdoyant au milieu de la ville, entre trois rues), et qui, unie, grisâtre, avec les trois hautes marches de grès presque devant chaque porte, semblait comme un défilé pratiqué par un tailleur d'images gothiques à même la pierre où il eût sculpté une crèche ou un calvaire. Ma tante n'habitait plus effectivement que deux chambres contiguës, restant l'après-midi dans l'une pendant qu'on aérait l'autre. C'étaient de ces chambres de province qui, — de même qu'en certains pays des parties entières de l'air ou de la mer sont illuminées ou parfumées par des myriades de protozoaires que nous ne voyons pas, — nous enchantent des mille odeurs qu'y dégagent les vertus, la sagesse, les habitudes, toute une vie*

secrète, invisible, surabondante et morale que l'atmosphère y tient en suspens ; odeurs naturelles encore, certes, et couleurs du temps comme celle de la campagne voisine, mais déjà casanières, humaines et renfermées, gelée exquise, industrieuse et limpide, de tous les fruits de l'année qui ont quitté le verger pour l'armoire ; saisonnières, mais mobilières et domestiques, corrigeant le piquant de la gelée blanche par la douceur du pain chaud, oisives et ponctuelles comme une horloge de village, flâneuses et rangées, insoucieuses et prévoyantes, lingères, matinales, dévotes, heureuses d'une paix qui n'apporte qu'un surcroît d'anxiété et d'un prosaïsme qui sert de grand réservoir de poésie à celui qui la traverse sans y avoir vécu. L'air y était saturé de la fine fleur d'un silence si nourricier, si succulent, que je m'y avançais qu'avec une sorte de gourmandise, surtout par ces premiers matins encore froids de la semaine de Pâques où je le goûtais mieux parce que je venais seulement d'arriver à Combray : avant que j'entrasse souhaiter le bonjour à ma tante on me faisait attendre un instant dans la première pièce, où le soleil, d'hiver encore, était venu se mettre au chaud devant le feu, déja allumé entre les deux briques et qui badigeonnait toute la chambre d'une odeur de suie, en faisant comme un de ces grands « devants de four » de campagne, ou de ces manteaux de cheminée de châteaux, sous lesquels on souhaite que se déclarent dehors la pluie, la neige, même quelque catastrophe diluvienne, pour ajouter au confort de la réclusion la poésie de l'hivernage ; je faisais quelques pas du prie-Dieu aux fauteuils en velours frappé, toujours revêtus d'un appuitête au crochet ; et le feu cuisant comme une pâte les appétissantes odeurs dont l'air de la chambre était tout grumeleux et qu'avait déjà fait travailler et « lever » la fraîcheur humide et ensoleillée du matin, il les feuilletait, les dorait, les godait, les boursouflait, en faisant un invisible et palpable gâteau provincial, un immense « chausson » où, à peine goûtés les aromes plus croustillants, plus fins, plus réputés, mais plus secs aussi du placard, de la commode, du papier à ramages, je revenais toujours avec une convoitise inavouée m'engluer dans l'odeur médiane, poisseuse, fade, indigeste et fruitée du couvre-lit à fleurs[1].

Je vous lis ce passage pour vous faire sentir ce que Barrès, dans la lettre que nous avons publiée dans le numéro d'hommage, a appelé « l'incroyable surabondance des enregistrements » de Proust.

Et cet autre passage que je vais vous lire, vous fera sentir d'une

(1) *Du côté de chez Swann*, t. I, p. 50.

autre manière la quantité non plus de sensations, mais de sentiments que Proust est capable de faire tenir dans une simple demi-page décrivant un espace de temps de quelques secondes. C'est au moment où Odette conquise s'abandonne dans les bras de Swann :

Il élevait son autre main le long de la joue d'Odette ; elle le regarda de l'air languissant et grave qu'ont les femmes du maître florentin avec lesquelles il lui avait trouvé de la ressemblance ; amenés au bord des paupières, ses yeux brillants, larges et minces comme les leurs, semblaient prêts à se détacher ainsi que deux larmes. Elle fléchissait le cou comme on leur voit faire à toutes, dans les scènes païennes comme dans les tableaux religieux. Et, en une attitude, qui sans doute lui était habituelle, qu'elle savait convenable à ces moments-là et qu'elle faisait attention à ne pas oublier de prendre, elle semblait avoir besoin de toute sa force pour retenir son visage, comme si une force invisible l'eût attiré vers Swann. Et ce fut Swann, qui, avant qu'elle le laissât tomber, comme malgré elle, sur ses lèvres, le retint un instant, à quelque distance, entre ses deux mains. Il avait voulu laisser à sa pensée le temps d'accourir, de reconnaître le rêve qu'elle avait si longtemps caressé et d'assister à sa réalisation, comme une parente qu'on appelle pour prendre sa part du succès d'un enfant qu'elle a beaucoup aimé. Peut-être aussi Swann attachait-il sur ce visage d'Odette non encore possédée, ni même encore embrassée par lui, qu'il voyait pour la dernière fois, ce regard avec lequel un jour de départ, on voudrait emporter un paysage qu'on va quitter pour toujours[1].

Je cherche encore une fois à vous faire sentir l'extraordinaire bourrage du livre, que la disposition typographique (j'entends celle des premiers volumes) ne faisait que reproduire et matérialiser.

Chaque page est, si j'ose dire, au psychologique, ce qu'elle est au typographique : une myriade de perceptions et d'émotions diverses et simultanées y sont tassées, en étroit contact, en étroite liaison mutuelle et pourtant dans un état de distinction parfaite. On voit, on touche, on respire le tout d'un spectacle, le tout d'un sentiment, d'une pensée. C'est un véritable gâteau, pour reprendre sa métaphore, un véritable gâteau d'impressions que Proust offre à la faim de notre esprit.

Et je tiens à vous faire observer que ce que nous constatons ici n'est que le résultat positif, la rançon esthétique de cette maladresse,

(1) *Du côté de chez Swann*, II, 19.

de cette lâcheté, au sens physique du mot, de ce manque de tension et d'adaptation nerveuses, de cette exposition à toutes choses, que nous avons signalés tout à l'heure comme le premier trait du caractère de Proust.

Si vous me permettez de me citer moi-même, je vous lirai ici une page de l'article que j'ai donné dans le numéro d'hommage :

Proust trempe d'abord entièrement, profondément, dans la sensation, dans le sentiment. Dès son enfance éprouver *lui prend toutes ses forces, sauf une : l'intelligence. On le voit captif de ses propres émotions, enseveli sous leur multitude, accablé, opprimé déjà ; il n'y a que son esprit qui vole et le transcende, mais sans se proposer d'autre tâche que l'inspection.*

Le moment où l'enfant réfléchit sur ses sentasions, en refuse certaines pour pouvoir utiliser les autres, ne vient pas pour lui. Aucun effort d'ajustement ni d'économie ; il ne se prépare à aucun moment à vaincre la nature ; le Robinson ne fait pas son apparition en lui. Dans l'épaisse forêt de ses jours et de ses nuits, il ne taille aucune planche et ne cherche à se construire aucune maison. Il restera pauvre d'abri jusqu'à son dernier jour, jusqu'à ce lit de fer dans cet appartement meublé où il mourra, face encore à ses sensations[1].

Vous voyez de quelle façon on peut, et je crois qu'on doit, mettre en relation le manque d'industrie de Proust et l'épaisseur magnifique de son livre.

Cette épaisseur est un miracle qui ne pouvait se produire que par le moyen ou par la médiation d'un organisme moral complètement privé de défense. C'est parce qu'il ne s'est jamais disputé avec la vie que Proust a pu recevoir l'empreinte avec cette prodigieuse minutie. C'est parce qu'il n'a rien voulu d'abord qu'il a tant recueilli.

Oui, décidément, cette descente de son escalier que je vous racontais tout à l'heure m'apparaît de plus en plus symbolique. La peinture *devait* venir se coller à son gant et il n'y avait qu'un autre être s'interposant, le protégeant, qui pût empêcher cette adhésion du monde extérieur sur lui.

Si vous voulez mesurer d'une première façon l'importance et l'originalité de l'œuvre de Proust, songez que c'est l'œuvre de quelqu'un qui n'a rien évité. Cette danse à laquelle nous nous livrons instincti-

(1) *Hommage*, p. 181.

vement dès l'enfance et qui nous permet de tourner certains obstacles, d'éluder certains encombrements, de nous rapprocher de certains objets, de nous éloigner de certains autre, de fournir une carrière, au sens propre du mot, Proust n'en a jamais été capable. Et par là même, par cette impuissance première, il a pu recueillir tout ce que nous secouons, enregistrer tout ce que nous dépassons, s'alourdir de tout ce que nous écartons.

Son œuvre nous apparaît donc en ceci d'abord prodigieuse, qu'elle représente la totalité d'une expérience spirituelle, la somme de tout ce qui assaille notre conscience et ne réussit en général à y pénétrer que partiellement.

On y trouve par exemple des descriptions infiniment détaillées de rêves que nous reconnaissons avec une sorte de coup au cœur, mais dont jamais nous n'avions été capables de ressaisir en nous-mêmes le souvenir, une fois éveillés.

On y trouve une peinture des dessous de l'amour, si j'ose dire, j'entends par là de tout ce que nous éprouvons réellement dans cet état mystérieux qu'un mot sert à simplifier, mais qui est fait de mille mouvements profonds et absurdes, de mille petites pensées que nous ne prenons même pas la peine de nous traduire à nous mêmes, et qui sont comme les molécules obscures de notre sentiment.

A travers tout cet *Amour de Swann*, qui forme la seconde partie de *Du côté de chez Swann* et qui, comme l'a remarqué Edmond Jaloux, est à lui tout seul un des plus beaux romans de passion de toute la littérature française, les sentiments du héros sont constamment figurés sur plusieurs étages, si j'ose dire. On voit ce qui se passe à la surface de sa conscience, tout ce qu'il appréhende immédiatement, et en même temps des vues nous sont ouvertes brusquement sur le courant secret qui la parcourt.

Je vous donne quelques exemples :

Swann a pris l'habitude de voir tous les soirs Odette chez les Verdurin :

Rien qu'en approchant de chez les Verdurin quand il apercevait, éclairées par des lampes, les grandes fenêtres dont on ne fermait jamais les volets, il s'attendrissait en pensant à l'être charmant qu'il allait voir épanoui dans leur lumière d'or. Parfois les ombres des invités se détachaient minces et noires, en écran, devant les lampes, comme ces petites gravures

qu'on intercale de place en place dans un abat-jour translucide dont les autres feuillets ne sont que clarté. Il cherchait à distinguer la silhouette d'Odette. Puis, dès qu'il était arrivé, sans qu'il s'en rendît compte, ses yeux brillaient d'une telle joie que M. Verdurin disait au peintre : « Je crois que ça chauffe. » Et la présence d'Odette ajoutait en effet pour Swann à cette maison ce dont n'était pourvue aucune de celles où il était reçu : une sorte d'appareil sensitif, de réseau nerveux qui se ramifiait dans toutes les pièces et apportait des excitations constantes à son cœur.

Ainsi le simple fonctionnement de cet organisme social qu'était le petit « clan », prenait automatiquement pour Swann des rendez-vous quotidiens avec Odette et lui permettait de feindre une indifférence à la voir, ou même un désir de ne plus la voir, qui ne lui faisait pas courir de grands risques, puisque, quoi qu'il eût écrit dans la journée, il la verrait forcément le soir et la ramènerait chez elle.

Mais une fois qu'ayant songé avec maussaderie à cet inévitable retour ensemble, il avait emmené jusqu'au bois sa jeune ouvrière pour retarder le moment d'aller chez les Verdurin, il arriva chez eux si tard qu'Odette, croyant qu'il ne viendrait plus, était partie. En voyant qu'elle n'était plus dans le salon, Swann ressentit une souffrance au cœur ; il tremblait d'être privé d'un plaisir qu'il mesurait pour la première fois, ayant eu jusque-là cette certitude de le trouver quand il voulait, qui pour tous les plaisirs nous diminue ou même nous empêche d'apercevoir aucunement leur grandeur[1].

« Swann ressentit une souffrance au cœur. » C'est l'inconscient qui se révèle tout à coup. Tout à coup, et en même temps que lui, nous sentons dans cet être quelque chose de plus qu'il ne sentait, nous le voyons constitué d'un élément de plus que nous ne savions, et qu'il ne savait.

Un peu plus tard, quand Swann cherche Odette dans tout Paris et qu'il a envoyé son cocher visiter les restaurants où elle peut être encore :

Le cocher revint, mais, au moment où il s'arrêta devant Swann, celui-ci ne lui dit pas : « Avez-vous trouvé cette dame ? » mais : « Faites-moi donc penser pour demain à commander du bois, je crois que la provision doit commencer à s'épuiser. » Peut-être se disait-il que si Rémi avait trouvé Odette dans un café où elle l'attendait, la fin de la soirée néfaste était déjà

(1) *Swann*, II, 13.

anéantie par la réalisation commencée de la fin de soirée bienheureuse et qu'il n'avait pas besoin de se presser d'atteindre un bonheur capturé et en lieu sûr, qui ne s'échappait plus. Mais aussi c'était par force d'inertie; il avait dans l'âme le manque de souplesse que certains êtres ont dans le corps, ceux-là qui au moment d'éviter un choc, d'éloigner une flamme de leur habit, d'accomplir un mouvement urgent, prennent leur temps, commencent par rester une seconde dans la situation où ils étaient auparavant comme pour y trouver leur point d'appui, leur élan. Et sans doute si le cocher l'avait interrompu en lui disant : « Cette dame est là », il eût répondu : « Ah! oui, c'est vrai, la course que je vous ai donnée, tiens je n'aurais pas cru », et aurait continué à lui parler provision de bois pour lui cacher l'émotion qu'il avait eue et se laisser à lui-même le temps de rompre avec l'inquiétude et de se donner au bonheur.

Mais le cocher revint lui dire qu'il ne l'avait trouvée nulle part, et ajouta son avis, en vieux serviteur :

Je crois que Monsieur n'a plus qu'à rentrer.

Mais l'indifférence que Swann jouait facilement quand Rémi ne pouvait plus rien changer à la réponse qu'il apportait tomba, quand il le vit essayer de le faire renoncer à son espoir et à sa recherche [1].

« Son indifférence... tomba. » Voilà le mot à noter. Il est d'une simplicité magnifique ; mais il nous montre ici dans toute sa force le procédé de Proust, cette façon qu'il a de toujours nous présenter les autres êtres et lui-même dans leur profondeur, avec ce qui se passe en eux de supplémentaire, si je puis dire, avec la totalité de leurs impressions, dans tout leur volume psychologique.

Bien que ce soit une qualité d'ordre plus pittoresque, il nous faut noter ici, — car il provient également de « l'incroyable surabondance de ses enregistrements » — l'art qu'a Proust de reproduire presque sténographiquement les paroles de ses personnages. Là encore il embrasse le tout de ce qu'on pourrait appeler leur être verbal, comme ailleurs le tout de leurs sentiments. Il disparaît vraiment, comme auteur, sous le flot de leurs paroles ; il ne lui impose aucune limite, ni aucune direction. On peut en ressentir parfois de l'agacement ; mais le personnage s'impose ainsi à nous avec une réalité, une abondance, une variété qu'aucun portrait délibéré ne pourrait produire.

Rien ne peut être plus exaspérant que les propos de M. de Norpois,

(1) *Swann*, II, 16.

l'ambassadeur en visite chez les parents de Proust, au début des *Jeunes Filles en fleurs*. Écoutez plutôt (je ne puis vous donner qu'un tout petit échantillon) :

Une des choses qui contribuent certainement au succès de Mme Berma, dit M. de Norpois en se tournant avec application vers ma mère pour ne pas la laisser en dehors de la conversation et afin de remplir consciencieusement son devoir de politesse envers une maîtresse de maison, c'est le goût parfait qu'elle apporte dans le choix de ses rôles et qui lui vaut toujours un franc succès, et de bon aloi. Elle joue rarement des médiocrités. Voyez, elle s'est attaquée au rôle de Phèdre. D'ailleurs, ce goût elle l'apporte dans ses toilettes, dans son jeu. Bien qu'elle ait fait de fréquentes et fructueuses tournées en Angleterre et en Amérique, la vulgarité, je ne dirai pas de John Bull, ce qui serait injuste, au moins pour l'Angleterre de l'ère Victorienne, mais de l'oncle Sam, n'a pas déteint sur elle. Jamais de couleurs voyantes, de cris exagérés. Et puis cette voix admirable qui la sert si bien et dont elle joue à ravir, je serais presque tenté de dire en musicienne[1] !

Tous les poncifs, toute la vétusté d'expression, toute la timidité devant l'exactitude des mots d'un vieux diplomate de carrière, apparaissent dans ce court passage et là encore nous avons, il me semble, cette même impression d'intégrité, de parfaite prépondérance de la réalité sur les goûts, le choix, les réactions possibles de l'auteur, que nous éprouvions tout à l'heure quand Proust nous décrivait les odeurs de Combray ou nous montrait Swann perdant tout à coup son indifférence. Quelque chose s'installe devant nous, sur nous, qui peut nous gêner, mais que nous ne pouvons ni récuser, ni écarter.

J'aimerais à vous donner encore des échantillons de cette magnifique habitation par le concret de l'œuvre de Proust.

Mais je dois m'arrêter, content si j'ai pu vous faire soupeser l'extraordinaire richesse de cette œuvre, son caractère volumineux et pour reprendre une expression que Proust applique aux imaginations de Swann amoureux « cette sorte de douceur surabondante et de densité mystérieuse », qui en font le premier charme.

Je serai content aussi si vous avez bien compris qu'une telle œuvre ne pouvait naître que de l'être exposé et immobile que je vous décrivais

(1) *A l'ombre des Jeunes Filles en Fleurs*, I, 30.

en commençant, que de « ce navire démoli et condamné à un éternel mouillage » que fut Proust dès son enfance.

III

Pourtant, de même que nous avons reconnu à côté de sa passivité et de son impressionnabilité radicales, un trait positif dans le caractère de Proust, de même nous devons rechercher, ou nous devons nous attendre à voir apparaître un second aspect de son œuvre, une autre originalité de sa manière.

Il y a la tache de peinture sur le gant ; mais il y a aussi l'entêtement de Proust, son art de demander et d'obtenir, cet appétit, cette exigence, cet effort « pour convertir en quelque chose d'actif le passif qui semblait son lot », et plus généralement encore, dans le plan intellectuel, sa défiance des apparences, son besoin de saisir quelque chose de plus solide que ce qui s'offre d'abord, sa passion de la vérité.

Écoutez ce passsage de Combray. Il va vous faire sentir l'attitude que prenait instinctivement Proust en face des sensations et par quelle aspiration vraiment philosophique sa merveilleuse réceptivité se prolongeait :

Combien depuis ce jour, dans mes promenades du côté de Guermantes, il me parut plus affligeant encore qu'auparavant de n'avoir pas de dispositions pour les lettres, et de devoir renoncer à être jamais un écrivain célèbre. Les regrets que j'en éprouvais, tandis que je restais seul à rêver un peu à l'écart, me faisaient tant souffrir, que pour ne plus les ressentir, de lui-même par une sorte d'inhibition devant la douleur, mon esprit s'arrêtait entièrement de penser aux vers, aux romans, à un avenir poétique sur lequel mon manque de talent m'interdisait de compter. Alors, bien en dehors de toutes ces préoccupations littéraires et ne s'y rattachant en rien, tout d'un coup un toit, un reflet de soleil sur une pierre, l'odeur d'un chemin me faisaient arrêter par un plaisir particulier qu'ils me donnaient, et aussi parce qu'ils avaient l'air de cacher au delà de ce que je voyais, quelque chose qu'ils invitaient à venir prendre et que malgré mes efforts je n'arrivais pas à découvrir. Comme je sentais que cela se trouvait en eux, je restais là immobile, à regarder, à respirer, à tâcher d'aller avec ma pensée au delà de l'image ou de l'odeur. Et s'il me fallait rattraper mon grand-père, poursuivre ma route, je cherchais à les retrouver, en fermant les yeux ; je

m'attachais à me rappeler exactement la ligne du toit, la nuance de la pierre qui, sans que je pusse comprendre pourquoi, m'avaient semblé pleines, prêtes à s'entr'ouvrir, à me livrer ce dont elles n'étaient qu'un couvercle[1].

Ainsi dès l'enfance, en même temps qu'il recevait le monde en lui comme une envahissante merveille, Proust sentait un « devoir de conscience ardu » — c'est sa propre expression — qui le poussait à le comprendre, à lui arracher quelque chose de plus que lui-même, à découvrir la réalité (matérielle ou idéale, il ne savait encore) cachée « sous le revêtement des images ».

Reynaldo Hahn, dans le numéro d'hommage, a raconté une anecdote très significative qui montre combien, dans la pratique, il était fidèle à ce devoir :

Le jour de mon arrivée, nous allâmes ensemble nous promener dans le jardin. Nous passions devant une bordure de rosiers du Bengale, quand soudain il se tut et s'arrêta. Je m'arrêtai aussi, mais il se remit alors à marcher, et je fis de même. Bientôt il s'arrêta de nouveau et me dit avec cette douceur enfantine et un peu triste qu'il conserva toujours dans le ton et dans la voix : « Est-que ça vous fâcherait que je reste un peu en arrière ? Je voudrais revoir ces petits rosiers. » Je le quittai. Au tournant de l'allée, je regardai derrière moi. Marcel avait rebroussé chemin jusqu'aux rosiers. Ayant fait le tour du château, je le retrouvai à la même place, regardant fixement les roses. La tête penchée, le visage grave, il clignait des yeux, les sourcils légèrement froncés comme par un effort d'attention passionnée, et de sa main gauche il poussait obstinément entre ses lèvres le bout de sa petite moustache noire, qu'il mordillait. Je sentais qu'il m'entendait venir, qu'il me voyait, mais qu'il ne voulait ni parler ni bouger. Je passai donc sans prononcer un mot. Une minute s'écoula, puis j'entendis Marcel qui m'appelait. Je me retournai ; il courait vers moi. Il me rejoignit et me demanda si « je n'étais pas fâché ». Je le rassurai en riant et nous reprîmes notre conversation interrompue. Je ne lui adressai pas de question sur l'épisode des rosiers ; je ne fis aucun commentaire, aucune plaisanterie : je comprenais obscurément qu'il ne fallait pas[2]...

C'est dans la même hypnose consciente, et qui était plutôt un effort passionné d'application aux choses sensibles pour leur dérober

(1) *Swann*, I, 165.
(2) *Hommage*, p. 39.

leur secret, que Proust lui-même se représente à plusieurs reprises au cours de son livre.

Devant les aubépines d'abord :

Mais j'avais beau rester devant les aubépines à respirer, à porter devant ma pensée qui ne savait ce qu'elle devait en faire, à perdre, à retrouver leur invisible et fixe odeur, à m'unir au rythme qui jetait leurs fleurs, ici et là, avec une allégresse juvénile et à des intervalles inattendus comme certains intervalles musicaux, elles m'offraient indéfiniment le même charme avec une profusion inépuisable, mais sans me le laisser approfondir davantage, comme ces mélodies qu'on rejoue cent fois de suite sans descendre plus avant dans leur secret[1].

Et ailleurs :

Au tournant d'un chemin j'éprouvai tout à coup ce plaisir spécial qui ne ressemblait à aucun autre, à apercevoir les deux clochers de Martinville, sur lesquels donnait le soleil couchant et que le mouvement de notre voiture et les lacets du chemin avaient l'air de faire changer de place, puis celui de Vieuxvicq qui, séparé d'eux par une colline et une vallée, et situé sur un plateau plus élevé dans le lointain, semblait pourtant tout voisin d'eux.

En constatant, en notant la forme de leur flèche, le déplacement de leurs lignes, l'ensoleillement de leur surface, je sentais que je n'allais pas au bout de mon impression, que quelque chose était derrière ce mouvement, derrière cette clarté, quelque chose qu'ils semblaient contenir et dérober à la fois[2].

Tout ce qui le frappe, tout ce qui émeut ses sens lui semble ainsi à la fois « contenir et lui dérober » quelque chose. Et le premier mouvement de son génie est de poursuivre ce quelque chose, de tâcher de le reprendre, de l'extorquer au paysage, ou à l'être vivant qui se propose à lui.

De même qu'au voyage à Balbec, au voyage à Venise, que j'avais tant désirés, — ce que je demandais à cette matinée, c'était tout autre chose qu'un plaisir : des vérités appartenant à un monde plus réel que celui où je vivais, et desquelles l'acquisition une fois faite ne pourrait pas m'être enlevée par des incidents insignifiants, fussent-ils douloureux à mon corps,

(1) *Swann*, I, 129.
(2) *Swann*, I, 166.

de mon oiseuse existence. Tout au plus le plaisir que j'aurais pendant le spectacle, m'apparaissait-il comme la forme peut-être nécessaire de la perception de ces vérités[1].

Un auteur anglais a pu écrire tout un article sur le Platonisme de Proust. Ce sont en effet comme des Idées du monde sensible, comme des archétypes de chaque objet ou de chaque être que Proust au début semble vouloir à tout prix découvrir. Il a une véritable faim de vérité, et de réalité immuable, soustraite au temps, donc autre que celle que ses sens lui présentent.

Je crois qu'on ne saurait assez insister sur ce point, ni assez montrer que toute la *Recherche du temps perdu* est née du besoin de saisir, de posséder l'insaisissable et de l'éterniser en le ramenant à quelque chose de l'ordre de la vérité.

Nous n'y comprendrons rien si nous ne nous rappelons sans cesse la phrase : « Je restais là immobile, à regarder, à respirer, à tâcher d'aller avec ma pensée au delà de l'image et de l'odeur, » — si nous ne nous représentons pas sans cesse cet esprit qui cherche, qui désire...

(D'ailleurs vous avez remarqué sans doute qu'au début Proust ne concevait la possibilité pour lui d'écrire une grande œuvre littéraire que s'il réussissait à trouver un sujet philosophique. Et c'est parce qu'il n'en trouvait pas qu'il se croyait dépourvu de talent...)

Pourtant ce qu'il cherche, ce qu'il désire, Proust perd assez vite l'idée que ce puisse être quelque chose de vraiment extérieur, quelque chose comme une statue idéale qui serait logée derrière les spectacles qu'il contemple et qu'il n'aurait qu'à dévoiler.

Son appétit se transforme et sans devenir moins intense, se fait plus modeste. Son besoin réaliste se change en le simple besoin de savoir la vérité et ce qu'il cherche désormais à arracher à ses impressions, à tout ce qui vient ébranler ses sens, ce n'est plus qu'une formule où soit décelé ce qu'ils peuvent avoir de général, de perceptible par tous les esprits.

Vous voyez le double mouvement de son esprit. La force d'abord en est si grande qu'il va frapper la réalité sensible comme un mur et qu'il cherche à la faire écrouler pour voir ce qu'il peut y avoir derrière. C'est exactement le pendant de ses coups de poing dans la porte pour réveiller la concierge.

(1) *A l'ombre des Jeunes Filles en Fleurs*, I, 17.

Mais la porte ,mais le mur résistent. Et l'esprit de Proust alors, sans rien perdre de son entêtement objectif, s'assouplit, devient « onduleux » si vous voulez, et ne cherche plus, de cette réalité sensible, qui après tout, il s'en aperçoit, lui est intérieure, qu'à extraire la généralité, ou qu'à exprimer les lois.

En d'autres termes, sa tendance métaphysique se transforme en une tendance positive, en un effort pour découvrir au sein de cette masse énorme de sensations et d'émotions dont il est encombré les éléments reconnaissables par tous les hommes, les éléments humains.

Et je crois que nous sommes munis maintenant pour comprendre tout ce que j'ai appelé le deuxième aspect de l'œuvre de Proust, ce qui fait, non plus seulement son charme, mais sa grandeur, ce qui lui donne un caractère classique.

Nous ne manquons pas de livres d'évocation, de livres de souvenirs. Combien de gens ont raconté leur enfance, ont travaillé à nous émouvoir par le récit de leurs émotions passées, ou par des descriptions détaillées du milieu où ils ont grandi! Vous sentez bien pourtant que ce que nous donne Proust est non seulement d'une beaucoup plus grande perfection sous ce rapport, d'un beaucoup plus grand achèvement, mais en même temps d'un autre ordre.

Oui, je n'hésite pas à le dire, cet acharnement à comprendre, à dépasser l'apparence avec l'esprit, que je vous ai fait saisir, a fini par transformer un livre de pure réminescence en une extraordinaire peintrue de l'homme, des hommes, une peinture aussi vraie, aussi puissante, aussi approfondissante de nos abîmes, si j'ose dire, que les grandes œuvres classiques. Le livre de Proust est aussi satifaisant pour notre intelligence que pour toutes nos autre facultés. Il ne nous caresse pas seulement, il ne nous envoie pas seulement des bouffées de parfum vers les narines ; il ne nous fait pas seulement entrevoir comme un étang souterrain qui luit dans l'ombre la complexité et la bizarrerie de notre moi ; il nous enseigne, il nous explique la nature humaine ; il nous en découvre de nouveaux rouages ; il lui arrache tout un tas de petites lois ; il la porte, il l'élève lentement, même dans ce qu'elle a de plus obscur, jusqu'au niveau de notre raison.

Je voudrais vous faire sentir maintenant par des lectures jusqu'à quel degré cette masse formidable de sensibilité que nous avons soupesée au début et dont nous avons admiré la densité, est imprégnée en même temps de vérité et rayonne pour l'esprit. Je vais prendre

d'abord un passage pittoresque, un passage comique, mais dont vous ne manquerez pas d'apercevoir la valeur d'humanité, où vous distinguerez cette sorte de lumière explicative de notre nature qui illumine par exemple les pièces de Molière :

Mme Verdurin était assise sur un haut siège suédois en sapin ciré, qu'un violoniste de ce pays lui avait donné et qu'elle conservait, quoiqu'il rappelât la forme d'un escabeau et jurât avec les beaux meubles anciens qu'elle avait, mais elle tenait à garder en évidence les cadeaux que les fidèles avaient l'habitude de lui faire de temps en temps, afin que les donateurs eussent le plaisir de les reconnaître quand ils venaient. Aussi tâchait-elle de persuader qu'on s'en tînt aux fleurs et aux bonbons, qui du moins se détruisent ; mais elle n'y réussissait pas et c'était chez elle une collection de chauffe-pieds, de coussins, de pendules, de paravents, de baromètres, de potiches, dans une accumulation, des redites et une disparate d'étrennes.

De ce poste élevé elle participait avec entrain à la conversation des fidèles et s'égayait de leurs « fumisteries », mais depuis l'accident qui était arrivé à sa mâchoire, elle avait renoncé à prendre la peine de pouffer effectivement et se livrait à la place à une mimique conventionnelle qui signifiait sans fatigue ni risques pour elle, qu'elle riait aux larmes. Au moindre mot que lâchait un habitué contre un ennuyeux ou contre un ancien habitué rejeté au camp des ennuyeux, — et, pour le plus grand désespoir de M. Verdurin, qui avait eu longtemps la prétention d'être aussi aimable que sa femme, mais qui riant pour de bon s'essoufflait vite et avait été distancé et vaincu par cette ruse d'une incessante et fictive hilarité —, elle poussait un petit cri, fermait entièrement ses yeux d'oiseau qu'une taie commençait à voiler, et brusquement, comme si elle n'eût eu que le temps de cacher un spectacle indécent ou de parer à un accès mortel, plongeant sa figure dans ses mains qui la recouvraient et n'en laissaient plus rien voir, elle avait l'air de s'efforcer de réprimer, d'anéantir un rire qui, si elle s'y fût abandonnée, l'eût conduite à l'évanouissement. Telle, étourdie par la gaîté des fidèles, ivre de camaraderie, de médisance et d'assentiment, Mme Verdurin, juchée sur son perchoir, pareille à un oiseau dont on eût trempé le colifichet dans du vin chaud, sanglotait d'amabilité [1].

En apparence rien qu'une description admirablement amusante ; mais ne sentez-vous pas la pénétration qu'implique ce petit tableau, et

(1) *Swann*, I, 190.

le profond effort de l'esprit qui a été cherché ce trait si juste, à la fois si particulier et si général : « Ivre de camaraderie, de médisance et d'assentiment. » Vraiment, c'est bien de la même pression que l'esprit de Proust exerçait sur les clochers de Martinville, qu'il est né. La nature humaine a été sollicitée par lui dans sa profondeur et amenée au grand jour, exprimée, fixée.

Voyons maintenant un passage où l'intelligence de Proust a appuyé, comme on dit d'un crayon qu'il appuie, un peu davantage. Il s'agit encore d'émotions infiniment particulières, en l'espèce des émotions de Swann, trahi, abandonné par Odette, et à qui, dans un concert chez Mme de Sainte-Euverte, où il se sent seul et misérable, la petite phrase de la sonate de Vinteuil vient brusquement apporter le souvenir du temps où son amour était partagé et heureux :

Mais le concert recommença et Swann comprit qu'il ne pourrait pas s'en aller avant la fin de ce nouveau numéro du programme. Il souffrait de rester enfermé au milieu de ces gens dont la bêtise et les ridicules le frappaient d'autant plus douloureusement qu'ignorant son amour, incapables, s'ils l'avaient connu, de s'y intéresser et de faire autre chose que d'en sourire comme d'un enfantillage ou de le déplorer comme une folie, ils le lui faisaient apparaître sous l'aspect d'un état subjectif qui n'existait que pour lui, dont rien d'extérieur ne lui affirmait la réalité; il souffrait surtout, et au point que même le son des instruments lui donnait envie de crier, de prolonger son exil dans ce lieu où Odette ne viendrait jamais, où personne, où rien ne la connaissait, d'où elle était entièrement absente.

Mais tout à coup, ce fut comme si elle était entrée, et cette apparition lui fut une si déchirante souffrance qu'il dût porter la main à son cœur. C'est que le violon était monté à des notes hautes où il restait comme pour une attente, une attente qui se prolongeait sans qu'il cessât de les tenir, dans l'exaltation où il était d'apercevoir déjà l'objet de son attente qui s'approchait, et avec un effort désespéré pour tâcher de durer jusqu'à son arrivée, de l'accueillir avant d'expirer, de lui maintenir encore un moment de toutes ses dernières forces le chemin ouvert pour qu'il pût passer, comme on soutient une porte qui sans cela retomberait. Et avant que Swann eût eu le temps de comprendre, et de se dire : « C'est la petite phrase de la sonate de Vinteuil, n'écoutons pas! » tous ses souvenirs du temps où Odette était éprise de lui, et qu'il avait réussi jusqu'à ce jour à maintenir invisibles dans les profondeurs de son être, trompés par ce brusque rayon du temps

d'amour qu'ils crurent revenu, s'étaient réveillés, et à tire d'aile, étaient remontés lui chanter éperdument, sans pitié pour son infortune présente, les refrains oubliés du bonheur.

Au lieu des expressions abstraites « temps où j'étais heureux », « temps où j'étais aimé », qu'il avait souvent prononcées jusque-là et sans trop souffrir, car son intelligence n'y avait enfermé du passé que de prétendus extraits qui n'en conservaient rien, il retrouva tout ce qui de ce bonheur perdu avait fixé à jamais la spécifique et volatile essence ; il revit tout, les pétales neigeux et frisés du chrysanthème qu'elle lui avait jeté dans sa voiture, qu'il avait gardé contre ses lèvres — l'adresse en relief de la «Maison Dorée » sur la lettre où il avit lu : « Ma main tremble si fort en vous écrivant » — le rapprochement de ses sourcils quand elle lui avait dit d'un air suppliant : « Ce n'est pas dans trop longtemps que vous me ferez signe ? », il sentit l'odeur du fer du coiffeur par lequel il se faisait relever sa « brosse » pendant que Lorédan allait chercher la petite ouvrière, les pluies d'orage qui tombèrent si souvent ce printemps-là, le retour glacial dans sa victoria, au clair de lune, toutes les mailles d'habitudes mentales, d'impressions saisonnières, de créations cutanées, qui avaient étendu sur une suite de semaines un réseau uniforme dans lequel son corps se trouvait repris. A ce moment-là, il satisfaisait une curiosité voluptueuse en connaissant les plaisirs des gens qui vivent par l'amour. Il avait cru qu'il pourrait s'en tenir là, qu'il ne serait pas obligé d'en apprendre les douleurs ; comme maintenant le charme d'Odette lui était peu de chose auprès de cette formidable terreur qui le prolongeait comme un trouble halo, cette immense angoisse de ne pas savoir à tous moments ce qu'elle avait fait, de ne pas la posséder partout et toujours! Hélas, il se rappela l'accent dont elle s'était écriée : « Mais je pourrai toujours vous voir, je suis toujours libre ! » elle qui ne l'était plus jamais! l'intérêt, la curiosité qu'elle avait eus pour sa vie à lui, le désir passionné qu'il lui fît la faveur, — redoutée au contraire par lui en ce temps-là comme une cause d'ennuyeux dérangements — de l'y laisser pénétrer ; comme elle avait été obligée de le prier pour qu'il se laissât mener chez les Verdurin ; et, quand il la faisait venir chez lui une fois par mois, comme il avait fallu, avant qu'il se laissât fléchir, qu'elle lui répétât le délice que serait cette habitude de se voir tous les jours dont elle rêvait alors qu'elle ne lui semblait à lui qu'un fastidieux tracas, puis qu'elle avait prise en dégoût et définitivement rompue, pendant qu'elle était devenue pour lui un si invincible et si douloureux besoin. Il ne savait pas dire si vrai quand, à la troisième fois qu'il l'avait vue, comme elle lui répétait : « Mais pour-

quoi ne me laissez-vous pas venir plus souvent », il lui avait dit en riant, avec galanterie : « Par peur de souffrir. » Maintenant, hélas! il arrivait encore parfois qu'elle lui écrivît d'un restaurant ou d'un hôtel sur du papier qui en portait le nom imprimé ; mais c'était comme des lettres de feu qui le brûlaient. « C'est écrit de l'hôtel Vouillement? Qu'y peut-elle être allée faire! avec qui? que s'y est-il passé? » Il se rappela les becs de gaz qu'on éteignait boulevard des Italiens quand il l'avait rencontrée contre tout espoir parmi les ombres errantes dans cette nuit qui lui avait semblé presque surnaturelle et qui en effet — nuit d'un temps où il n'avait même pas à se demander s'il ne la contrarierait pas en la cherchant, en la retrouvant, tant il était sûr qu'elle n'avait pas de plus grande joie que de le voir et de rentrer avec lui, — appartenait bien à un monde mystérieux où on ne peut jamais revenir quand les portes s'en sont refermées. Et Swann aperçut, immobile en face de ce bonheur revécu, un malheureux qui lui fit pitié parce qu'il ne le reconnut pas tout de suite, si bien qu'il dût baisser les yeux pour qu'on ne vît pas qu'ils étaient pleins de larmes. C'était lui-même[1].

Je ne peux pas pousser plus loin sans vous faire remarquer tout ce qu'un passage de cet ordre et de cette qualité apporte de nouveau dans l'art psychologique, dans l'art de peindre les sentiments. Que peut-il y avoir de plus confus, de plus organique et informe, que la réminiscence du bonheur au sein du malheur ? Ou plutôt ces vagues embaumées du souvenir qui viennent battre un esprit souffrant, à quoi semblaient-elles pouvoir prêter en littérature sinon à quelque thème harmonieux et obscur où l'écrivain eût tâché de faire passer toutes ses puissances de poésie ? Imaginez-vous ce qu'un Barrès par exemple eût écrit, d'ailleurs d'admirable, sur ce thème ?

Chez Proust, il y a la poésie ; mais il y a quelque chose de plus. De cette tempête sentimentale, son intelligence arrive à fixer les moindres contours. Les alternatives de souvenir et de conscience actuelle, les comparaisons détaillées que fait l'esprit de Swann entre le passé et le présent, la rencontre et l'enchevêtrement de ses états d'âme nous sont montrés avec une distinctiin extraordinaires, sont cristallisés pour nous sur la page. Et ils prennent ainsi une sorte de vérité qui les dépasse ; ils deviennent un moment de l'âme humaine, une forme générale du sentiment. Si bien — je pense que vous l'aurez remarqué — si bien qu'au moment où Proust écrit : « Il se rappela

(1) *Swann*, II, 117.

les becs de gaz qu'on éteignait boulevard des Italiens quand il l'avait rencontrée contre tout espoir parmi les ombres errantes dans cette nuit qui lui avait semblé bresque surnaturelle... », il continue tout naturellement : « et qui en effet appartenait bien à un monde mystérieux où *on* ne peut jamais revenir quand les portes s'en sont refermées. » Le *on* remplace insensiblement le *il* et le mouvement de généralisation est si profond, si intime, se confond si bien avec la phrase qu'à ce moment-là en effet nous ne pensons plus seulement à Swann, mais nous faisons instinctivement l'application à nous-mêmes de tout ce que Proust nous raconte qui se passe en lui.

Et quand Swann nous est montré face à lui-même et ne se reconnaissant plus, c'est nous-même aussitôt que nous revoyons dans cette même attitude de profond partage intime où le retour du passé parfois vient nous induire.

Une vérité a donc été extraite, sans effort, sans système, d'un complexe de sentiments décrits comme appartenant à un personnage déterminé. Je dis que c'est là le grand art classique. Et je dis que Proust, de par son besoin de solidité, de par son appétit de quelque chose de plus réel que les impressions qu'il subit, nous en donne sans cesse des exemples.

Nous pourrions suivre plus loin son effort vers la vérité, sa recherche des lois. A mesure que le livre avance, on trouve ces lois du cœur humain exprimées sous une forme de plus en plus abstraite, et même de plus en plus didactique.

Celle, par exemple, qui est latente dans le passage que je viens de vous lire et qu'on pourrait formuler à peu près ainsi : « Nos états de conscience passés ne subsistent en nous habituellement que sous une forme virtuelle et nous ne pouvons les ressentir vraiment à nouveau que si le hasard nous fait retrouver une sensation qui leur était associée », — cette loi implicite se transforme dans *Sodome et Gomorrhe* en une loi formelle dont Proust nous donne, à l'occasion de la réviviscence en lui du souvenir de sa grand'mère, l'exposé détaillé, et qu'il baptise même du titre d' « intermittences du cœur ». Il la présente même sous un aspect encore bien plus général, puisqu'il affirme que nous sommes composés « de séries différentes et parallèles » et puisqu'il insinue que l'unité seule de notre corps peut nous donner l'illusion d'une unité de notre personnalité.

Mais nous ne pouvons pas l'accompagner jusqu'au bout de son

effort pour schématiser son expérience. Il me suffit de vous avoir marqué et fait sentir d'une part sa tendance à extraire de ses impressions quelque chose qui les transcende et d'autre part le résultat de cette tendance : à savoir le caractère d'admirable généralité que revêtent toutes ses peintures, soit du monde et des autres être, soit de sa propre âme.

Certes, nous nous en rendons compte maintenant, s'il fut « onduleux », « respectueux », s'il commença par subir la forme et tous les angles des choses, s'il céda de toute sa sensibilité sous le sceau de la vie, s'il en reproduisit la confuse empreinte avec une fidélité presque révoltante, il sut tout de même, par la seule puissance de l'intelligence, par la grande et inflexible exigence de son esprit « changer en quelque chose d'actif le passif qui semblait son lot ». Quand on y réfléchit, quelqu'un de si susceptible, quelqu'un que la réalité extérieure et intérieure opprima dès l'enfance si prodigieusement, si cruellement parfois, quelqu'un sur les chemins nerveux de qui tant de blocs bruts de sensations voyageaient et faisaient obstruction, n'aurait pas dû pouvoir écrire, en tous cas n'aurait pas dû pouvoir dépasser le plus désordonné des impressionnismes. D'ailleurs, dans un passage que je vous ai lu tout à l'heure, vous avez dû remarquer quels malaises sa vocation dut traverser avant de se déterminer : les éléments en étaient pour ainsi dire épars. D'un côté il cherchait un beau sujet philosophique, et n'en trouvait pas, de l'autre il éprouvait des sensations, mais si particulières et si vives qu'il ne voyait pas ce qu'il pourrait jamais en faire.

Il fallut en effet d'abord qu'elles disparussent, qu'il fût débarrassé de leur intensité pour que son esprit pût mordre sur elles et les traduire et les dominer. Mais comme il les a dominées ! Comme il a bien su entraîner vers la plus délicate abstraction tous ces impédiments sensibles dont son organisme moral était tout encombré.

Il s'est produit chez Proust un phénomène, ou mieux un miracle, qui compense, à mon avis, l'absence complète de valeur morale qu'on peut reprocher à son œuvre. Vous vous rappelez que le dessein explicite de la tragédie classique était de « purger les passions » en les représentant avec toute la force possible et dans leurs effets les plus déplorables. Eh ! bien Proust, d'une façon un peu différente, sans ce vigoureux effort de synthèse que nous admirons chez Racine ou chez Corneille, avec une patience plus lente, mais non pas avec une moindre volonté

d'éclaircissement, par l'attention, par la curiosité inflexible de l'esprit, par un constant cheminement vers l'évidence, Proust « purge » lui aussi sa sensibilité, et dans la mesure où il a intéressé la nôtre, la nôtre aussi. Il procède à une sublimation, d'ordre purement intellectuel, c'est vrai, mais qui peut finir par avoir des effets moraux, de tout ce qu'il y y a en lui de l'ordre du θυμος et de l'ἐπίθυμια, de tout ce qui occupe sa poitrine et pèse sur ses nerfs.

Et si nous jetons maintenant pour finir un coup d'œil d'ensemble sur son œuvre, je crois que ce que nous y admirerons surtout, c'est quelque chose d'assez voisin de ce que Swann admirait dans la sonate de Vinteuil, et particulièrement dans la petite phrase :

Quand après la soirée Verdurin, se faisant rejouer la petite phrase, il avait cherché à démêler comment à la façon d'un parfum, d'une caresse, elle le circonvenait, elle l'enveloppait, il s'était rendu compte que c'était au faible écart entre les cinq notes qui la composaient et au rappel constant de deux d'entre elles qu'était due cette impression de douceur rétractée et frileuse ; mais en réalité il savait qu'il raisonnait ainsi non sur la phrase elle-même mais sur de simples valeurs, substituées pour la commodité de son intelligence à la mystérieuse entité qu'il avait perçue, avant de connaître les Verdurin, à cette soirée où il avait entendu pour la première fois la sonate. Il savait que le souvenir même du piano faussait encore le plan dans lequel il voyait les choses de la musique, que le champ ouvert au musicien n'est pas un clavier mesquin de sept notes, mais un clavier incommensurable, encore presque tout entier inconnu, où seulement ça et là, séparées par d'épaisses ténèbres inexplorées, quelques-une des millions de touches de tendresse, de passion, de courage, de sérénité, qui le composent, chacune aussi différente des autre qu'un univers d'un autre univers, ont été découvertes par quelques grands artistes qui nous rendent le service, en éveillant en nous le correspondant du thème qu'ils ont trouvé, de nous montrer quelle richesse, quelle variété cache à notre insu cette grande nuit impénétrée et décourageante de notre âme que nous prenons pour du vide et pour du néant. Vinteuil avait été l'un de ces musiciens. En sa petite phrase, quoiqu'elle présentât à la raison une surface obscure, on sentait un contenu si consistant, si explicite, auquel elle donnait une force si nouvelle, si originale, que ceux qui l'avaient entendue la conservaient en eux de plain-pied avec les idées de l'intelligence. Swann s'y reportait comme à une conception de l'amour et du bonheur dont immédiatement il savait aussi bien en quoi elle était

particulière, qu'il le savait pour la « Princesse de Clèves », ou pour « René », quand leur nom se présentait à sa mémoire. Même quand il ne pensait pas à la petite phrase, elle existait latente dans son esprit au même titre que certaines autres notions sans équivalent, comme les notions de la lumière, du son, du relief, de la volupté physique qui sont les riches possessions dont se diversifie et se pare notre domaine intérieur. Peut-être les perdons-nous, peut-être s'effaceront-elles, si nous retournons au néant. Mais tant que nous vivons, nous ne pouvons pas plus faire que nous ne les ayons connues que nous ne le pouvons pour quelque objet réel, que nous ne pouvons, par exemple, douter de la lumière de la lampe qu'on allume devant les objets métamorphosés de notre chambre d'où s'est échappé jusqu'au souvenir de l'obscurité. Par là, la phrase de Vinteuil avait, comme tel thème de Tristan par exemple, qui nous représente aussi une certaine acquisition sentimentale, épousé notre condition mortelle, pris quelque chose d'humain qui était assez touchant. Son sort était lié à l'avenir, à la réalité de notre âme dont elle était un des ornements les plus particuliers, les mieux différenciés. Peut-être est-ce le néant qui est le vrai et tout notre rêve est-il inexistant, mais alors nous sentons qu'il faudra que ces phrases musicales, ces notions qui existent par rapport à lui, ne soient rien non plus. Nous périrons mais nous avons pour otages ces captives divines. qui suivront notre chance. Et la mort avec elles a quelque chose de moins amer, de moins inglorieux, peut-être de moins probable[1].

Sans doute c'est ici du miracle musical qu'il est question. Et une assimilation systématique de l'œuvre de Proust à celle d'un grand musicien, nous conduirait à la déformer bien plus qu'à l'éclairer. Pourtant c'est aussi le mérite essentiel de Proust, comme aux yeux de Swann c'était celui de Vinteuil, d'avoir frappé sur « quelques-unes des millions de touches de tendresse, de passion, de courage, de sérénité, séparées par d'épaisses ténèbres inexplorées, chacune aussi différente des autres qu'un univers d'un autre univers » qui composent le clavier obscur de notre inconscient. C'est aussi le mérite de Proust d'avoir frappé sur ces touches d'un doigt constamment infaillible et de leur avoir fait rendre toujours un son parfaitement pur. C'est son mérite de nous « avoir montré quelle richesse, quelle variété cache à notre insu cette grande nuit impénétrée et décourageante de notre âme que nous prenons pour du vide et pour du néant. »

(1) *Swann*, II, p. 122.

Mais d'autre part, dans chacune de ses phrases, comme dans la phrase de Vinteuil, « quoiqu'elle présente parfois à la raison une surface obscure », on sent « un contenu si consistant, si explicite, auquel elle donne une force si nouvelle, si originale, que ceux qui l'ont entendue la conservent en eux de plain-pied avec les idées de l'intelligence ».

Voilà peut-être le dernier mot — nous le trouvons dans Proust lui-même — sur le génie de Proust et sur l'essentielle nouveauté et l'essentielle beauté de son œuvre. Alors que toute la littérature depuis le Romantisme a tendu vers l'expression aussi directe que possible, sans doute, mais par là-même aussi informe, aussi inassimilable que possible aux idées, de nos émotions et de nos perceptions inconscientes, Proust au contraire, sans d'ailleurs vouloir en faire une révolution, sans menacer personne, sans lancer aucun manifeste, — Proust a travaillé à une fixation, et non plus à une simple expression, de tout ce qui s'ébat d'obscur dans l'homme, jusqu'à lui communiquer « une force si nouvelle, si originale » que nous pouvons le « conserver de plain-pied en nous avec les idées de l'intelligence. »

Son premier rêve, celui qui le hantait dans ses promenades du côté de Roussainville et de Montjouvain, est donc pleinement réalisé. Sa sensibilité a pris une valeur éternelle. Elle échappe au temps. Et tout un monde avec elle, qui y était pris. Le grand malade, le grand désarmé qu'était Proust, du fond de son lit, grâce à ce doux et inflexible entêtement que je vous décrivais, a fini par remporter la plus difficile des victoires : il s'est imposé tout entier à la mort, et elle reflue intimidée devant sa forme morale intégralement conservée.



LE

CARNET CRITIQUE

par

Marius André, Maurice de Gandillac, Pierre Bécat,
Gérard de Catalogne, Gonzague Truc,
Louis Lœveyre, René Groos.



CHRISTOPHE COLOMB ET L'ÉGLISE

Peu de temps après son accession au trône pontifical, Pie IX, séduit par les arguments qui lui furent présentés avec une chaleureuse éloquence et tous les signes d'une piété d'apôtre par l'auteur de *La Croix dans les deux Mondes*, le comte Roselly de Lorgues, invita celui-ci à écrire l'histoire complète de Christophe Colomb « ce héros du catholicisme » dont la *Vie* la plus en vogue à cette époque était l'œuvre du protestant américain Washington Irving. Son ouvrage, *Christophe Colomb, histoire de sa vie et de ses voyages*, parut en 1856, fut traduit en plusieurs langues et eut aussitôt un succès extraordinaire dans tous les pays de l'Ancien et du Nouveau Continent.

C'était une révélation foudroyante. Roselly de Lorgues faisait la preuve, non seulement que le Découvreur de l'Amérique était un homme de génie, mais encore un saint, le plus grand de tous, qui réunissait en lui, et à un degré que nul autre n'a atteint, toutes les vertus chrétiennes exigées pour la canonisation : la foi, l'espérance, la charité, la prudence, la justice, la force, la tempérance, la pauvreté, la chasteté et l'humilité ; un saint élu de Dieu, directement inspiré par Lui pour triompher des obstacles et des persécutions que Satan susciterait contre sa mission providentielle. Presque tous les catholiques qui firent cette lecture édifiante se demandèrent avec étonnement pourquoi, plus de trois siècles après sa mort, l'homme surnaturel qui méritait d'être appelé le plus grand des saints, n'était pas encore sur les autels. Et, aussitôt, une propagande active fut menée dans le monde entier pour la réparation de cet oubli.

En 1863, un bref pontifical rend hommage aux vertus chrétiennes de Colomb et solennise sa grandeur apostolique mais, il n'y est nullement question de la canonisation. A partir de cette date, Pie IX est littéralement et constamment assiégé par Roselly de Lorgues et par tous les porteurs de suppliques, de pétitions et de brochures, parmi lesquels de nombreux prélats, que le pieux et ardent historien a enthousiasmés. En 1866, il leur donne satisfaction en introduisant le procès de la béatification auprès de la Congrégation des Rites. Non seulement il ne préjuge pas la conclusion du procès, mais encore il montre à l'historien du Découvreur les difficultés auxquelles on va se heurter. En premier lieu, Christophe Colomb a-t-il

eu « toutes les vertus chrétiennes à un degré héroïque »? Il faut, en outre, que la cause soit présentée par un évêque du lieu, théâtre des actes justificatifs de la sainteté alléguée ou de celui qui contenait la dépouille mortelle du candidat, que des miracles aient été accomplis et qu'il y ait un commencement de culte. Avec une pareille procédure, qui est appliquée à tous les procès de canonisation, celui de Christophe Colomb est perdu d'avance. Pourtant, Roselly de Lorgues et les fervents propagandistes, de plus en plus nombreux, qui le suivent, ne se découragent point. Ils font observer — avec juste raison, d'ailleurs — qu'une procédure instituée par un pape peut être abolie, modifiée ou suspendue par un autre. La même année, le Cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, métropolitain des évêchés des Antilles, supplie, par une lettre qui eut un retentissement considérable, le Saint-Père, de vouloir bien introduire la cause de Christophe Colomb par voie exceptionnelle.

En 1869, Roselly de Lorgues adresse un vibrant appel au Concile œcuménique réuni au Vatican ; il impressionne un certain nombre de prélats qui signent un postulatum solennel demandant au pape de prendre l'initiative de la béatification par cette procédure exceptionnelle qu'avait déjà sollicitée le Cardinal Donnet. Ce prince de l'Eglise qui fait, auprès des autres cardinaux et des évêques, la plus active, la plus pressante des propagandes, est, et sera jusqu'à sa mort, le chef du mouvement.

Le postulatum est accueilli favorablement par Pie IX. Mais les plus graves événements surviennent à la même époque : la guerre franco-allemande, l'entrée à Rome de Victor-Emmanuel désormais roi d'Italie et la chute du pouvoir temporel. La campagne en faveur de la béatification est pour ainsi dire interrompue. Quelques années après, elle reprend avec une vigueur encore plus grande sous la double impulsion de Roselly de Lorgues et du Cardinal Donnet. Le premier reçoit neuf cent dix lettres publiques et quatre-vingt lettres particulières de cardinaux, patriarches, primats, métropolitains, délégats, archevêques, évêques, vicaires apostoliques, tous l'approuvant et l'encourageant à poursuivre sa pieuse campagne. A la voix de leurs curés et de leurs évêques, des millions de catholiques d'Amérique et d'Europe répondent par des suppliques et de ferventes sollicitations qui sont envoyées à Rome. Les Franciscains, au tiers ordre de qui Colomb a — ou aurait — appartenu, interviennent et, par lettres patentes du Rme P. Bernardin, ministre général de l'ordre de saint François, délivrées le 12 juin 1877, Roselly de Lorgues reçoit le titre de Postulateur de la cause de béatification de Christophe Colomb, tertiaire franciscain.

« L'ordre des tertiaires de saint François qui se glorifie de compter parmi ses membres Christophe Colomb, ce héros apostolique, si remarquable par ses exploits civiques, mais surtout pour ses vertus chrétiennes, désire ardemment proposer à la Sacrée Congrégation des Rites la cause de la béatification de ce Serviteur de Dieu...

« ... Pour atteindre ce but, il est nécessaire de faire auparavant, par la voie ordinaire, les requêtes ou procès requis et, pour cela, il faut qu'un postulateur soit nommé par l'ordre de saint François auquel il appartient de promouvoir la cause de Christophe Colomb, parce qu'il fut membre du Tiers Ordre et qu'il fut cons-

tamment excité à exécuter son projet par le conseil et avec le secours des Fils de saint François... »

Le Postulateur publie l'*Ambassadeur de Dieu et le Pape Pie IX*, ouvrage de polémique violente contre les adversaires de la béatification. Car il y en a. Quelques-uns même sont des prêtres, estimés pour leur érudition, qui ont étudié la vie de Colomb en remontant aux sources et ses propres écrits, ont découvert et prouvent que l'œuvre de Roselly de Lorgues n'a aucune valeur historique et que, dans maintes pages, elle tient du roman. L'un d'eux, l'abbé Sanguinetti, démontre que la thèse du Postulateur est « insoutenable et dangereuse pour l'Eglise ».

Un prince de l'Eglise, le cardinal-archevêque de Bordeaux, est donc accusé implicitement d'avoir pris la direction d'un mouvement dangereux pour l'Eglise. Le cardinal se plaint :

« Hélas ! le dirai-je? écrit-il en 1877. Du sanctuaire lui-même ont surgi, dans ces derniers temps, les adversaires les plus acharnés de Celui qui a eu la gloire de donner un monde nouveau à l'Eglise de Jésus-Christ. »

Mais la conscience du cardinal n'est pas émue par les objections et les avertissements qui lui viennent « du sanctuaire même » ; il ne prend pas la peine de recourir aux sources de l'histoire vraie ; des citations fausses, des documents qui, comme nous le verrons, sont falsifiés, lui suffisent : Roselly de Lorgues est infaillible.

Cependant, la polémique se poursuit, avec une violence croissante et, tandis que la Congrégation des Rites garde un silence prudent, des catholiques, des religieux fanatisés par le Postulateur et le Cardinal traitent de francs-maçons les prêtres qui ne croient pas que Colomb soit un saint et le disent et l'écrivent.

Après la mort du cardinal Donnet, et à mesure qu'approche l'année 1892 où sera célébré solennellement dans le monde entier le quatrième centenaire de la Découverte de l'Amérique, la violence des partisans de la béatification, préface de la canonisation, devient de la frénésie. Il faut que la Congrégation des Rites se prononce avant cette date. Il le faut à tout prix. Roselly de Lorgues, toujours sur la brèche, a trouvé, pour remplacer le cardinal-archevêque de Bordeaux, le plus frénétique des écrivains, Léon Bloy, qui publie, en 1886, *le Révélateur du Globe* et, en 1890, *Christophe Colomb devant les taureaux*, où il fait du Découvreur, le type le plus sublime, le plus miraculeux du héros romantique : l'homme supérieur à son époque et la dominant par son génie et, à cause même de ce génie, isolé, bafoué, persécuté par ses contemporains. Cette légende, forgée par Colomb lui-même qui, en fait de génie, n'avait que celui du mensonge, de la dissimulation et du bluff joint à une imagination extravagante qui devait le faire tomber dans une demi-folie, atteignait forcément son point culminant au XIXe siècle ; et elle eut une telle fortune qu'elle aurait pu être utilisée par Léon Daudet dans sa thèse sur ce siècle « stupide ». Léon Bloy l'embellit de nouvelles exagérations, de nouvelles erreurs qui outragent l'histoire et le simple bon sens, et de toutes les truculences de son style. Il compare le Découvreur immaculé, saint et martyrisé à Jésus : le roi Ferdinand est son Judas ; tous les Espagnols de la fin du XVe siècle, les héros de l'épopée des découvertes, les grands catholiques, les vrais savants, sont des Judas : « L'Espagne entière fut aussi coupable que son roi. » Et après avoir raconté la mort de Colomb dans la misère (ce qui est faux), il conclut :

« La noble victime ayant succombé, les ignobles chiens du pillage et de l'aventure se précipitèrent à la curée. En sens inverse de la Croisade sainte rêvée par Colomb, l'Espagne entière s'arracha de son propre sol et se jeta sur le Nouveau Monde comme en une croisade satanique capable de venger l'enfer de toutes les autres croisades des siècles passés. Une cupidité monstrueuse remplaça l'enthousiasme religieux des temps chevaleresques. Les innombrables peuples du nouveau Continent que Christophe Colomb avait enfantés à l'Eglise avec de si grandes douleurs, on en fit un bétail immense pour le travail et l'extermination. L'Evangile ne leur fut pas annoncé, et ils disparurent peu à peu de la terre en maudissant le Dieu inconnu de ces sanguinaires étrangers. »

Cette tirade, sa dernière phrase surtout, est peut-être l'outrage le plus abominable qui ait jamais été fait à la vérité et à l'histoire. Les indigènes ne furent pas exterminés, ils ne disparurent pas ; au contraire, sous l'administration espagnole, leur nombre ne cessa de s'accroître. L'Evangile leur fut annoncé ; ils devinrent chrétiens — sans que l'Inquisition en fît brûler ou emprisonner un seul — tous, à l'exception de quelques rares tribus isolées. Aujourd'hui, les descendants de ces prétendues victimes d'un massacre général représentent plus de la moitié de la population totale de l'Amérique espagnole. Dans quelques Etats, leur pourcentage est de quatre-vingt à quatre-vingt-dix pour cent.

Outrage à l'Eglise catholique dont le clergé aurait été complice de cette monstrueuse extermination ; outrage à tout un peuple. Fait unique dans l'histoire de l'Eglise : des raisons de canoniser un homme sont basées sur des insultes à un peuple catholique. Les expressions suivantes viennent sous la plume de Léon Bloy : « Abomination de l'âme espagnole. — Race sans pardon. — Peuple sanguinaire. — L'Espagne, cette bourrèle de son bienfaiteur. — Ignobles chiens du pillage. — Instruments de Satan... », etc.

Pour que l'antithèse entre le héros romantique et ses contemporains soit encore plus formidable, Léon Bloy va jusqu'à affirmer qu'il n'y a que la Troisième Personne Divine qui puisse être paraboliquement confrontée à Christophe Colomb ; et il ajoute que la canonisation s'impose d'autant plus que c'est par l'intercession de saint Christophe que sera opérée la réconciliation de toutes les Eglises chrétiennes:

« Les Catholiques élevés comprennent fort bien que l'Homme inouï qui parachevа l'Œuvre des sept jours (!) doit être aussi le fomentateur de la réconciliation et de l'Unité et que l'œcuménique apothéose qu'on lui prépare est avant-courrière de la définitive réunion du troupeau du Christ. »

Quant aux prêtres catholiques qui ne croient pas que Christophe Colomb ait ajouté un huitième jour à la Semaine de la Création et soit un saint, ils sont traînés dans la boue. L'abbé Sanguinetti est qualifié d' « ardent auxiliaire des loges et des tripots démagogiques » et de « mauvais prêtre évidemment dévoué aux fétides passions de la secte maçonnique. » Et Léon Bloy n'est pas le seul à insulter de cette manière les religieux qui ont poussé un cri d'alarme. Roselly de Lorgues continue. Après sa mort, en 1898, Macé de Rosèlys publie son œuvre posthume *Les Calomniateurs modernes du Serviteur de Dieu*, et écrit dans la préface :

« Les langues vipèrines de la franc-maçonnerie et de l'athéïsme darderont en

vain leurs pointes acérées vers la mémoire du merveilleux apôtre de la foi et de son révélateur. »

Ces « langues vipèrines » — qu'on ne s'y trompe point — sont celles de catholiques y compris quelques religieux.

Cependant, l'année du quatrième anniversaire de la Découverte s'écoule sans que l' « Ambassadeur de Dieu », le « Révélateur du Globe », ait été béatifié. Mais le 16 juillet de la même année, le pape Léon XIII déclarait par lettre pontificale que Christophe Colomb appartient à l'Eglise : « *Colombus noster est* », faisait célébrer le centenaire par des solennités religieuses et recommandait d'accorder à l'auteur de la Découverte « tous les témoignages d'honneur possibles ».

Tous les témoignages, excepté la béatification. A cette date, la question passionne le monde catholique depuis trente-six ans. Deux papes, près de mille cardinaux, évêques et autres prélats, des millions de catholiques de tous les pays du monde ont été séduits, enthousiasmés et trompés par un écrivain, Roselly de Lorgues, qui a des allures d'apôtre, est connu comme catholique pratiquant et leur a présenté une thèse religieuse et historique édifiante, miraculeuse, et qui, à une lecture superficielle, a les apparences de la vérité — et qui n'est qu'un roman. Mais non la Congrégation des Rites ; un seul témoignage ne lui suffit pas. Elle compulse tous les témoignages, documents, mémoires de l'époque. Elle étudie particulièrement les écrits du candidat à la sainteté, lorsque celui-ci en a laissé. Or ceux de Colomb forment plusieurs volumes. Il suffit de les lire sans même être doué d'un esprit critique d'une rare sagacité : la légende et le roman s'effondrent aussitôt : Christophe Colomb est l'inventeur de sa propre légende ; cet homme qui s'est vanté de posséder toute la science de son époque et de l'avoir accrue est un ignorant, un primaire, un autodidacte orgueilleux ; il a tous les vices et défauts opposés aux vertus chrétiennes ; il est surtout menteur, vil et cruel, et c'est lui qui, le premier, pour s'isoler et se grandir en héros préromantique qu'il est, a calomnié un peuple catholique et quelques-uns de ses héros.

En possession de la vérité, la Congrégation des Rites a résisté à l'assaut. La première des trois phases de la procédure n'a même pas été franchie. Colomb ne sera jamais béatifié. Craignant un échec aux environs de 1892, Roselly de Lorgues et Léon Bloy avaient fait des efforts désespérés. Afin de l'éviter, l'auteur de *Christophe Colomb devant les taureaux* avait usé d'un moyen d'intimidation monstrueux en pareille matière et sous la plume d'un catholique qui ne connaissait aucune pièce du procès et n'avait même pas lu les documents des xve et xvie siècles, imprimés et à sa disposition dans les bibliothèques publiques. Il avait écrit que cette question de la béatification du Découvreur, mettait en présence Dieu et Satan : lequel des deux triomphera? S'il vivait encore, le grand pamphlétaire devrait reconnaître qu'il s'est trompé, ou bien affirmer que Satan a vaincu et qu'il est le maître de l'Eglise.

Après 1892, l'enthousiasme faiblit, s'éteint peu à peu ; de temps en temps, des ignorants qui ne connaissent que la légende colombienne tentent, sans aucun résultat, de le rallumer. Le dernier sursaut eut lieu au début de 1926. Une campagne était entreprise en Amérique par la puissante société des « Chevaliers de Colomb » pour obtenir du Saint-Siège la canonisation du Découvreur. Des appels de fonds

étaient faits ; des circulaires étaient expédiées dans toutes les directions, lorsqu'un télégramme de Rome, publié par la presse, fit savoir que : « Au Vatican, on déclare que Colomb ne pourra être canonisé... On retient contre lui les atrocités autorisées par lui dans les pays découverts. On lui reproche aussi des actes d'immoralité. »

***

D'après ce télégramme, la béatification a été rendue impossible par des actes d'immoralité dont Colomb est reconnu coupable et par les atrocités qu'il a autorisées. Bien qu'il n'émane pas officiellement du Vatican, on ne peut émettre aucun doute : c'est certainement la vérité, mais non toute la vérité.

Le second point fait allusion aux relations de Colomb avec Beatriz Enriquez de Arana, jeune fille de Cordoue, qu'il séduisit. Il ne régularisa pas cette situation par le mariage après la naissance d'un enfant, ni même avant sa mort. Des centaines de pages ont été écrites par le Postulateur et ses fervents disciples pour prouver que Beatriz était non la concubine de Colomb, mais sa seconde femme légitime. Roselly de Lorgues invente même un véritable roman, une idylle d'amour chaste et pur dans laquelle il fait intervenir la Divine Providence et qu'il raconte très longuement. Pas un seul paragraphe de cette histoire n'est basé sur un document ou un témoignage contemporain, ni sur un écrit de Colomb ou de son historien, Fernand, fils de Beatriz. Tirons-en quelques citations pour montrer une des manières employées par le singulier Postulateur pour enthousiasmer et tromper des millions d'honnêtes gens :

« ... Son histoire se bornait à son mariage, comme son bonheur à son union. La femme chrétienne jouit modestement de la gloire de son époux, et ne s'en pare point avec étalage.

« ... On dirait que cette union était providentiellement préparée pour fixer Colomb en Espagne, en l'attachant, par les liens de la famille, sur cette terre héroïque devenue sa patrie adoptive. Si l'on considère sérieusement dans quelles circonstances s'accomplit ce mariage, on y surprend un caractère étrange, exceptionnel comme la destinée de Colomb; on y découvre associés: l'inattendu, la grandeur et la souffrance.

« Cette affection fut puissante et généreuse du côté de Christophe, touchante et poétique du côté de Beatrix.

« ... On ne put manquer d'en (de ce mariage) dissuader Beatrix, de lui représenter Colomb, cet obscur étranger, comme un audacieux hâbleur ou un visionnaire. Elle eut à soutenir l'opposition de ses proches, de ses amies, à braver les commérages et le ridicule, cette arme qui tranche toujours les velléités et emporte les résolutions vulgaires.

« D'autre part, pour qu'une intelligence aussi ferme que celle de Colomb eût cédé à l'entraînement du cœur, la beauté de doña Beatrix devait être bien irrésistible, et ses qualités morales former avec sa personne un ensemble merveilleusement harmonieux. Mais s'il l'admira à cause de son charme, à coup sûr il ne s'éprit que par son dévouement et ne l'aima que parce qu'elle l'aimait. La reconnaissance, ce généreux sentiment qui s'enracine au plus profond de l'affection

humaine, vint subjuguer la tendresse de cet homme, que rien n'aurait assujettie pendant qu'il renfermait dans sa méditation la plus vaste pensée de la terre.

« Ce ne fut point un mariage de convenance, de fortune ou de position ; ce fut une inclination, invincible, plus forte que l'ambition, l'expérience et le malheur. Ce lien était mystérieusement destiné à Christophe en épreuve suprême. Il fallait qu'il aimât avec la puissance de son cœur et ressentît un charme souverain, pour que la nécessité de quitter résolument la présence aimée, de vivre volontairement dans l'éloignement et la séparation, afin d'accomplir son œuvre, rendît plus méritoire son sacrifice, plus sublime l'immolation de son cœur. Sacrifice et immolation dont nul n'a jamais parlé et ne lui a tenu compte dans l'histoire. »

Cette dernière phrase est d'un comique effarant. Roselly de Lorgues vient de fabriquer un roman et il reproche aux historiens de n'y avoir pas songé avant lui. Dans un autre paragraphe, il fait allusion au laconisme des uns et au silence des autres. Nous venons de voir comment il supplée à ces lacunes : Colomb a une maîtresse ; il en fait la plus chaste, la plus admirable des épouses. Colomb lâche sa maîtresse non au moment de se dévouer à l'accomplissement de la mission qu'il tient de Dieu, mais plusieurs années avant son départ pour la découverte; le Postulateur transforme cet abandon de la mère de son enfant en une « épreuve suprême » qui rend « plus méritoire son sacrifice, plus sublime l'immolation de son cœur ». C'est une raison de plus pour le canoniser !

Des documents découverts en 1902 dans des archives d'Espagne mirent fin aux débats sur ce point, du moins pour ceux qui étaient au courant de l'affaire et en eurent connaissance ; c'est-à-dire que la masse du grand public, l'immense majorité des lettrés et de nombreux ecclésiastiques continuèrent à prendre le roman de Roselly de Lorgues pour l'histoire vraie. L'illustre américaniste Henry Vignaud a précisé en ces termes la portée de la découverte qui mit fin aux doutes pouvant subsister en faveur du mariage avec Béatriz :

« Il nous paraît évident que ces doutes ne sont pas justifiés ; mais s'ils l'étaient à l'époque où ils furent exprimés, ils ne le sont plus aujourd'hui. Ce sont des actes relatifs à Béatriz Enriquez et à sa famille et dont l'un, fait et signé par elle-même, dix ans après la mort de Colomb, énumère ses nom, prénoms et qualités. Elle y déclare se nommer Beatriz Enriquez de Arana, être la fille de Pedro de Torquemada, décédée et être domiciliée à Cordoue, sans faire la moindre allusion à la position de veuve qui serait la sienne et au grand personnage qui serait son époux.

« L'omission d'une telle qualité dans un acte notarié, où elle est de rigueur, prouve que Beatriz Enriquez n'avait pas le droit d'en faire état et mit fin au doute qui pouvait encore exister sur ce point, malgré toutes les lumières dont la critique l'avait éclairé. Pour tout le monde maintenant, c'est un fait certain que la dame de Cordoue ne fut pas la femme de Colomb, au sens où l'entend l'Eglise. Aucun artifice de langage, aucune subtilité théologique ne peut plus modifier ce fait qui est devenu, par la force des choses, la raison majeure pour laquelle il ne semble pas possible de donner suite à aucune proposition ayant pour objet la canonisation du père d'un enfant naturel dont la naissance pouvait être légitimée par un mariage qui n'eut pas lieu. »

Seconde raison qui empêcha la béatification : « Les atrocités autorisées par

Colomb dans les pays découverts. » Le télégramme de presse est bien au-dessous de la vérité. Il ne s'agit point d'atrocités autorisées ou tolérées en temps de guerre par un chef d'armée qui, à tort ou à raison, les croit inévitables ou nécessaires pour soumettre un peuple ennemi, mais d'actes vils et d'une cruauté inouïe commis par Colomb lui-même non contre des combattants mais contre les plus inoffensifs des êtres, contre des jeunes filles et des enfants.

L'homme qui avait pris le titre d'Ambassadeur de Dieu, prétendant être chargé d'une mission divine et avoir eu des entretiens avec Jésus-Christ, lequel aurait inspiré tous ses actes, celui dont le XIXe siècle a voulu faire le plus grand des saints, est l'inventeur de la traite des esclaves. A son époque, l'esclavage existait encore en Espagne et au Portugal, mais la loi n'autorisait la vente que des infidèles meurtriers de chrétiens ou prisonniers de guerre ; leur nombre était très petit. Christophe Colomb est le premier qui ait songé à faire la chose en grand, pour le compte et au profit de l'Etat et à son propre profit, en procédant par rafles. Lorsqu'il eut exposé ses projets à la reine Isabelle, celle-ci s'opposa formellement à leur exécution et renvoya aux Antilles les premiers indigènes qu'il avait amenés en Espagne. Comptant sur des appuis qu'il avait à la cour et espérant vaincre les répugnances de la reine et lui forcer la main, il lui désobéit à plusieurs reprises. Une fois, il envoya d'Haïti à Séville des centaines d'indigènes qui n'étaient pas des prisonniers de guerre, mais des hommes inoffensifs, des femmes, des jeunes filles, des enfants ; il les fit entasser comme du bétail, pêle-mêle, tout nus sur une caravelle. Ces pauvres gens, qui n'avaient jamais quitté leur île tropicale, traversèrent ainsi l'Atlantique en hiver. Beaucoup moururent en route. Les survivants, au nombre de cinq cents, furent mis en vente sur le marché de Séville. Dès qu'elle eut connaissance de cette atroce vilenie, la reine ordonna d'arrêter la vente. Et les cinq cents malheureux, qui appartenaient à une race débile, moururent tous avant que le gouvernement eût pu prendre des dispositions pour leur rapatriement.

Bien entendu, Roselly de Lorgues, Léon Bloy et les autres « hagiographes » passent sous silence cet épisode de la vie de leur saint. Mais le doute n'est pas possible ; les documents de l'époque existent, y compris les écrits de la reine et de Colomb lui-même, et de ses propres amis qui ne purent faire autrement que de le blâmer. Son apologiste même, le P. Las Casas, le principal créateur de la légende colombienne, laissa tomber de sa plume épiscopale cette condamnation : « Les infortunes qu'il a éprouvées n'étaient que le juste châtiment de ses procédés envers les indigènes. »

Cette atrocité n'est pas la seule qu'il ait commise. Colomb est un des hommes les plus cruels de l'histoire de la découverte et de la conquête ; il est celui qui a mis le plus de vilenie (il n'est pas inutile d'insister sur ce mot) dans une cruauté sans excuse. Léon Bloy et les centaines de prélats qui se fiaient au roman de Roselly de Lorgues ignoraient tous ces faits et bien d'autres. Mais le Postulateur de la béatification n'ignorait rien. Il avait lu les œuvres complètes de son héros, celles de Las Casas, des autres chroniqueurs ; il avait lu les documents officiels imprimés dans leur texte espagnol et en traduction française. Et il en avait falsifié quelques-uns.

***

Les historiens dignes de ce nom ont traité Roselly de Lorgues d'illuminé. Mais une question se pose à laquelle il faut répondre par l'affirmative : n'était-il pas de mauvaise foi? Cet écrivain catholique qui, pendant quarante ans, a enthousiasmé des millions de catholiques et des centaines de prélats pour la pire des causes et dont l'influence persiste bien que la preuve soit faite que son œuvre est un roman, ce Postulateur de la béatification de Christophe Colomb réunit en lui, exactement comme son héros, des qualités contradictoires qu'on trouve très rarement dans la même personne. Il est à la fois ou tour à tour un poète, un homme d'imagination ardente, un calculateur roué, un mystificateur, un menteur de la plus insigne mauvaise foi. Et, froidement, sciemment, il a falsifié l'histoire. Les preuves abondent.

En 1501, Christophe Colomb adressa au roi et à la reine la lettre suivante qui est d'une importance capitale car elle est le résumé de ses principaux mensonges :

« Très grands rois, j'étais encore en bas âge lorsque j'ai commencé à naviguer, et je n'ai plus cessé de le faire jusqu'à ce jour. L'art de la navigation porte ceux qui le pratiquent à désirer connaître les secrets de ce monde. Voilà plus de quarante années que je me livre à ce penchant. Toutes les mers fréquentées par les navigateurs, je les ai parcourues. Je me suis trouvé en relations et je me suis entretenu avec des hommes savants, clercs et séculiers, latins et grecs, juifs et maures, et de beaucoup d'autres sectes. Notre Seigneur m'a beaucoup favorisé dans la satisfaction de ce désir, car il m'a donné pour cela l'esprit d'intelligence. Pour ce qui est de l'art de la navigation, il m'en a donné amplement connaissance ; de l'astrologie, il m'a appris ce qu'il suffisait et aussi de la géométrie et de l'arithmétique ; il m'a donné intelligence dans l'esprit et adresse dans les mains pour dessiner cette sphère et y marquer les villes, les rivières, les montagnes, les îles et les ports, chacun à sa vraie place. Pendant ce temps, j'ai vu et je me suis appliqué à parcourir tout ce qui avait été écrit sur la cosmographie, l'histoire, les chroniques, la philosophie et sur d'autres arts, en sorte que Notre Seigneur m'a fait croire d'une façon palpable (m-à-m., *avec une main palpable*) à la possibilité qu'il y a de naviguer d'ici aux Indes, et m'a enflammé du désir de faire ce voyage, et c'est avec ce désir que je suis venu vers Vos Altesses. Tous ceux qui ont eu connaissance de mon projet en ont nié la possibilité, ils en ont ri et se sont moqués de moi. Toutes les sciences dont j'ai parlé ne parvenaient pas à les convaincre, non plus que les autorités que je leur citais. En Vos Altesses seules j'ai trouvé foi et confiance... »

Voici comment Roselly de Lorgues traduit cette lettre dont il dit : « Dans ce style droit, ferme et concis où les faits tiennent la place des mots, s'empreint le caractère de l'homme » :

« Sérénissime Prince, je navigue dès ma jeunesse. Il y a près de quarante ans que je cours les mers. J'en ai visité tous les parages connus, et j'ai conversé avec un grand nombre d'hommes savants, avec des ecclésiastiques, des séculiers, des Latins, des Grecs, des Maures, et des personnes de toutes sortes de religions. J'ai acquis quelque connaissance dans la navigation, dans l'astronomie et dans la

géométrie. Je suis assez expert pour dessiner la carte du monde et placer les villes, les rivières et les montagnes aux lieux où elles sont situées. Je me suis appliqué aux livres de cosmographie, d'histoire et de philosophie. Je me sens présentement porté à entreprendre la découverte des Indes ; et je viens à Votre Altesse pour la supplier de favoriser mon entreprise. Je ne doute pas que ceux qui l'appprendront ne s'en moquent ; mais si Votre Altesse me veut donner les moyens de l'exécuter, quelques obstacles qu'on y trouve, j'espère la faire réussir... »

Même à une lecture rapide, la falsification éclate. Mais il est bon de la commenter et surtout d'en chercher les raisons.

La lettre est de 1501, c'est-à-dire postérieure aux voyages de découvertes, comme, d'ailleurs, le texte le prouve. Roselly de Lorgues la reporte à une date antérieure au premier voyage, pendant le séjour de Colomb à Cordoue, peu après son prétendu mariage, c'est-à-dire à la fin de 1486 ou au commencement de 1487. Et, du coup, ce qui est au passé dans l'original, se trouve au futur dans la « traduction » du Postulateur ; cela permet au Colomb de celui-ci d'affirmer qu'il découvrira les Indes et qu'on se moquera de lui. Cela permet aussi à Roselly de Lorgues d'ajouter ce paragraphe au roman d'amour conjugal et d'héroïque renoncement :

« La félicité que lui offrait Beatrix, placée comme une tentation sur la route austère qu'il devait parcourir, ne put enchaîner cette âme tout inspirée de sa mission, et la détourner de son but immortel. »

Roselly de Lorgues affirme que Colomb, « malgré les enchantements de sa liaison... prit sa plume et s'adressa directement au roi Ferdinand en ces termes : « Sérénissime Prince... »

Or, la lettre est adressée à la reine Isabelle de Castille et au roi Ferdinand d'Aragon, mais plutôt à la reine car c'est au nom de celle-ci et pour la Couronne de Castille qu'il découvrit les « Indes » et en prit possession ; les royaumes respectifs des deux époux sont indépendants l'un de l'autre et, en Castille, Ferdinand n'est que prince consort. Roselly de Lorgues professe une grande admiration pour Isabelle mais il n'aime pas Ferdinand que Léon Bloy qualifiera de « Judas l'Iscariote ». Il ne veut donc pas que la lettre ait été adressée à la reine, afin de pouvoir écrire :

« Cette lettre resta sans réponse. Comme l'avait prévu son auteur, probablement ceux à qui elle fut communiquée s'en moquèrent, et le roi fit comme eux. »

Cette lettre — nous parlons du texte authentique et non de celui du Postulateur — respire un orgueil si insensé, elle contient de tels mensonges et Jésus-Christ y intervient d'une manière si bouffonne qu'elle aurait suffi à arrêter net le procès de béatification avant même que la première phase de la procédure fût franchie. Lorsqu'un véritable saint est favorisé d'apparitions miraculeuses et que Dieu lui a prodigué tous les dons de l'intelligence, il en parle avec humilité. Colomb, dépourvu de cette vertu chrétienne, se vante, avec la plus déplacée et la plus insistante des superbes, de son intelligence, de sa science encyclopédique, et dans d'autres lettres, il se proclame l'Ambassadeur de Dieu. Si encore tout cela était vrai ! On se bornerait à constater qu'il n'a pas l'esprit d'humilité et on lui pardonnerait volontiers. Mais non ! Dans cette lettre et dans d'autres documents, tout est bluff et mensonge. Ce n'est pas vrai qu'il ait commencé à naviguer « encore en bas âge » ni à l'âge de

quatorze ans. Ce n'est pas vrai qu'il ait parcouru « toutes » les mers. Ce n'est pas vrai qu'il soit passé maître dans toutes les sciences qu'il énumère. Cet autodidacte en est resté, presque pour tout, aux rudiments ; il n'avait même — et la preuve est facile à faire — qu'une connaissance tout à fait insuffisante de l'art de la navigation.

Roselly de Lorgues veut que son héros soit le plus savant des hommes de son temps. Mais il se rend très bien compte qu'un saint, quelles que soient son intelligence et sa science, ne s'exprime pas de la sorte. Il a peur que cette lettre produise une mauvaise impression sur les bons catholiques et principalement sur les théologiens ; c'est pourquoi il la corrige, il atténue quelques-unes des vantardises du Christophore et supprime les autres. Par exemple, l' « ample connaissance de la navigation » devient, dans sa traduction, « quelque connaissance » ; la liste des sciences est écourtée. Et le don de l'intelligence est supprimé ! Colomb dit qu'il tient tout de Notre Seigneur. Roselly de Lorgues supprime Notre Seigneur ! Il supprime tout ce qu'il y a de religieux, de miraculeux dans les affirmations de son candidat à la sainteté !

Le fait qu'un homme a eu des apparitions de Jésus ou de la sainte Vierge ne suffit pas à prouver qu'il est un saint. Mais s'il a toutes les vertus chrétiennes à un degré héroïque, si la preuve est faite qu'il a eu une mission divine et qu'il l'a accomplie, les apparitions sont un argument considérable en faveur de la canonisation. Christophe Colomb est un de ces grands privilégiés, le plus grand de tous peut-être, si ce qu'il raconte est vrai, puisque Dieu l'a élu pour découvrir un continent ignoré et convertir ses habitants au christianisme, qu'il lui a donné une science universelle, lui a tracé le plan de sa mission non seulement en lui infusant tout cela dans l'esprit mais aussi en lui apparaissant en personne, en lui adressant directement la parole. Or, Roselly de Lorgues, Postulateur de la béatification, passe sous silence l'argument des apparitions et des conversations miraculeuses parce qu'il se rend compte qu'il se retourne contre Colomb. Il flaire la mystification. Christophe Colomb fut, en effet, un mystificateur avant de sombrer dans une demi-folie. Roselly de Lorgues, soutenu par l'immense public qu'il a entraîné, n'en continue pas moins de demander sa canonisation.

Colomb écrit aux Rois Catholiques que Jésus-Christ, d'une manière palpable, lui a fait comprendre qu'en partant de l'Espagne et en naviguant toujours vers l'ouest, il arrivera au continent asiatique. Qu'est-ce que cela signifie sinon que Jésus lui est apparu en chair et en os? Quel tableau pour un peintre ! On voit le Découvreur penché sur une carte et Jésus lui montrant la route, *con mano palpable*, avec une main palpable. Et quelle scène ! La scène à faire... pour un vaudeville : car cela ne signifie pas autre chose que Jésus, aussi ignorant que son « ambassadeur », se trompe et le trompe en affirmant, d'une manière implicite mais catégorique, que l'Amérique n'existe pas. Si Roselly de Lorgues a supprimé de la lettre de 1501, la phrase sur la mission miraculeusement révélée, c'est parce que, jointe à d'autres du même genre, elle rendait la béatification impossible.

Avec le Postulateur, on va sans cesse d'une surprise à une stupéfaction ; après avoir donné, dans un de ses premiers chapitres, la traduction que nous venons de voir, il reprend la lettre dans un de ses derniers où il la remet à sa date de 1501

et à sa place dans le *Livre de Prophéties* ; mais, cette fois, c'est un résumé et non une traduction :

« Colomb écrit naïvement que la Très-Sainte Trinité lui inspira la première idée de son entreprise ; que ce fut le Rédempteur, c'est-à-dire le Verbe fait chair qui lui indiqua sa route ; que Notre Seigneur s'était montré propice à son désir, lui avait accordé l'esprit d'intelligence ; que Notre Seigneur lui ouvrit ensuite l'entendement d'une façon presque palpable et lui donna la force d'exécution nécessaire. »

Roselly de Lorgues a tiré deux montures du même document. Dans sa première version, il a fortement atténué les vantardises de son candidat à la sainteté et comme, malgré son truquage, il en reste encore quelque chose, il en a éliminé complètement Notre Seigneur. Dans la seconde version, la liste des sciences, dans lesquelles Colomb est passé maître et qui est déjà réduite dans la première, est complètement omise, ce qui permet à son historien de la remplacer par l'intervention de Notre Seigneur. Quelle imprudence ! dira-t-on. Colomb affirme que le Verbe fait chair lui a indiqué sa route. Quelle route? Celle de l'Asie où il parviendra en naviguant vers l'ouest. Nous revenons au point déjà signalé : si les miracles dont Colomb se prétend favorisé sont authentiques, s'il a reçu directement de Dieu une mission et des instructions, Dieu l'a trompé. Roselly de Lorgues ne se trouble pas pour si peu. Pour lui, les miracles et la mission de l'Ambassadeur de Dieu sont vrais car Dieu lui avait révélé l'existence d'un continent ignoré, de celui qui fut nommé Amérique. Or, c'est faux. S'il y a un point de l'histoire de Colomb, si obscurcie par tant de légendes amoncelées, sur lequel tous les historiens sont d'accord, c'est sa certitude d'avoir découvert des terres asiatiques. Jusqu'à la fin de sa vie, il s'est entêté à affirmer par écrit que Cuba était l'Asie continentale, alors que le navigateur Juan de la Cosa, cosmographe de sa deuxième expédition, avait déjà dressé une carte — qui circulait dans toute l'Europe — où figurait l'île de Cuba. Et dans le récit de son quatrième et dernier voyage, qui est d'un halluciné, d'un possédé, Colomb écrit textuellement qu'à Panama, il est à une distance du fleuve Gange égale à celle de Pise à Venise ! Et dire que ni Léon Bloy ni aucun autre des écrivains religieux ou laïcs qui ont suivi le mystificateur Roselly de Lorgues n'ont lu les œuvres de leur saint ou que, s'ils les ont lues, ils n'y ont pas vu cette vérité et toutes les autres éclatantes comme la lumière du soleil en plein midi. O stupide dix-neuvième siècle !

Roselly de Lorgues, qui sait ce qu'il fait et ce qu'il veut, ne se trouble pas. Comme il faut soumettre les faits à sa thèse, il recule, pour la seconde fois, devant le texte de 1501, et continue de résumer en falsifiant. Dans sa première version, il supprime la phrase sur la *mano palpable* de Notre Seigneur ; dans la seconde, il écrit : « Notre Seigneur lui ouvrit l'entendement d'une façon presque palpable. » Il atténue le mot *palpable* par celui de *presque* qui n'est pas dans le texte original.

Il agit toujours ainsi lorsqu'il se trouve en présence de documents où Colomb parle de ses relations avec Dieu. Citons encore un exemple bien caractéristique.

A la fin de l'année 1500, Colomb écrit à Juana de la Torre, nourrice de l'infant Juan, une lettre dans laquelle il se plaint des iniquités dont il est victime. Roselly de Lorgues n'en cite pas une seule phrase ; il se borne à dire que « dès que dona Juana

de la Torre eut communiqué à la reine la lettre de Colomb, l'indignation d'Isabelle ne fut surpassée que par sa douleur. » Or, dans cette lettre, Colomb parle de deux apparitions de Dieu. Le singulier Postulateur les escamote !

Christophe Colomb écrit à la nourrice pour qu'elle communique sa lettre à la reine :

« Très vertueuse dame, si c'est une nouveauté que de me plaindre du monde, son habitude de maltraiter est fort ancienne ; il m'a livré mille combats, et j'ai résisté à tous jusqu'au moment où n'ont pu me servir ni armes ni conseils ; c'est avec cruauté qu'il m'a coulé à fond. L'espérance dans celui qui nous a tous créés me soutient ; son secours fut toujours prompt. Une autre fois, et il n'y a pas longtemps, étant encore plus abaissé, il me releva de son bras divin, en me disant : « O homme de peu de foi, relève-toi, c'est moi, c'est moi, sois sans crainte ! »

« ... Les nouvelles de l'or que j'ai dit que je donnerai sont que, le jour de la Nativité, étant très affligé et tourmenté par les mauvais chrétiens et par les Indiens, au moment de tout quitter pour sauver ma vie, s'il était possible, Notre Seigneur me consola miraculeusement et me dit : « Prends courage, ne t'abandonne pas à la tristesse et à la crainte ; je pourvoirai à tout ; les sept années du terme de l'or ne sont pas passées, et en ceci comme dans le reste, je te donnerai remède... »

Jésus-Christ descendant sur la terre pour promettre à un homme de lui procurer de l'or ! Encore un fait qui, à lui seul, suffit à prouver que Colomb est un mystificateur. Mais en admettant que l'apparition et la promesse fussent vraies, l'Ambassadeur de Dieu aurait été, une fois de plus, trompé par Dieu, car il ne trouva pas les abondantes mines d'or qu'il cherchait. Elles seront trouvées, bien après le terme de sept ans, et après sa mort, au Pérou et au Mexique, par d'autres. Colomb est sûr que ces mines existent ; il les a vues, elles sont dans l'île d'Haïti et dans l'isthme de Panama — terres d'Asie — et il affirme froidement, imperturbablement que c'est dans ces parages, oui, à Panama et à Haïti, que Salomon envoya une flotte chercher de l'or pour construire le temple de Jérusalem. Il n'est pas effleuré par le moindre doute : tout ce qu'il sait, il le tient de Dieu, tout ce qu'il fait, est d'inspiration divine.

On comprend que le Postulateur ait fait le silence sur la lettre à la nourrice ; mais c'est une nouvelle preuve de sa mauvaise foi.

Christophe Colomb, son fils Fernand et son ami Las Casas ont créé une légende qui n'a fait que croître et embellir jusqu'à devenir, au XIXe siècle, avec Roselly de Lorgues et Léon Bloy, la plus formidable, la mieux réussie et la plus malfaisante des mystifications historiques.

***

La question de la sainteté de Colomb est-elle définitivement réglée par la négative? Au Vatican, oui. Les travaux d'érudits probes et d'historiens scrupuleux comme Henry Vignaud et Carlos Pereyra, et les découvertes faites en 1902 dans des archives espagnoles, n'ont fait que fortifier par des preuves nouvelles les décisions de la Sacrée Congrégation des Rites. Mais il y a encore des gens très nombreux pour qui l'œuvre de Roselly de Lorgues ou d'un autre « hagiographe » colombien

est l'Evangile de la huitième journée de la Création. Les Chevaliers américains de Christophe Colomb se sont agités, l'an dernier, sous la direction d'un évêque qui recueillait leurs dons et leurs signatures.

Au milieu de la même année, la légende a pris un nouvel essor, en Italie, sous l'impulsion de l'Institut Colombo qui publie une revue, *Colombo*, organe de la propagande économique et politique du fascisme en Amérique. Elle utilise la gloire italienne du Découvreur, elle l'exalte. Elle semble vouloir aboutir à une reprise de la campagne pour la canonisation. Elle n'aboutira à rien, Rome restera inébranlable. Un nouvel abbé Sanguinetti dira que la thèse de la sainteté est « insoutenable et dangereuse pour l'Eglise ». On le couvrira d'injures, on le traitera de suppôt de Satan, de vipère et de franc-maçon en brandissant une nouvelle édition italienne de l'Evangile de la huitième journée. Les Chevaliers italiens de Colomb ne liront pas d'autre livre et si l'un d'eux entr'ouvre un volume de l'édition italienne des œuvres de son saint et y voit un éclair de la vérité, il fermera les yeux et rejettera le livre afin que sa foi ne soit point troublée.

MARIUS ANDRÉ.

UN MAITRE DE SAGESSE : HERMANN KEYSERLING

Dans l'entrevue fort divertissante que M. Lefèvre nous conta l'an dernier, M. le Comte Keyserling fut si bavard qu'on ne comprît pas grand chose au flot bouillonnant de ses paroles. Une seule vérité sembla se détacher nettement, c'est que M. Kerserling est le premier philosophe de notre temps. Rendons grâces à M. Boucher et à M. Sènéchal qui viennent de nous livrer en français un peu de cette pensée si précieuse et dont nous étions fort en peine. D'autant plus que l'un de ces deux fidèles admirateurs du maître s'est efforcé de mettre en système et de condenser des trésors épars dans plus de vingt chefs-d'œuvre, et que l'autre a répondu d'avance à nos curiosités les plus chères en traduisant un livre prophétique où le hérault des temps nouveaux décrit sans plus de façons le *Monde qui naît*[1].

Le visage de M. Keyserling ne manque pas d'intérêt : avec sa petite barbiche et ses pommettes saillantes, il fait penser tout naturellement à ces types orientaux que le *Journal de voyage d'un philosophe* a si longuement décrits. Aussi bien, n'est-ce pas, simple illusion ; M. Schmitz, le disciple favori de M. Keyserling, et le seul dont les exégèses, prétend-on, aient eu l'approbation du maître, signale dans son *Ergo sum* le secret d'une telle ressemblance. La personnalité du comte, dit-il, « présente un singulier mélange où l'esprit européen, avec ce qu'il a d'universel et de créateur, s'allie à l'esprit tartare et nomade. Les Keyserling sont de vieille noblesse allemande. Pendant des siècles ils ont été les représentants de la civilisation dans les provinces baltiques. Mais une de leurs grand'mères descendait de Oshengis-Khan. Ils se trouvent donc entre la forêt et la steppe ».

La complexité même de cette figure hybride est, aux yeux de ses élèves, la meilleure part de son charme. Pour le lecteur étranger, qui n'a pas suivi, au tarif de cinquante marks par semaine, les cours de l'*Ecole de sagesse*, il faut avouer que tout cela donne surtout l'impression du chaos. N'était l'adresse avec laquelle M. Boucher, en bon Latin, expose comme une série de théorèmes cohérents ce qui n'est, dans le texte original, qu'un flot désordonné de paradoxes, mêlés à beaucoup de lieux communs, on hésiterait à voir dans *Le Monde qui naît*, malgré

(1) Maurice Boucher : *La Philosophie de Hermann Keyserling*, aux Editions Rieder. — Keyserling : *Le Monde qui nait*, chez Stock.

l'obscurité du style et du vocabulaire, un livre de philosophie. Il est vrai que M. Keyserling entend ce mot dans un sens qui lui est propre ; son ambition n'est point du tout de polir des verres de lunettes dans un faubourg de Darmstadt. *Realpolitiker*, les idées ne sont pour lui que des « instruments ». Il ne se soucie même pas d'en découvrir d'originales. Du mois ses biographes nous l'affirment. N'est-ce pas le propre du génie, de prendre partout son bien et de joindre l'éclectisme à la modestie? « Nietzsche, Bergson, Simmel, Freud, Kant, G. le Bon (!), etc., sont là pour qu'on puise dans leurs œuvres » (Sénèchal, 11). Nous voilà prévenus : la profondeur de M. Keyserling consiste surtout dans l'art d'exprimer à sa manière les vérités dont il a dépouillé ses maîtres.

***

Ce n'est pas d'ailleurs qu'on ne puisse trouver dans son œuvre une foule de remarques de détail, qui ne manquent ni de force ni de saveur. Mais, à les dégager de leur gangue, tout ce qu'elles gagneraient en clarté, la personne de M. Keyserling le perdrait sans doute en *magie*, et je pense que notre homme ne s'en consolerait guère. C'est sous la forme en effet d'une véritable religion qu'on prétend nous livrer les secrets de l'avenir. Oyez plutôt l'épouvantable jargon où se complaisent le petit-fils de Oshengis-Khan et la cour de ses fidèles. A les en croire, la culture, c'est-à-dire la « forme de vie en tant que manifestation directe de l'esprit » (id, 37), doit être une revanche du *Sein* sur le *Können;* entendez que la valeur se fonde *sur d'autres* signes que sur les effets de l'action. Cette condamnation du pragmatisme mériterait des termes plus galants. Mais ce n'est pas tout ; pour retrouver le *Sens*, c'est-à-dire la teneur spirituelle des êtres et des forces, pour les organiser en *Cosmos*, il faut oser faire appel à l'Esprit. Toute création naît d'une *tension* entre deux formes de vie ; l'état de synthèse idéal, qui n'a rien d'une conciliation, ce n'est pas d'un pur instinct qu'il doit naître, mais d'une compréhension plus profonde des choses. En un mot, le *Logos* doit dominer l'*Eros !* Ajoutons, pour être complets, que les consciences individuelles ne sauraient point suffire à cette lourde tâche : « S'il advient qu'un homme connaisse ou incarne le substratum du nouveau possible, la Source de ce qu'il représente est *toujours* en partie suprapersonnelle » (id, 25). Après cela, si nous ne sommes pas persuadés, c'est que nous y mettons vraiment de la mauvaise volonté.

Voulez-vous savoir ce qui caractérise le temps présent? Un « déplacement définitif du centre de gravité du système psychique, ce centre passant de l'élément intransmissible à l'élément transmissible » (id, 42). Ce qui veut dire sans doute, tout simplement ceci : à l'origine, la tradition impose aux hommes des manières de penser, de sentir et d'agir qui ne sauraient dépasser le cadre du clan ou de la tribu ; mais peu à peu l'évolution des mœurs dégage certains caractère plus généraux ; ainsi le monde hellénique et le monde hébraïque ont pu s'imprégner l'un de l'autre et former une civilisation originale, celle dont nous sommes les héritiers ; à l'heure actuelle, les progrès de la science et en particulier, de ses applications pratiques, permettent une extension presque indéfinie des techniques communes. Ainsi se crée, selon M. Keyserling, un nouvel *orbe culturel*, dont le symbole est *le chauffeur*. Entendez simplement que le point commun entre un citoyen de

New-York, un nègre, un Russe et un Chinois, c'est de n'éprouver aucune surprise en face d'une automobile et de se mettre sans coup férir au volant ; pour un esprit d'aujourd'hui, le fonctionnement d'un moteur est aussi « évident » que les vérités mathématiques pour l'esclave du *Ménon*.

Mais ce n'est là qu'une apparence de progrès et cet idéal de « primitif technisé » ne peut guère former, entre l'Orient et l'Occident, le trait d'union dont rêvent tous les Germano-Slaves. Quand M. Keyserling a fait la connaissance des Indous, il semblait que leur civilisation eût gardé plusieurs de ses traits originaux. L'on pouvait encore opposer au matérialisme des gens de chez nous le goût des Brahmanistes et des Bouddhistes pour une *vie de l'esprit*, conçue d'une manière aussi concrète que celle dont nous concevons le monde extérieur. On voyait qu'une longue habitude de la réflexion avait permis aux anciens Rishis l'intuition de l'*être* dans son immutabilité ; il ne leut manquait que le sens du *devenir* et par conséquent la notion même d'une fin à réaliser, d'une hiérarchie de valeurs. Tout au contraire, l'Occidental se distinguait par son goût de la puissance et par son culte de l'énergie. Il est vrai qu'à l'idéal de perfection d'un J.-S. Bach, « le plus Grec des Allemands » (Boucher, 62), on avait vu déjà se substituer l'individualisme wagnérien, le culte de la matière, le mécanisme. D'autre part, la pensée orientale, figée depuis longtemps dans des formules pédantes et creuses est fascinée chaque jour davantage par le prestige des W.-C. à l'anglaise et des canons à la prussienne, cette pensée qui réduite à l'ombre d'elle-même ne pouvait opposer au *chauffeur* qu'une fragile résistance. Ainsi, de jour en jour, la Barbarie s'est étendue sur le monde entier. L'Indou, qui sacrifiait le monde extérieur à la contemplation, sans aucun désir d'être utile, sans esprit de sacrifice, c'est à son pur caprice, à la loi de ses appétits brutaux qu'il prétend asservir la science européenne ; cependant l'occidental, en perfectionnant son intelligence (ou, du moins, cette part toute pratique de son intelligence que Minerve subordonnait à la raison, mais que Moloch a mise au premier plan), tout en accumulant, comme deux temps de l'inflation, des richesses illusoires, ne cesse guère d'appauvrir son âme. La Révolution de 89 n'a pu paraître positive que dans la mesure où d'anciennes formes de vie spirituelle y persistaient obscurément. « Mais aujourd'hui l'âme des foules est à tel point dégagée de l'histoire et de la tradition, de tous les liens spirituels noués par les âges, qu'elle représente un amas informe, plus amorphe qu'aucun protozoaire ne l'a jamais été » (id, 76).



Malgré tous ces symptômes de décadence, notre Allemand ne désespère pas de l'avenir. On voit bien que M. Keyserling dirige une Ecole de sagesse : il ressemble à ces professeurs qui déplorent pendant six mois l'incapacité de leurs élèves, quitte à leur découvrir sur le tard toutes sortes de belles qualités. Petite faiblesse qu'on pardonne volontiers à un pédagogue dont le métier consiste précisément à transformer l'argile impure en vase d'élection.

Pour la restauration de l'ordre, l'auteur du *Monde qui naît* semble d'ailleurs espérer beaucoup plus du désordre lui-même que de son propre enseignement. Le rêve du chauffeur ne met-il pas déjà l'accent sur plusieurs caractères *universels*

de l'humanité? Il est curieux de constater que certaines notions traditionnelles, dans l'anarchie du temps présent, réalisent autour d'elles l'unanimité des suffrages ; celle de *catholicité* est, sans conteste, au premier rang, soit qu'on entende par là le triomphe d'une foi définie, ou simplement cette culture œcuménique si chère au cœur de M. Keyserling.

Bolchevisme, fascisme, Vatican, Société des Nations, à travers toutes ces forces antagonistes, un souffle commun circule, celui-là même qui tend à faire prédominer le « transmissible » sur « l'intransmissible » ; et si l'Europe demeure farouchement particularisée, un lien secret ou pour mieux dire une lourde chaîne, unit malgré eux les vaincus de la guerre, esclaves de la finance américaine. Derrière cette apparence d'*universel matérialiste*, on entrevoit qu'un *universel spiritualiste* commence à se dégager. M. Keyserling, qui flaire à la manière des taupes, mais manque d'yeux vraiment perspicaces, invoque ici le théosophisme et toutes ces parodies ridicules où de prétendus esprits libres s'efforcent de saisir Satan par la queue, sous le pied des guéridons déchaînés. Comme le dit très bien Bernanos, le diable rit de leurs efforts, et laisse les amateurs d'au delà pour concierges peupler prosaïquement l'asile Sainte-Anne. Cette inquiétude générale, cette nostalgie de l'absolu, sont, pour le sage de Darmstadt, les phases transitoires d'une simple évolution. Demain, la technique aura perdu son attrait ; elle sera devenue si évidente que personne ne s'en souciera, soit-il Boschiman, Moï ou Lapon : marcher ne pose pas un problème d'équilibre, sauf pour les petits enfants et les ivrognes. Alors, on s'apercevra que l'Intellect ne suffit pas à tous les usages, et qu'on ne rend pas les hommes heureux en leur révélant les secrets du téléphone ou de la radiologie.

Ayant fait cette précieuse découverte, M. Keyserling se pose à lui-même l'objection classique du déterminisme : l'homme peut-il agir sur sa destinée, ou n'est-il pas plutôt le jouet de toute une série d'influences étrangères qui lui imposent leur loi en dépit de ses efforts? A côté du Fatum, c'est-à-dire à côté d'un enchaînement *cosmique* de causes et d'effets et d'une transmission héréditaire de l'*inconscient collectif*, l'auteur du *Monde qui naît* découvre, pour déterminer l'histoire de chaque pays, des personnalités libres, capables d'agir sur le monde et de le modeler à leur guise. Qu'importent donc les caractères immuables de chaque *peuple*, et que l'Italien paye bien l'impôt ou que l'Allemagne soit un pays de castes? Ce qu'il faut considérer, c'est seulement le conflit des *nations*, conflit qui, dès le début, apparaît lui-même comme une condition de progrès et comme une forme latente de communauté. « Si la nation est, par essence, le peuple en tant qu'organisation de la puissance, on ne saurait le définir que par opposition avec d'autres nations » (Sènéchal, 93). De là vient le rôle éminent de la dyade France-Allemagne, et de la *tension* nécessaire à la fécondité de leurs rapports. Comme l'a remarqué Léon Daudet, il faut convenir que les Allemands les moins chauvins ont une manière surprenante d'entendre les conversations de Thoiry et la nouvelle entente cordiale. Que la lutte se fasse à coup de canons, ou bien à coup d'idées, c'est d'elle que sortira l'orbe culturel de l'avenir. Voyez comme chaque peuple tâche aujourd'hui de vaincre son destin. Le Russe, qui passe pour manquer d'énergie, se livre aux chefs les plus résolus. L'Américain qu'on s'accorde à trouver jeune et barbare, travaille plus que tout autre à la formation d'une élite cultivée. Partout le rôle de l'*homme*

devient prépondérant et le nietzschéisme bien compris, s'éliminant lui-même, aboutit tout naturellement à une sorte de *prière sur l'Acropole*. Il est dommage que M. Keyserling n'ait pas pris chez Renan quelques leçons de style : « La spécialisation *technique* redeviendra donc *charismatique*, c'est-à-dire que l'on s'enquerra de nouveau du *qui* avant de s'enquérir du *quoi*, qu'on verra le décisif non dans la chose, mais dans l'homme... Si le facteur économique doit avoir tout d'abord la primauté dans l'Occident, il lui faudra avec le temps se renoncer au profit du facteur culturel, car celui-ci représente, pour parler comme les mathématiciens, l'intégrale des intérêts vitaux. » (id, 101, 105).

Vous constatez qu'au fond, M. Keyserling est beaucoup moins révolutionnaire qu'on pourrait croire et que, sous un galimatias qui leur sert mal de paravent, on trouve beaucoup de vérités premières, — de celles d'ailleurs qu'il n'est pas mauvais de redire, car elles sont passablement oubliées. Mais tout cela gagnerait sans doute à être étayé sur des bases plus solides. Une culture proprement dite ne se conçoit guère sans une soumission à l'objet, sans une observation des règles artistiques et des convenances léguées, qui paraissent bien loin d'un esprit comme celui du comte Keyserling, petit-fils des Oshengis-Khan. Il préfère sans doute les grandes métaphysiques du Moi et du Non-Moi, cet homme qui ose appeler le Christianisme une « réaction masochiste de l'évolution psychique de l'humanité » (id, 133). Et notez bien que tout cela n'a rien de cabalistique ; on a beau nous parler longuement d'*inconscient positif* et de *conjoncture psychologique*, ne nous laissons pas éblouir par ces grands mots et traduisons tout simplement que les grands mouvements historiques ont réussi dans la mesure où ils répondaient aux tendances secrètes des esprits, où ils exprimaient clairement ce que tout le monde sentait. Or, aujourd'hui, ce que tout le monde sent, c'est la nécessité d'une culture œcuménique, et, pour que le *Monde qui naît* trouve sa formule, il suffira qu'un homme de génie sache dépasser la phase transitoire du *chauffeur* et définisse une sorte de synthèse spirituelle, faite à la fois de puissance et de réflexion, d'idéalisme et de réalisme, d'âme et d'esprit. L'Europe « diminuée et affaiblie » comprendra tout de suite que telle est la lumière et, méprisant les sirènes orientales, suivra comme d'un nouveau prophète la leçon de M. Keyserling. Car l'homme de génie, comme vous le pensez bien, c'est notre philosophe en personne. Sans fausse modestie, il nous avoue lui-même le caractère providentiel de sa mission : « Mon exposé apporte l'unique solution possible du problème culturel moderne, parce que, seule, elle tient compte du caractère organique de l'âme et de tous les faits dans leurs vrais rapports mutuels. » (id, 147).

***

Bien entendu, puisque la formule est à la mode, M. Keyserling conçoit les temps heureux dont il sera le prophète comme une sorte de « nouveau Moyen Age », et il prend grand soin de nous annoncer que la réaction contre les abus de la pensée purement scientifique, ne saurait aboutir, sous peine de se nier elle-même, à un simple *mysticisme*, plein d'effusions sentimentales et hors de tout contrôle rationnel. C'est ce que nous avons dit cent fois et les disciples actuels de saint Thomas pensent avoir précisément retrouvé chez le docteur commun de l'Eglise cet équilibre difficile

mais qu'on avait pourtant soupçonné avant que l'Ecole de Darmstadt en publiât les formules. Et quant à croire que « Dieu ne se révèlera qu'à travers l'intelligence », c'est une manière de renaniser qui semble, du moins de ce côté-ci du Rhin, tout à fait passée de mode. D'ailleurs, ce Dieu en voie de création, s'il est vrai qu'il doive s'exprimer « en termes d'entendement », du moins son fond intime paraît bien plus mystérieux et comme une « quatrième dimension, où la vie prend un aspect d'éternité qui donne à ses formes particulières une signification permanente, une qualité et comme une substance spirituelles. » (Boucher, 112).

Ne nous y trompons pas : c'est toujours cette « terreur », ce fameux *Sinn* que, par delà tous les *logoi*, il importe avant tout de découvrir. Les événements historiques, par exemple, si contingents soient-ils, l'observateur perspicace sait tout ce qu'ils peuvent révéler de mystère. Ainsi, la guerre de 1914 ne peut pas s'expliquer si l'on ne comprend pas que l'Allemagne y est devenue le *symbole* et comme le bouc émissaire de tous les mauvais instincts de l'Europe. De même, on ne saisirait rien de la Révolution russe, si l'on ne voyait pas dans le bolchevisme une forme violente de cette réaction anti-mécaniste dont l'idéologie de l'Entente avait posé les bases. On trouverait des interprétations analogues pour chaque forme artistique et, comme le naturalisme, lorsqu'il supplante le classicisme, signifie la revanche du concret sur l'abstrait, l' « expressionisme » à son tour n'est rien d'autre qu'une renaissance de l'esprit créateur. Il importe seulement que cette restauration de l'effort et de l'ordre gagne tous les domaines et devienne manifeste dans la politique, aujourd'hui bassement parlementaire, comme dans l'industrie toute imprégnée de taylorisme. Au lieu de cela, nous vivons sous le règne de la T. S. F., de l'espéranto, du chauffage central, du cinéma, c'est-à-dire sous le règne du moindre effort. Il faut donc avant tout retrouver l'idéal de l'esprit humain, en confrontant ses plus beaux efforts et en en dégageant l'essence de chacun d'eux.

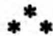
Une telle synthèse s'efforce, bien entendu, de profiter dans chaque genre de ce qu'on a fait de mieux. C'est d'ailleurs assez simple, puisque chaque grand peuple a apporté au monde sa petite contribution. La Grèce, par exemple, c'est avant tout dans son art qu'il faut chercher sa valeur propre ; on découvre jusqu'au Japon, l'influence de Phidias. Par contre, si l'on veut de la métaphysique, qu'on change de rayon ; il nous semblait avoir appris qu'au fond du Parthénon, Socrate avait formé Platon, et Platon Aristote ; tout cela sans doute est négligeable et c'est dans l'Inde qu'on trouvera l'intuition du monde spirituel la plus riche et la plus profonde. C'est du moins ce que M. Keyserling annonce à grand fracas. Il est vrai qu'il avoue ailleurs que cette *Weltaaschanung* est purement statique et qu'elle exclut par conséquent toute notion de finalité, tout vertu et même en quelque manière toute beauté. Or la philosophie du *Monde qui naît* est complètement dominée par la vieille idée de l'évolution. On s'étonnerait donc que notre homme fît de la sagesse orientale un tel panégyrique, si l'on ne savait point que le charme de sa pensée vient en grande partie des contradicitons et des paradoxes qu'on y découvre sans lunettes. Ainsi retenons nos justes colères et ne lui faisons pas grief d'attribuer la paternité de l'esprit religieux au seul peuple égyptien. C'est un souvenir d'Hérodote et peut-être un de ces fameux *symboles* dont nous savons que M. Keyserling est friand. Ce serait d'ailleurs faire preuve d'une noire ingratitude

que de mépriser le Palmarès qu'il nous offre : la France n'y est-elle pas une lauréate de premier ordre? C'est elle qui a créé les formes spirituelles de l'Occident : « On peut dire que la culture européenne vient de la France et la civilisation de l'Angleterre. C'est pourquoi la culture n'acquiert toute sa force de persuasion que sous l'aspect qu'elle a en France. Ce fut donc à bon droit que le Français passait pour le meilleur truchement universel, tandis que l'esprit anglais restreignait la pensée européenne à ses applications pratiques et commerciales. » (id, 80).

Quant à l'Allemagne, le comte Keyserling lui réserve tout naturellement une part de faveur ; mais il commence, avant de la couvrir de fleurs, par lui asséner sur la tête quelques dures vérités : son esprit n'est pas « créateur de forme » et c'est pourquoi « il est en Europe le meilleur réceptacle du cosmopolitisme »... « Si les plus idéalistes des Allemands s'enthousiasment toujours soit pour l'Antiquité soit pour la France, cela signifie seulement qu'ils ont conscience que l'esprit allemand n'a qu'une faible puissance de rayonnement »... « Il lui est plus difficile qu'à aucun autre de l'éluder »... « C'est la raison qui rendait pratiquement absurde l'idée d'attribuer à l'Allemagne une tâche d'expansion mondiale et de domination universelle » (id. 81-83). Mais ce n'est là qu'une modestie d'apparat. Pour peu que l'Allemagne prenne conscience de son véritable destin, profitant de la décadence française dont M. Keyserling voit avec raison dans le pacte de Locarno l'un des signes les plus manifestes, elle deviendra le « symbole de demain..., le refuge occidental d'une philosophie de la qualité appliquée à la conscience » (id. 83). L'esprit grec, en effet, est mort à tout jamais. Il ne peut être question de la ressusciter. Mais, des plaines de Germanie, on va voir surgir, un beau matin, cette culture œcuménique dont rêvent les écoliers de Darmstadt. En effet, la neutralité naturelle de l'esprit allemand, sa méthode pratique, son sentimentalisme, tout cela le prédispose, ainsi que sa situation géographique, à servir de médiateur entre l'Orient et l'Occident et à faire revivre les grandes cultures d'autrefois « à un niveau supérieur de pensée. » (id. 84).

Ce niveau supérieur, M. Keyserling l'appelle une *sagesse* et il l'oppose à la notion primaire d'encyclopédie. Il s'agit plutôt à ses yeux d'une certaine *perfection* de l'esprit que d'un amas de connaissances. Déjà Descartes prétendait substituer à la collection plus ou moins hiérarchisée des disciplines particulières une méthode capable d'assurer le secret de toute chose connaissable, en partant d'un petit nombre d'idées simples, et en les conduisant par ordre. Mais M. Keyserling ne croit pas aux mathématiques : Galilée ni Newton n'ont rien changé à la face du monde. Et si l'on devait attendre, pour agir, des évidences rationnelles, on risquerait bien de ne jamais aboutir. Le *Sens*, qui est vie, ne peut être connu que par intuition. Dans une première phase, le catéchumène doit écouter son maître, se laisser imprégner du dehors ; ensuite, il devient « son propre rédempteur », c'est-à-dire qu'il réagit à l'enseignement reçu selon les tendances profondes de sa personnalité. Peu importe alors la « vérité » des formules, il suffit, pour être sauvé, de pénétrer soi-même jusqu'au cœur des choses. Mais comme on ne peut pas se libérer de toute aide, que celle-ci se réduise du moins à une simple « suggestion ». La sagesse n'est pas un canon qu'on enseigne, mais un état de grâce contagieux, qui se transmet comme une maladie, diverse suivant les terrains de culture.

Celui qui veut « domestiquer le réel », qu'il ne se soucie pas d'extirper les erreurs, mais qu'il se contente de les dépasser ; entre les doctrines discordantes, qui forment comme autant de directions légitimes, l'essentiel, c'est de chercher le contrepoint, à la manière d'un musicien expert. Ainsi se crée peu à peu la culture de l'avenir. Mais rien ne la préforme, ne lui impose du dehors, une règle toute faite : « Le mouvement se prolonge par la prise d'un certain *rythme*, qui ne se modifie que par une nouvelle impulsion, créatrice elle-même d'un rythme nouveau » (id. 226). Les idéals statiques sont des absurdités et l'on ne peut pas plus légitimement rêver d'une paix perpétuelle que d'un état économique de pure justice, à la manière du socialisme, ce « dernier produit sénile de l'esprit du dix-huitième siècle » (id. 227). L'avantage du monde d'aujourd'hui, c'est précisément de mettre en relief et pour ainsi dire d'universaliser tous les conflits où se meut la vie humaine. *Les héros actuels* sont des *sur-journalistes*. Grâce à eux, nos arrière-petits-fils verront un monde meilleur, et Darmstadt, ville sainte du marabout Keyserling, Oshengis-Khan, deviendra quelque jour un lieu de pèlerinage à l'égal de Jérusalem ou de Bayreuth.



Résumons ce fatras. *Primo*, ce qui caractérise le temps présent, c'est la prédominance du transmissible sur l'intransmissible ; preuve : on trouve dans les garages du monde entier une automobile Ford et un bidon de Spidoléine. *Secundo*, les Indous ont inventé la métaphysique et débrouillé le secret du monde, mais ils ont oublié de le mettre en mouvement ; preuves : les Anglais les dégoûtent, mais la petite barbe de M. Keyserling les a beaucoup séduits. *Tertio*, nous sommes pourris d'intelligence ; preuve : nous fabriquons des canons qui portent à plus de cent kilomètres ; conséquence : « Dieu ne se révèlera qu'à travers l'intelligence ». *Quarto*, l'Allemagne est un pays absurde ; conséquence : c'est elle qui donnera son statut définitif au *Monde qui naît.*

En somme, Orient et Occident, instinct et intelligence, culture et civilisation, de tout cela, M. Keyserling forme un mélange bizarre ; il y joint quelques lieux communs, deux ou trois remarques pénétrantes ; le tout reçoit, à la manière allemande, une forme obscure, à la fois trop abstraite et pauvre d'universel, voilà le maître de sagesse promu en France grand personnage. Eh bien, non. M. Sènéchal aura beau lancer sous des couvertures d'un rouge éteint d'innombrables traductions, M. Boucher aura beau prétendre, aidé de tous les archers de Rieder, mettre de l'ordre dans le chaos, rien ne pourra troubler une sereine indifférence. De M. Einstein, plus sincère de valeur, et qui serait, s'il professait à Paris, à peu près aussi célèbre que M. Langevin ou que M. Painlevé, nous avons fait une idole, uniquement parce qu'il était Allemand. A M. Siegmund Freud, quoiqu'il ne fût qu'Autrichien, une gloire pareille a paru réservée. Il ne faudrait pas que cette innocente manie devînt une obsession. Dans le cas présent, elle tournerait, il est vrai, à la franche mystification : le bateau Keyserling n'est qu'une petite barque de pêche, dont un peu de soleil aura vite dégonflé les voiles.

MAURICE DE GANDILLAC.

CHARLES MAURRAS
ET LE ROMANTISME

Il faut être extrêmement circonspect et très retenu à prononcer sur ces ouvrages de ces grands hommes, de peur qu'il ne nous arrive, comme à plusieurs, de condamner ce que nous entendons pas. Et s'il faut tomber dans quelques excès, encore vaut-il mieux pécher en admirant tout dans leurs écrits qu'en y blamant trop de choses......

QUINTILIEN.

M. Charles Maurras est né en 1868 aux Martigues, curieuse ville de Provence, à deux pas de Marseille, au bord de la mer latine.

Il a lui-même raconté dans la préface de *La Musique Intérieure* ses années d'enfance et de jeunesse. Et dans l'*Etang de Berre*, il a divinement chanté sa petite patrie.

C'est au Collège catholique d'Aix-en-Provence qu'il se distingua par un goût marqué de la culture helléno-latine. Goût d'autant plus surprenant, à cette époque, que l'enseignement universitaire, alors tout imprégné d'idées romantiques, avait éloigné de l'humanisme l'élite de la jeunesse, ainsi livrée à des sentiments opposés aux traditions politiques et littéraires qui avaient contribué, si puissamment, à la formation du génie français.

Dans la vieille cité universitaire, comme dans sa ville natale, un paysage baigné et parfumé de souvenirs attiques, offrait à sa précoce intelligence un inépuisable sujet de méditation et de rêverie. Déjà, l'enfant annonçait le Maître.

Il suffit de passer seulement quelques jours en Provence pour y évoquer les temps glorieux de Rome et d'Athènes, respirer l'odeur des vieux livres avec lesquels on s'égarait, aux heures de l'adolescence, pour lire avidement, dans un coin de campagne, les vers champêtres de Virgile et les exploits des héros grecs.

La Provence rappelle l'Attique et la campagne romaine. Par la douceur de son climat, la netteté de ses paysages, le flot qui la baigne, par les vestiges de ses antiques monuments, elle est un reflet de la plus brillante civilisation à laquelle s'est superposée la civilisation médiévale exaltée par la littérature des troubadours, trésor où devait largement puiser le « félibrige ».

A ce mouvement, M. Charles Maurras aura sa part. Mouvement raisonné autant que généreux en faveur des libertés régionales et de la langue d'*oc*, il a dû son élan, sa force et ses succès, au grand Frédéric Mistral.

La poésie et l'œuvre de Mistral eurent sur la pensée de Maurras, une immense influence. Mistral qui s'apparente tour à tour, de par sa formation, la puissance de son lyrisme et son génie épique à Homère, Horace et Virgile, Mistral est avant tout un génie latin. Il a réalisé une œuvre impérissable. Non qu'il ait eu l'idée d'imiter Dante, qui fit jaillir la langue italienne de l'idiome toscan : les conditions de temps et de milieux étaient trop différentes. Mistral écrivait le plus pur français. Les traductions qu'il fit de ses poèmes — pour ne point parler de ses autres écrits — l'attestent suffisamment. Il a été surtout l'animateur du fédéralisme moderne. Tout le régionalisme vient de là. En exaltant, comme il l'a fait, sa Provence et le patriotisme local, loin d'affaiblir l'idée de la grande patrie, comme des centralisateurs le lui ont reproché hypocritement, il l'exaltait au contraire, parce qu'il en avait monté la véritable cause et sa plus expressive signification[1].

« Vois, s'écriait-il, grande France, ce que fut notre Provence lumineuse, quelle splendeur elle pourrait reprendre parmi les joyaux de ta parure ! »

Nul autre, mieux que M. Maurras ne pouvait aimer et comprendre Mistral. Tous deux avaient vu le jour et grandi dans la même province, tous deux avaient aimé ses clairs horizons, et tous deux se rejoignaient dans la même passion du pays et de la patrie.

Quand on connaît le culte que M. Maurras a voué à Dante, on saisit toute la puissance de sa vénération pour Mistral dans son jugement sur *Calendal* et *Mireille* qu'il s'est plu à comparer, l'un à la *Divine Comédie*, l'autre à *Vita Nuova*.



Quand M. Charles Maurras vient à Paris, s'il n'a pas encore mûri ses doctrines qui formeront plus tard le nationalisme intégral, il n'en a pas moins déjà un ensemble d'idées mères que les événements vont lui permettre d'affirmer. Idées qui lui vaudront des admirateurs et des amis, mais seront combattues par tous les préjugés qu'il aura par la suite à vaincre.

Il se consacre d'abord tout entier aux lettres. Avec Jean Moréas, Raymond de la Tailhède, Maurice du Plessys, Ernest Raynaud, il fonde l'*Ecole romane*, en réaction contre le romantisme. Il a lui-même expliqué que la critique des lettres l'avait amené à la critique politique. Ses amitiés avec Amouretti, Maurice Barrès, Paul Bourget, Jules Lemaître, le jetèrent dans le combat que devait déchaîner

(1) Le Dr Bucker, le grand régionaliste d'Alsace, qui sut maintenir le sentiment français dans sa province, pendant la domination allemande, était un disciple de Mistral.

l'affaire Dreyfus. A partir de ce moment, il laisse prendre peu à peu le pas, dans ses préoccupations, à la politique. La plupart de ces écrivains, déjà célèbres, ne partagent pas entièrement ses idées. A peine Barrès a-t-il franchi son premier stade d'individualisme et de romantisme. Jules Lemaître, républicain d'une nuance modérée, reste fidèle à des institutions que son jeune ami a déjà condamnées du fond du cœur. Quant à Vaugeois, il est radical patriote.

L'influence exercée par M. Maurras est très nette. Il a su imposer à sa pensée une règle, et il poursuit un but. Sans doute est-il le seul à savoir exactement ce qu'il veut ; sans doute a-t-il déjà ébauché tout un programme. Ajoutez à cela une érudition exceptionnelle, une finesse de jugement qui ne laisse pas de surprendre, enfin une prodigieuse mémoire au service d'une intelligence prompte et réfléchie. Il ne tarde pas à exercer un véritable ascendant sur ses camarades même plus âgés. Il parle comme il écrit. C'est le témoignage que ne manqueront pas d'apporter tous ceux qui l'ont vu, dans la salle du Congrès d'*Action Française*, tenant sous le charme de sa parole, un auditoire haletant. Ni tribun ni orateur — sa voix n'étant pas assez forte pour les réunions publiques — il est le Maître que l'on écoute et dont on recueille toutes les paroles. Vers la fin de 1899, M. Maurras rencontre, pour la première fois, *Henri Vaugeois*. Et le 1er août de la même année, paraît le bulletin bi-mensuel d'*Action Française*, sous forme d'une petite revue grise.

Il est curieux de constater qu'à part Maurras, on n'y rencontre pas un seul royaliste. Les uns, comme M. Lucien Moreau et Henri Vaugeois, viennent du radicalisme ; d'autres, sans appartenir à un parti politique bien défini, n'en restent pas moins attachés à la république ; d'autres enfin viennent des partis de gauche et d'extrême gauche, ou de l'anarchie. Il en est de même en matière religieuse. A côté de catholiques pratiquants, se trouvent des tièdes, des indifférents, des positivistes, plus tard des protestants. Le seul sentiment de la patrie menacée les a réunis.

Nous sommes au lendemain de l'affaire Dreyfus. L'honneur français est profondément humilié. L'intérêt national est oublié par les politiciens. Faute de dirigeants habiles, de cohésion, d'unité de vues et surtout de doctrine, les forces de l'ordre ont essuyé une défaite qui semble irréparable. La collusion judéo-maçonnique l'emporte. Et le clan allemand s'est rendu maître de notre politique. Le bouleversement anarchique annonce un âpre retour des persécutions religieuses, une volonté nette de saper définitivement les fondements de la défense nationale. Armée, marine, bureau des renseignements militaires, tout cela est désorganisé ou détruit. Il n'est pas étonnant, devant un tel désastre, que bon nombre d'esprits éclairés et chevaleresques, venus de tous les points de l'horizon politique, se soient demandé : « Où allons-nous ? En quelles mains sommes-nous tombés ? » Ne voulant point recommencer la malheureuse aventure de la *Patrie française*, il leur fallait trouver d'autres moyens d'action, de nouvelles méthodes. Là était la difficulté.

Tout pays, toute civilisation comme tout homme d'ailleurs, sont appelés à subir des périodes d'ébranlement et de lassitude. L'homme peut encore trouver au sein de la société ou dans la famille, sinon en lui-même, les vertus consolatrices qui raviveront son courage moral. Un pays a besoin d'un guide. Le seul homme qui pouvait faire entendre une voix courageuse, se consumait alors dans les tour-

ments de l'exil. Et la puissance de son autorité se trouvait singulièrement amoindrie par suite de son éloignement et d'un abîme infranchissable : la frontière. Le Chef de la Maison de France, ce grand prince si peu connu et dont la mort devait apprendre au monde la véritable grandeur, le duc d'Orléans, héritier de nos rois, ne se lassa point d'avertir son pays du mal qui le menaçait. Il le fit, en temps opportun, et en des termes inoubliables. C'est lui qui mit en garde la nation contre la fortune anonyme et vagabonde.

Mais sur qui pouvait-il compter?

M. Charles Maurras avait compris de bonne heure que le régime républicain en France était contraire aux lois séculaires qui ont fait la grandeur de notre pays. Opposée par essence aux méthodes décentralisatrices, ennemie des corporations ainsi que de toutes autres organisations susceptibles de rendre aux provinces et aux communes leurs libertés, hostile au catholicisme traditionnel, et de ce fait, soumise à l'influence germanique, la République lui apparaissait comme « le dernier degré de la décadence française ». Il le dit un jour dans une petite revue grise où il écrivait, et qui était déjà l'*Action Française*. Cette revue était encore républicaine. M. Maurras y avait écrit, dès le début, comme il avait collaboré à la *Gazette de France* ainsi qu'à la *Cocarde* de Barrès. Sa déclaration si nette et tellement imprévue, produisit une certaine effervescence dans le milieu restreint qu'elle atteignait. C'est alors que M. Maurras dit à ses amis :

« — Pourquoi êtes-vous républicains? Par quels préjugés? Par quelle superstition?

« Un gouvernement n'est qu'un moyen du bien et du salut public. Et pourquoi persister à vouloir conserver un régime si contraire aux intérêts de la France? »

Ainsi guidé par l'amour de son pays, il démontra, aux hommes de bonne volonté, ces vérités éclatantes.

On demandait un chef : il était là. Une doctrine : il l'avait. En peu de temps, malgré sa modestie extrême, il devint le Maître. Ses collaborateurs, l'un après l'autre, deviennent royalistes. C'est alors que fut fondée l'*Action Française* quotidienne, avec Léon Daudet comme rédacteur en chef. L'*Action Française* est née du patriotisme pour le salut public.

***

A la tête d'un mouvement qui ne devait pas cesser de grandir, M. Charles Maurras n'a pas limité son action à la politique. Sans doute, il a lancé l'aphorisme « Politique d'abord » que nous vérifierons en abordant plus tard les sujets politiques. Sans doute il ne se mêle point de donner des directives en matière religieuse : les deux seuls ouvrages qu'il ait écrits et dans lesquels on trouverait à peine ébauchées, sur cette dernière question, des idées personnelles, qu'il avait bien le droit d'émettre à sa vingt-quatrième année, n'ont jamais été considérés par lui ni aucun de ses disciples comme des livres de doctrine. L'on a cru bon de ressusciter, après quinze ans d'oubli, pour les besoins d'une polémique dont le but n'est que trop visible, quelques lambeaux de textes en partie supprimés par l'auteur, et qu'il avait d'ailleurs expliqués, autrefois, dans ses réponses aux asser-

tions calomnieuses que l'on trouvera consignées dans ses trois ouvrages : *Le Dilemme de Marc Sangnier*[1], *La Politique Religieuse, L'Action Française et la Religion catholique.* Au reste, Charles Maurras, n'a jamais eu un vif penchant pour la métaphysique ou la littérature étrangère, à de rares exceptions près qui se ramènent à des auteurs de formation latine[2]. C'est la critique littéraire pure de 1885 à 1898 qui l'avait amené à la critique politique. La critique du Romantisme l'amènera à la critique de la Révolution.

En France, la littérature et la politique, allant de pair, et s'influençant réciproquement, M. Maurras avait senti la nécessité d'ordonner les réformes sur les deux courants à la fois. La première Révolution ayant fait fermenter le Romantisme qui, lui-même, avait germé dans les profondeurs de l'encyclopédie (principalement dans l'œuvre de J.-J. Rousseau, d'où naquit la Révolution) et le Romantisme ayant engendré à son tour d'autres mouvements révolutionnaires, il était naturel que M. Maurras songeât tout d'abord à rétablir l'équilibre, en agissant simultanément sur les deux fléaux qu'il voulait écarter.

Il fit ses premiers débuts dans la carrière des lettres au moment où y régnait la plus grande anarchie. Plusieurs écoles issues du romantisme s'étaient formées : *naturalisme, impressionnisme, symbolisme...* et sous ces différentes classifications, c'était encore en réalité le bon plaisir et la fantaisie romantique qui dominaient. Guidé par l'amour de l'ordre, M. Maurras réagit contre cette littérature d'où la raison était absente. Là, comme ailleurs, il ne se laisse pas guider par l'imagination et le cœur. Non pas qu'il dédaigne ces deux attributs qui sont en lui développés au plus haut point : la Providence l'a doué des plus grandes facultés créatrices, et sa sensibilité, son émotivité même, apparaissent à chaque instant dans les grands actes de sa vie comme dans ses lignes quotidiennes.

« Mais pour former un style ou le régénérer, ces impressions soudaines, nouvelles, fulgurantes, veulent être organisées avec soin et conservées en quelque centre bien défendu qui commande la vie de l'âme et qui la soumette à une règle constante. Point de style sans fidélité. Point de fidélité sans discipline héréditaire ou volontaire[3]. » Il faut donc rechercher avec une méthode de critique sagace, sévère et juste, l'origine de cette absence d'équilibre qui, après avoir provoqué le désordre dans les esprits, a mis le trouble dans les idées philosophiques et littéraires et jusque dans la politique. On voit déjà se dessiner une des règles de la pensée maurrassienne : l'empirisme organisateur.

Il prend modèle sur Sainte-Beuve, le seul qui, dans cette anarchie où se plaisaient ses contemporains, eût à cœur de rechercher le vrai. Sainte-Beuve « note ce qui est, tout ce qui est, comme il le perçoit, de son style paisible, honnêtement gracieux; mais substantiel et vivant, où tout conspire à peindre et à faire sentir. » C'est dans *Trois idées politiques* que Maurras souligne ce don de voir, de classer, de proportionner. Analyste, Sainte-Beuve n'a pas conclu. Il ne laisse pas de doctrine, mais rien ne lui est étranger. Histoire, politique, philosophie... tout y est dans son

(1) A défaut de ces ouvrages, consulter « *La Démocratie Religieuse* » du même auteur.
(2) Sauf toutefois Edgar Poë.
(3) Le Romantisme féminin.

œuvre. Il apporte l'expérience des divers âges qu'il a étudiés avec sincérité. De sa méthode, de ses travaux, il appartient à ses successeurs de s'inspirer largement.

L'empirisme organisateur est la méthode d'un siècle. Tentative suprême et presque désespérée de l'intelligence pour éclairer l'esprit humain. En un temps où tout est désorganisé, quand les temples et les foyers de plus en plus désertés menacent ruine, quand les institutions sont en ruines, que faire pour intéresser l'esprit public à un redressement général ?

Certains ont recherché les éléments d'une doctrine, en prenant pour base les événements des dix ou vingt dernières années ; d'autres ont tenté un redressement par « l'Action morale ». Tout a échoué. Rien ne tient. Faut-il se résigner à périr?

Faire appel à de vieilles théories, en forger de nouvelles, construire des systèmes à priori, quelle aberration ! chez un peuple ballotté entre l'intérêt individuel et les passions politiques. L'empirisme est la dernière expérience qui va être tentée : expérience vers l'organisation, vers la vie. Il doit apporter le salut.

Il s'agit de rechercher dans le passé, ce qui a pu être utile et nuisible, soit à la France, soit à la civilisation. S'il est prouvé, par exemple, que le patriarcat contribue à la grandeur des peuples, que la famille est la base de la cité, que telles institutions favorisent et protègent la nation dans la mesure où les autres la menacent ou la ruinent, pourquoi, dans le présent, ne pas s'inspirer de ces constatations? L'empirisme organisateur n'est donc pas en opposition avec toute autre méthode qui poursuit le même but[1]. Simplement, il emprunte une voie différente. Grâce à lui, l'incroyant respecte et protège la religion catholique, quand il en a saisi l'utilité. Le croyant se félicitera de l'attitude de son ancien ennemi. Et l'harmonie règnera. Loin de rejeter toute théorie tendant au même résultat final, l'empirisme organisateur en montre l'utilité. C'est « la mise à profit des bonheurs du passé en vue de l'avenir ».

Auguste Comte, comme Saint-Thomas, défend l'ordre, la patrie et la famille. L'empirisme organisateur fera ressortir cet accord entre le positivisme et la religion. L'un et l'autre, en parfaite harmonie sur ce point, ont pour complément l'expérience. Pour des raisons absolument étrangères à tout dogme, l'empirisme organisateur dénonce les graves erreurs qu'on trouve également condamnées par la religion et la morale.

Qu'il s'agisse de l'étatisme ou du libéralisme économique, de l'insurrection de l'individu contre l'espèce, du fatalisme, du matérialisme historique, du naturalisme, du faux dogme de la liberté de tout juger d'après sa conscience, sur tous ces points et tant d'autres il apporte la seule méthode possible de combat. Pour notre siècle, il n'y en a pas d'autre qui ait donné de meilleurs fruits.

Dans une société tout se tient ; et l'on ne saurait braver certains principes sans occasionner de préjudices aux institutions nécessaires, ni amener des troubles correspondants au sein des organisations qui ressortissent à ces institutions elles-mêmes.

Nous verrons, par ailleurs, que la pensée de M. Maurras, qui se justifie dans

(1) La méthode jnridique, par exemple.

son application à un pays comme la France, peut être éprouvée et reconnue non moins bienfaisante pour l'univers. En ce sens que les vérités qu'il a dégagées pour la France et sous l'angle de la France, s'adapteraient sinon à toutes les sociétés, du moins à ce qu'elles ont de commun entre elles.

Dans le monde entier, le nom de Maurras est intimement lié à l'idée de l'ordre. Il représente la contre-révolution. C'est surtout au sein des universités et dans les élites que son influence est remarquable. Les témoignages d'admiration lui parviennent de toutes parts. En Roumanie, en Suisse, en Belgique, en Amérique, partout les forces qui s'organisent pour sauvegarder les principes d'ordre et protéger la civilisation menacée, s'inspirent de sa pensée. Il y a deux ans, dans une consultation qui fit grand bruit, la jeunesse belge désigna Charles Maurras au tout premier rang de ses maîtres politiques. Ce fut d'ailleurs le point de départ d'une nouvelle campagne menée par le germanisme international contre l'*Action française*.

Fidèle à une méthode dont il ne s'est jamais départi, M. Maurras recherchera donc dans le passé, la période où la France a atteint son maximum de prospérité et d'activité, et où son influence extérieure a été prépondéraute. Puis il s'efforcera d'en montrer les causes, d'en tirer des déductions logiques et il en établira les lois.

Le moment où la France a connu son véritable apogée a été le siècle de Louis XIV. Cette époque fut celle précisément, où sous l'égide d'un pouvoir fort et indépendant, et par cela même générateur et dispensateur de libertés effectives et innombrables, les lettres, les arts, les métiers s'épanouirent librement ; et leur influence dans le monde s'accrut, parallèlement à l'ascendant politique qu'y exerça le gouvernement.

Le rayonnement de l'ordre français et de la pensée française, à ce moment-là, ont été tels que, même en Prusse, près de deux siècles plus tard, et dans les villes d'Allemagne qui se piquaient de bien penser et de bien sentir, l'élite se nourrissait presque exclusivement de nos grands classiques ; et le français qu'on y parlait, était encore, dans toutes ses tournures, celui du XVIIe. S'il faut faire une place à part à la Cour de Berlin, c'est que le goût sinon les manières de la civilisation française, y pénétrait presque au jour le jour. Et pourtant, ni le Monarque, ni nos dirigeants, ni nos artistes ne se laissaient griser par tant de splendeur. Hommes d'Etat et poètes, généraux et simples artisans, autant les uns que les autres, rivalisaient de dévouement à la chose publique, exaltant ainsi, dans leurs différents rôles, le métier auquel ils s'étaient consacrés, en y apportant leur compétence, en y faisant entrer les réformes nécessaires, en y ajoutant, en outre, le perfectionnement que leur talent ou leur génie propres leur permettaient d'atteindre, sans rompre pour cela avec les traditions de plusieurs siècles qui restaient les assises du progrès.

Cette longue pénétration de la culture française, dans le monde, sera lente à décroître. Partout où elle a agi, elle a laissé des empreintes qui paraissaient ineffaçables.

Quand l'impératrice Catherine II de Russie, accueillera plus tard Diderot, elle croira trouver en lui le digne représentant de la culture française. Presque à la

même époque, à la cour de Berlin, aux plus beaux jours du règne de Frédéric-le-Grand, on se faisait gloire de recevoir un philosophe français, sujet du roi Louis XV. C'était Frédéric II lui-même qui invitait Voltaire. En Allemagne surtout, l'engouement en faveur des lettres françaises dominait tout. A tel point que cette admiration du roi de Prusse pour notre littérature et tout ce qui touchait à notre race, avait fini par émouvoir des écrivains allemands comme Klopstock qui s'en plaignaient amèrement. Et pourtant, ni les vœux exprimés par quelques écrivains de son pays, ni les louanges d'ailleurs méritées que lui décernaient ses poètes, ne purent rien changer aux idées d'un prince qui se plut jusqu'à la fin de ses jours, avec une sorte de coquetterie obstinée, à écrire en mauvais allemand. Il alla même, un peu avant sa mort, jusqu'à proposer, dans un opuscule célèbre, d'ajouter une voyelle à la fin de chaque verbe pour adoucir la consonnance de la langue allemande.

Que diraient les Allemands de 1927 si on leur rappelait cette idée au moins assez curieuse d'un de leurs princes?

A quoi attribuer, également, l'accueil de sympathie réservé à nos troupes, au début des guerres révolutionnaires, par les états allemands, surtout de l'Allemagne du sud, si ce n'est à cette domination protectrice qu'avaient exercée, dans ces pays, les rois de France, pendant près de deux cents ans?

Croit-on que sans leur sage politique, Gœthe eut senti passer en lui comme un souffle latin, et qu'élevé sous la férule bismarkienne, un Heine eût éprouvé pour la France les mêmes sentiments que le Heine de 1799?

Non, la véritable cause de notre rayonnement et de notre puissance fut, à n'en point douter, l'esprit latin ; mais l'esprit latin qui s'est manifesté, en France, grâce à la conjonction de ces deux forces, à peu près inséparables, la monarchie et l'humanisme.

« L'histoire universelle[1] ne cite pas de trésor intellectuel et moral qui puisse être égalé à l'ensemble des faits acquis et des forces tendues, représenté par la civilisation de la France. La masse énorme des souvenirs, le nombre infini des leçons de raison et de goût, l'essence de la politesse incorporée au langage, le sentiment diffus des perfections les plus délicates, cela nous est presque insensible, à peu près comme l'air dans lequel respire et va notre corps. Nous ne saurions nous en rendre compte. Cependant, nul être vivant, nulle réalité précise ne vaut l'activité et le pouvoir latent de la volonté collective de nos ancêtres. La puissance plastique en fut sans doute autrement vive du temps où, s'exerçant presque seule en Europe, elle francisait un Hamilton, un prince de Ligne. Mais on ne peut pas dire qu'elle est éteinte, car elle conserve ses grands moyens assimilateurs, elle agit, avec lenteur et sûreté, par un invisible ferment. »



La valeur des hommes a son prix ; mais celle des institutions l'emporte nécessairement. Les hommes ne font que passer; les institutions, quand elles sont durables et douées des éléments de continuité, permettent aux hommes de se renouveler.

(1) Romantisme et Révolution.

Si la pénurie de grands esprits peut enlever à une nation quelque parcelle de son activité et de son savoir, suspendre ou ralentir momentanément sa marche vers de plus hautes destinées ; cependant, grâce aux institutions, les rouages n'arrêtent pas de fonctionner. L'effort constant des divers organismes du travail aura beau n'être pas toujours canalisé vers un rendement aussi fructueux qu'à d'autres périodes, ces organismes conserveront quand même les sages réglementations destinées à assurer leur grandeur, ainsi qu'à les maintenir aux heures d'épreuves. L'Etat traditionnaliste tiendra toujours son rôle, puisqu'aussi bien il se trouve établi au mieux des intérêts du pays. On n'a pas d'exemple qu'un Etat monarchique, avec prépondérance de l'exécutif, ait sombré faute de compétences. Cela se voit, au contraire, dans toutes les démocraties qui, fatalement, mènent à la dictature, comme les Gracques firent le lit des Césars.

C'est surtout dans les lettres, les sciences et les arts que l'on peut redouter une éclipse du génie créateur, ou même du seul talent. Mais quand l'Etat ne s'abandonne pas, tant que l'élite vit sur de bonnes réserves, il y a tout lieu de s'attendre à une Renaissance.

Les peuples qui ont une histoire — on a dit plaisamment que ce n'étaient pas les peuples heureux — ne se sont maintenus au degré de civilisation où leur effort persévérant les avait élevés qu'en observant les règles éternelles de l'ordre, de l'harmonie, de l'esthétique. Et ceux d'entr'eux qui se sont plu, au cours des âges, à détacher de leur mémoire le souvenir de leur grandeur passée, afin de « s'émanciper », n'ont pas tardé à subir le sort du jeune Icare, ayant négligé la leçon qui s'attache à cette légende. C'est ainsi que tant de civilisations ont sombré.

La grandeur et la décadence des races n'ont jamais été dues à d'incompréhensibles concours de circonstances appelées la fatalité, comme le croient les romantiques. Car s'il est vrai qu'à des périodes de fécondité étonnante succèdent fréquemment d'autres périodes moins brillantes, il ne faut voir là que l'indice d'un repos nécessaire et sans aucun danger, du moment que les principes fondamentaux de la civilisation demeurent inchangés et solides. Rome, au temps de sa toute puissance, n'a pas toujours été dirigée par de grands hommes. Mais jusqu'à la veille de la décadence, la sagesse de l'esprit latin avait persisté à travers les siècles.

Un pouvoir personnel éclairé favorise l'éclosion des chefs-d'œuvre. Au contraire, les mauvaises institutions sont une entrave aux productions de haute qualité. Tandis qu'une crise intellectuelle est l'exception, ou ne se voit jamais, dans les pays de vieille civilisation qui se soumettent à certaines règles connues des Grecs et des Latins, elle tend, au contraire, à se généraliser puis à amplifier dès que, au mépris d'anciens principes, chacun prétend se fier à ses aspirations ou inspirations du moment. Dédaigner le beau et le vrai que l'on a sous les yeux, pour s'élancer vers un progrès imaginaire, commencer par bouleverser sans même savoir de quelle manière on reconstruira, céder au goût malsain de créer des perturbations, pour l'unique ambition de faire partager par autrui ce qu'il est convenu d'appeler son idéal, cela revient à provoquer un déséquilibre général et à détruire pour le seul plaisir de détruire.

N'est-ce pas là ce qui s'est produit au XIXe siècle comme à la fin du XVIIIe?

Certes, les intelligences ne manquaient pas alors. Mais, à de rares exceptions,

si rares qu'elles ne font que fortifier notre jugement, les meilleurs esprits eux-mêmes se laissèrent griser par cette absence de discipline.

Un long regard sur la production du XIXe siècle suffit à nous édifier. Que de talent dépensé en pure perte, et le plus souvent à détruire !

Que de labeur n'a-t-il pas fallu pour réussir à exhumer chez un Hugo, par exemple, quelques perles de tant de déchets ! A côté d'une multitude d'écrivains de ce genre et de très inférieurs, les quelques rares de grand style, aujourd'hui rajeunis, ont été de leur temps méconnus. Qui donc allait se soucier de tirer de l'oubli les œuvres de Joseph de Maistre, par exemple?

***

Il ne suffit pas de dénoncer et de combattre certains effets ; il faut aussi, et avant tout, en rechercher les causes.

Le désordre et le flottement auxquels il va falloir remédier, les erreurs que l'on devra dénoncer sans relâche, quelle en est l'origine? C'est ce que n'a jamais recherché ou reconnu le libéralisme, sous le vain prétexte, à peine dissimulé, que jouissant de certains avantages plus apparents que réels, il lui parut plus profitable d'alimenter le mal à sa racine, tout en empêchant la plante de croître et de porter ses fruits. En cela, comme du reste dans tous les domaines où il se manifeste, le libéralisme est la clef de voûte de toutes les théories subversives. On a honte pourtant d'être obligé de répéter à chaque instant, cette vérité vieille comme le monde, qu'aucun fléau d'aucune sorte ne peut être engendré sans cause efficiente.

C'est pour en rechercher les causes qu'ayant été conduit à remonter chaînon par chaînon la lignée romantique, M. Charles Maurras s'est plus particulièrement arrêté à Chateaubriand.

Capricieux, rêveur, mégalomane, uniquement préoccupé de sa vie, de sa gloire et de son tombeau, Chateaubriand reste avec Rousseau et Napoléon, le plus forcené des individualistes. Il ne connaît que le monde et lui : un monde qu'il défie et trouve encore trop mesquin pour son âme immense. Jules Lemaître qui le considérait comme le père du Romantisme et de toute la littérature du XIXe siècle, disait de lui qu'il était l'inventeur d'une nouvelle façon d'être triste.

Avec Chateaubriand, l'équilibre entre la pensée et le verbe est définitivement rompu. Tout se plie et se subordonne au vocabulaire, à la sensiblerie, au Moi. De nos jours, on ne lit guère cet auteur. A part certains passages du *Génie du Christianisme*, quelques portraits et les *Mémoires d'Outre Tombe*, il est presque tombé dans l'oubli, en dépit de son grand lyrisme de poète en prose. Mais là encore, nous vérifions la valeur de l'aphorisme de M. Maurras : « Point de style sans fidélité, point de fidélité sans discipline héréditaire ou volontaire. » Et dans une étude admirablement conduite et saisissante, *Trois idées politiques*, M. Charles Maurras analyse avec pénétration la pensée de Chateaubriand, de Michelet, et d'un esprit positif, Sainte-Beuve.

Quelle qu'ait été l'influence exercée par Chateaubriand et le tour personnel qu'il imprima à la littérature de son siècle, avec, si l'on veut, Sénancour et Benjamin Constant, il n'est pas exact de dire qu'il est à lui tout seul le père du Romantisme, comme l'a prétendu Jules Lemaître.

Quand Chateaubriand se révèle, la Révolution a passé. Tout comme Mme de Staël et Napoléon, son ennemi et son rival, il a reçu l'enseignement des philosophes de la fin du XVIIIe siècle, et plus spécialement de J.-J. Rousseau.

En réalité, c'est à Rousseau qu'il faut remonter ; c'est lui, c'est son œuvre qu'il convient de démanteler, si l'on veut tarir définitivement la veine romantique.

Il est venu en France à une époque de prospérité intense. Le règne de Louis XVI — on ne le dira jamais assez — fut un règne de grande abondance. C'est une vérité qu'on ne saurait trouver évidemment dans les manuels scolaires qui, de l'aveu même de primaires nantis, ont pour but d'exalter les sanglantes folies de quatre-vingt-neuf, au détriment de tout un passé si riche. Sans s'attarder, toutefois, sur ces événements, il faut bien dire que les réformes qui s'imposaient alors étaient désirées, tout d'abord, par l'Etat. Le rôle de la Monarchie a toujours été d'évoluer progressivement et dans une sage mesure. Si bien que la France demeurait toujours à son rang de première puissance.

Vers le milieu du XVIIIe siècle, dans une élite nombreuse où l'on s'adonnait trop exclusivement aux choses de l'esprit, Rousseau apportait des théories bouleversantes. Il avait un style magnifique, et son talent fut le véhicule dangereux de ses idées. On ne se méfiait pas. Et ses écrits se répandirent rapidement.

Ce détraqué prétendit déterminer les règles de la conduite des Etats, il se mit dans la tête d'élaborer des constitutions. Ce n'était plus l'écrivain soucieux de sa véritable fonction, défenseur du juste et du raisonnable, mais le promeneur solitaire qui, poussé par ses élucubrations, s'improvisait moraliste, éducateur, diplomate, législateur, homme d'Etat.

L'anarchie va naître. Peu à peu, le doute s'élève dans les esprits, pénètre les salons, les milieux politiques. On se demande si les folies que débite Jean-Jacques ne seraient pas des idées raisonnables. On finit par le croire : « Beaucoup de ceux[1] qui avaient part à la conduite des affaires, nommaient leur droit un préjugé ; ils doutaient sérieusement de la justice de leur cause et de la légitimité de cette œuvre de direction et de gouvernement qu'ils avaient en charge publique. Le sacrifice de Louis XVI représente à la perfection le genre de chute que firent alors toutes les têtes du troupeau : avant d'être tranchées, elles se retranchèrent ; on n'eut pas à les renverser, elles se laissèrent tomber. Plus tard, l'abdication de Louis-Philippe et le départ de ses deux fils Aumale et Joinville, pourtant maîtres absolus des armées de terre et de mer, montrent d'autres types très nets du même doute de soi dans les consciences gouvernementales. Ces hauts pouvoirs de fait, que l'hérédité, la gloire, l'intérêt général, la foi et les lois en vigueur avaient constitués, cédaient, après la plus molle des résistances, à de simples échauffourées. La canonnade et la fusillade bien appliquées auraient cependant sauvé l'ordre et la patrie, en évitant à l'humanité les deuils incomparables qui suivirent et qui devaient suivre. »

La fusillade bien appliquée n'eût atteint qu'une centaine de décerveleurs, d'escarpes et de tape-dur ; elle eût évité des milliers de meurtres, quinze années de guerre, cinq invasions, combien de révolutions, et celles qui nous attendent.

Le romantisme fit siennes toutes les divagations de Rousseau. L'anarchisme

(1) L'Avenir de l'Intelligence.

orgueilleux de Jean-Jacques n'était pas une éclosion naturelle du terroir français. Genevois et calviniste, J.-J. Rousseau avait été familiarisé avec la philosophie allemande. Sous sa plume, c'était le germanisme qui pénétrait chez nous ; le germanisme qui, ne trouvant point d'obstacles ni de barrières, s'enracinait en terre française.

« La première[1] Révolution a fait fermenter le Romantisme, et le Romantisme, à son tour, a inspiré nos autres révolutions. Les jeunes écrivains d'avant 1830 en fournissent un bon exemple ; leur goût littéraire, les éloignant des mœurs et des idées classiques, ébranla leur fidélité à la royauté établie ; à peine commencé, le gouvernement de Charles X provoquait leur aversion, qui ne cessa de croître, Juillet les exauça ou les délivra. Des insurgés, contemporains de cette évolution plus ou moins glissante, ont pu l'ignorer : mais on ne voit jamais très bien ce dont on est trop près.

« Contre-épreuve de cette ancienne vérité : soixante ans plus tard, lors de la création de l'Ecole Romane de Jean Moréas, la critique du Romantisme tendit à la critique de la Révolution.

« C'est que les dégâts opérés dans l'art avaient aidé à sentir, à comprendre et à situer les maux infligés à l'ordre public. Comme la décadence des lettres avait incliné à admettre la décadence de la patrie, la belle technique renaissante faisait aspirer à d'autres reconstructions que celles de la langue et de l'art. La langue outragée, le rythme torturé, ce royaume des mots où la subversion engendrait l'ataxie faisaient penser aux subversions nées d'autres divisions cruelles. Sœur légitime de ce que les philologues appellent « le langage individuel », une littérature individualiste tendait à supprimer tout autre lecteur que l'auteur : comment n'eût-elle pas attiré l'attention sur le système social qui oppose le citoyen à l'Etat et, au nom d'un Etat meurtrier de lui-même, provoque tour à tour aux fureurs de l'insurrection et aux torpeurs de l'indifférence civique?

« En remontant de cause en cause sur deux ou trois pentes parallèles, on retrouvait sur chacune d'elles, le même corps d'idées fausses aussi inhabitables à l'esprit humain que pernicieuses et funestes au genre humain. Les mêmes termes devaient donc servir à les qualifier. Les deux vocabulaires de la critique et de la politique fusionnant et se complétant : liberté divine du Mot, liberté souveraine du Citoyen, égalité des thèmes verbaux ou des éléments sociaux, vague fraternité créant le « droit » de tous et leur droit à tout. Ces formules rentrant les unes dans les autres, se passaient leurs métaphores en vérifiant à rebours celles de la *Réponse à un Acte d'Accusation* :

J'ai dit aux mots : Soyez République, soyez
La fourmilière immense, et travaillez, croyez...

« La grande erreur politique, enfin reconnue, illustrant l'erreur esthétique, devenue éclatante, celle-ci servait à son tour à mieux voir celle-là. Libre aux industriels, que cette vérité inquiète et embarrasse, sans qu'ils puissent la contester, d'en accuser confusément un esprit de parti qui n'est qu'en eux. Ce n'est pas de ma faute, disait déjà Fustel, si les choses n'ont qu'un ordre. Je ne fais que le montrer.

(1) Romantisme et Révolution.

« Il faut que tout le monde vive, même l'imposteur, le parasite et le charlatan. Mais qui regardera la double nappe de lumière jaillie de ces plans confrontés en sentira la vérité indépendante de toute personne. Le service actif des idées n'a dépendu chez nous que d'elles. Sont-elles vraies? Sont-elles fausses? Aujourd'hui, comme en 1898, l'auteur de ces études peut redire qu'il se préoccupe d'avoir raison. »

Cette raison s'affirme encore plus quand on envisage les perturbations apportées par le Romantisme à la place des inventions qu'il s'attribue.

« Cet enfant de Rousseau[1] met en bas ce qui était en haut, et inversement. Tel est le caractère auquel il se fait reconnaître. Mais jadis, il lui suffisait de se nommer, il était synonyme de progrès et d'avancement. Aujourd'hui ses avocats ne peuvent plus se contenter de définir tout bouleversement comme un bien en soi. Ils sont réduits à faire valoir que leur révolution littéraire et morale, fut une révolution heureuse : elle retrouva la nature, inventa le peuple, rétablit la naïveté des passions, découvrit ce qu'il peut y avoir de charme d'innoccence et de fécondité dans l'ignorance et dans le manuel d'éducation. Avant le romantisme, il était, paraît-il, impossible d'aimer les jardins *qui sentent le sauvage.* Tout était apprêté, ruelle, salon et jargon. Le naturel était proscrit, la vérité honnie. D'après ces contrefaçons de l'histoire qui dénaturent le problème pour éviter de la résoudre, Phèdre ni Bérénice ne peuvent élever un soupir de leur cœur sans qu'il soit titré romantique ; le discours du *Paysan du Danube* devient romantique par les mêmes principes qui annexent Pascal ou Virgile à l'évangile de Rousseau. Cela rappelle l'aventure d'un certain sculpteur qui faisait aux dieux et aux héros, des yeux démesurés ; des amis charitables le menèrent devant la *Pallas poliade* : *Vous voyez bien*, s'écria-t-il, *comme elle a des yeux, elle aussi !...* Ce romantique incorrigible ne se rendait pas compte qu'ils étaient à leur place.

« Les prétendues inventions du romantisme existaient fort bien avant lui. Son œuvre a consisté à les changer de lieu pour leur donner en tout la première ou même l'unique importance. C'est ainsi que Thersite n'avait pas été ignoré d'Homère et de ses homérides : l'esprit de la Révolution ou du Romantisme a tendu seulement à le préférer à Ulysse, à Achille, à Hector, à Priam ; Don César, Triboulet, Jean Valjean, le Satyre ont reçu de l'art romantique non l'existence mais la mission expresse de détrôner l'Olympe. Le retour à la vérité ne sera point de les proscrire, mais de les remettre à leur rang. »

Impossible d'être plus juste et plus clair. On a beau se réclamer de la liberté, cette liberté n'est qu'un leurre pour toute société, s'il est permis à quelques écervelés, en invoquant leur fantaisie, de bouleverser toutes les règles établies, et, sous prétexte de se sevrer de conventions, d'ériger en une sorte de dogme, tout caprice qui pousse à transformer l'art véritable en une sorte de caricature affublée du même nom.

« On insiste[2] : en tant que révolutionnaire, insurgé contre les classements, qui sont tous arbitraires, le romantisme met les choses et les êtres où il lui plaît ; son principe le veut, qui est la liberté.

Il faudrait toujours demander : liberté de qui ou de quoi? Mais, nulle part,

(1) **Romantisme et Révolution.**
(2) **Romantisme et Révolution.**

l'esprit romantique et l'esprit révolutionnaire ne s'accusent aussi clairement que dans l'idée qu'ils se sont faite de la liberté. Il convient d'examiner avec quelque détail, ce que c'est que la liberté en art. Cela fait voir qu'ils l'ont pensée et pratiquée à faux.

L'esprit classique avait enseigné que l'artiste est libre par la puissance sur la matière, par l'habileté à manier des outils, la connaissance profonde et l'observation aisée des préceptes de l'art, enfin par la vigueur, l'abondance et l'essor des idées qui le meuvent et qui le mènent. L'artiste est libre, en ce sens qu'il fait ce qu'il veut. Mais il ne le fait pas comme il veut. Là, sa liberté est bornée par les lois de son succès ou de son échec. Tous les formulaires de l'art professent cette liberté mais énoncent ces conditions. Chanter, c'est ordonner les cadences, régler les rythmes par lesquels délivrer son âme et sa voix. Mais du fait qu'on se plie aux mesures du pur esprit, l'on quitte et l'on repousse l'attraction la plus corporelle :

Nunc pede libero
Pulsanda tellus.

Le lyrique admirable qui, dans ce petit air à boire, faisait probablement une allusion rapide aux mystères secrets de toute poésie, a dit plus explicitement :

Pictoribus atque poetis
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.

Et cette liberté, c'est la liberté du bonheur ; le même critique-poète conseille à ses frères de tout oser, hors ce qui ruinerait l'audace ; il les convie à tout peindre, excepté ce qui décomposerait la peinture :

Sed non ut placidis cœant immitia, non ut
Serpentes avibus geminentur, tigribus agni...

Dans un poème qui porte en épigraphe les mots « *audendum est* » et ne cesse de provoquer le génie à user hardiment de toutes les libertés, André Chénier traduit la restriction d'Horace :

Osons...
Mais inventer n'est pas, en un brusque abandon,
Blesser la vérité...
Ce n'est pas entasser sans dessein et sans forme
Des membres ennemis en un colosse énorme,
Ce n'est pas, élevant des poissons dans les airs,
A l'aile des vautours ouvrir le sein des mers,
Ce n'est pas sur le front d'une nymphe brillante
Hérisser du lion la crinière sanglante. »

***

Vers 1825, il arrive pourtant qu'à la suite d'influences étrangères trop nettement ressenties, certains lettrés vont s'enfermer dans leurs cénacles et s'éloignent ainsi davantage de leurs lecteurs.

Si toutefois ils ne s'isolent pas, leur état permanent de nostalgie et de rêve en fait des ennemis de tout ordre réel contre lequel ils s'insurgent avec acharnement.

« ... Ils[1] commencèrent presque tous par être non pas méconnus, mais déclarés bizarres et incompréhensibles. En tout cas, peu de sympathie. Le talent pouvait intéresser les professionnels et le très petit nombre des connaisseurs ; ceux-ci, sensibles aux défauts, n'ont jamais témoigné beaucoup d'enthousiasme, et les professionnels ne composent pas un public, trop occupés de leur œuvre propre pour donner grand temps aux plaisirs d'admiration ou de critique désintéressée. Cette « littérature artiste » isola donc les maîtres de l'intelligence.

« Mais, quand ils ne s'isolaient point, ils faisaient pis, ils s'insurgeaient. La communication qu'ils établissaient entre leur pensée et celle du monde, se prononçait contre les forces dont ce monde était soutenu. Le succès des romans de Mme Sand, des pamphlets de Lamennais, des histoires de Lamartine et de Michelet, des deux principaux romans de Victor Hugo, des *Châtiments* du même, leur retentissement dans la conscience publique est un fait évident ; mais c'est un autre fait que ces livres s'accompagnèrent de révolutions politiques ou sociales, dont ils semblaient tantôt la justification et tantôt la cause directe. Au total, dans la même mesure où elles étaient populaires, nos Lettres se manifestaient destructives des puissances de fait. »

De tout temps les classiques se sont plu à célébrer les vertus et les beautés de leur époque. Qu'il s'agisse de la Grèce, de Rome ou de l'ancienne France, nous retrouvons les mêmes caractères de sérénité, d'ordre et d'harmonie. En cela se rejoignent les siècles de Périclès, d'Auguste et de Louis XIV.

« Cela n'est pas de tous les âges. »[1] Ronsard et Malherbe, Corneille et Bossuet défendaient, en leur temps, l'Etat, le roi, la patrie, la propriété, la famille et la religion. Les Lettres romantiques attaquaient les lois ou l'Etat, la discipline publique et privée, la patrie, la famille et la propriété ; une condition presque unique à leur succès parut être de plaire à l'opposition, de travailler à l'anarchie.

Le talent, le talent heureux, applaudi, semblait alors ne pouvoir être que subversif. De là, une grande inquiétude à l'endroit des livres français. Tout ce qui entrait comme un élément dans les forces publiques, quiconque même en relevait par quelque endroit, ne pouvait se défendre d'un sentiment de méfiance instinctive et de trouble obscur. L'Intelligence fut considérée comme un explosif, et celui qui vivait de son intelligence en apparut l'ennemi né de l'ordre réel. Ces méfaits étaient évidents et tangibles, la pensée des bienfaits possibles diminua. Les intérêts qui sont vivants se mettaient en défense contre les menaces d'un rêve audacieux. »

Les Romantiques, un René, un Werther, sont des malades, des névrosés qui recherchent la douleur morale et s'y plaisent. Ainsi, ils se consolent de leur petitesse. Etre le héros d'un grand drame dont le monde sera ébloui parce qu'il est unique ! Sentir, rêver, connaître des émotions tout autrement que le commun des hommes ! Et voilà l'imagination à la dérive. Tantôt, le romantique gémit sur le passé, tantôt il imagine une société future selon son rêve. La raison est absente de toutes ces constructions qu'il élève dans les songes. Mais il ne l'avoue point. Et

(1) *L'Avenir de l'Intelligence.*

la meilleure façon de pouvoir dire que l'on a toujours la raison pour guide, c'est de suivre en fait de morale sa propre inspiration.

« ... Le sentiment devenu guide[1], la sensation faite règle, et les tendances excentriques adoptées ainsi par l'imagination, ont été si bien pratiqués dans le romantisme qu'on en arrive à prendre pour synonymes, les deux mots de romanesque et de romantique. Cependant, les choses sont différentes. Il est des têtes romanesques, et qui sourient à leur roman, mais qui, toutefois, prennent garde de ne pas se tromper sur la valeur de ce qu'elles font. Elles se savent entraînées, elles ont du plaisir à l'être, mais elles se l'avouent et ne se flattent pas de se dominer quand elles subissent. La volonté expire, soit ! la raison est absente : elles ne parlent pas raison. Elles ne refont pas la morale pour la mettre au degré de leur emportement. La sensibilité romantique est tout autre. Son caractère est de se croire et de se dire la règle de tout. Romantisme, en fait de passion ou de style, ne signifie donc pas exaltation. Un langage romantique n'est pas nécessairement un langage passionné ; on peut se passionner sans aucun romantisme, comme on s'en convaincra en ouvrant, n'importe où, quelque sermon de Bossuet. Très précisément, le romantisme naît à ce point où la sensibilité usurpe la fonction à laquelle elle est étrangère et, non contente de sentir et de fournir à l'âme ces chaleurs de la vie qui lui sont nécessaires, se mêle de lui inspirer sa direction. L'humeur, alors, n'est plus humeur ; non plus caprice, le caprice : tous deux sont des systèmes, et faux. Les esprits conduits à professer ce système croient ou font croire qu'il existe, au fond de chaque sensibilité particulière, un principe puissant d'unité et d'ordre. Aussi font-ils de leur personne, le juge de leur destinée, et de leurs traits particuliers, un modèle philosophique. »

Ainsi le romantisme accomplissait son œuvre. Absorbé par son individualisme outrancier, il semait le désordre ou l'inertie partout. Il n'est pas étonnant que minée par tant d'idéologues, la France depuis lors ait constamment faibli dans tous les domaines. On la représentait déjà, avant la guerre, comme un pays en pleine décadence ; et Renan, longtemps, longtemps avant, avait supplié que l'on ne troublât point son agonie. Ajoutez à cela le libéralisme qui, socialement, exerçait ses ravages, comme il le fait encore, au profit d'une secte et au détriment de la masse des producteurs. L'on s'acheminait à grands pas vers le désordre et l'anarchie.

A la faveur d'une idéologie barbare, l'instabilité est la règle dans un état tombé bientôt aux mains des médiocres. Les primaires s'installent partout ; et non contents d'étaler cyniquement leur incapacité notoire, ils paralysent du haut en bas de l'échelle sociale, les quelques rares bonnes volontés composées de minorités sages, éclairées et honnêtes, mais devenues, en quelque sorte, impuissantes, dans un pays qui, selon le mot juste de Taine, ressemble à une créature humaine que l'on forcerait à marcher sur sa tête et à penser avec ses pieds.



On a pu croire à un changement après qu'on eût fondé l'école du Parnasse.

(1) *Barbarie et Poésie.*

Il s'agit, tout d'abord, de savoir de quelle manière les Parnassiens se sont détachés du romantisme.

« ... L'action romantique et l'action parnassienne s'accordaient et se confirmaient. Le romantisme de 1830 ne cesse pas en 1868 ; il se transforme et se renforce, comme au Consulat la Révolution. Comme le Consulat a été la Révolution « dessouillée », le parnasse est un art romantique ébranché, nettoyé et mis dans une espèce d'ordre qui fait illusion au vulgaire... On dit : C'est du classique ! C'est du classique faux. C'est le contraire du classique. Un peu plus tard, les habitudes du romantisme furent troublées lorsque symbolistes et décadents vinrent liquéfier la fragile reconstruction de Victor Hugo et de Banville. On cria à la barbarie. Il y avait soixante ans que la barbarie sévissait. Avec leurs airs dévastateurs, les nouveaux venus obéissaient à tous les principes de leurs aînés ; ils n'y ajoutaient qu'un peu de brutalité. Ils ne représentaient, en définitive, que le troisième état d'un seul et même mal, le mal romantique, comme les Parnassiens en montraient le deuxième état. »[1]

Comme on voit, ni les préjugés ni l'adulation rituelle qui s'attachaient à certains noms, ne gênèrent M. Charles Maurras dans la libre expression de sa pensée. Sans la condamner en bloc, la poésie parnassienne nous semble d'une froideur de pierre. M. Maurras compare les poètes de cette école à des « romantiques rangés et tempérés, tantôt par la timidité, tantôt faute de verve ».[2]

Il constate que « sous les beaux dehors de la rime riche et d'une stricte correction grammaticale, les Parnassiens ajoutent au désordre du Romantisme, un malheur nouveau. Le mot jusque-là asservi tout au moins à son sens, c'est-à-dire à un certain objet qu'il représentait, est désormais pris en lui-même uniquement choyé pour sa valeur musicale, son coloris ou sa forme ».[3]

L'écrivain le plus typique de cette école est à coup sûr, Stéphane Mallarmé « qui réalisa à la lettre toutes les idées du Parnasse parce que nul poète (il mérite vraiment ce nom, dit M. Maurras) ne naquit avec une imagination plus glacée. »[3]

Certes, entre M. José Maria de Hérédia et l'auteur de l'*Apparition*, la différence n'est pas grande. Mais chez Mallarmé, « les mots s'arrangèrent sur le papier d'après leurs attraits mutuels et leurs exclusions réciproques : affinités, appels, contrastes purement mécaniques qui n'exigeaient aucune opération de l'esprit du poète, ni son choix, ni son jugement : seule opérait la faculté élémentaire de sentir et d'associer spontanément les images. »[4]

Qui pourrait, par exemple, nous donner la signification de ce vers mallarméen :

De blancs sanglots glissant sur l'azur des corolles...?

Comme M. Maurras a raison quand il déclare que notre histoire littéraire

(1) Le Romantisme féminin.

(2) Barbarie et Poésie.

(3) Poètes : Livre concis et passionnant, recueil d'une série d'études variées qui datent de 1898. On apprécie d'après cet ouvrage, le jugement sûr de M. Maurras, et l'on voit combien il a été bon prophète, surtout au sujet de Mallarmé.

(4) Romantisme et Révolution.

ressemble trait pour trait à notre histoire politique. Ici et là, les idées sont des « nuées »

Cependant, la question du Moi, en littérature, se pose d'une autre manière qu'en 1865 :

« Nos lettrés[1] ne demandent point s'il faut ou non « raconter ses peines de cœur ». Car cela va de soi. Nous savons que nos joies et nos peines sont inséparables de nos pensées, et, comme l'a bien montré M. de Hérédia, c'est l'âme de Racine ou l'âme de Virgile que l'on finit toujours par découvrir sous les figures des héros et des héroïnes de leurs poèmes. Mais que raconter de notre âme? Est-ce son journal quotidien? Ou serait-ce plutôt les grandes lignes de son histoire? Ou, plus profondément, les traits de sa structure intime et les points par lesquels cette âme, qui est nôtre, ressemble aux âmes de tous les lieux et de tous les temps.

« 1° Les classiques se sont attachés à cette humanité générale et abstraite ; s'ils ont préféré quelque siècle ou quelque pays, ç'a été justement parce qu'ils y voyaient se dégager avec plus d'aisance et de lumière, cette quintessence de l'homme.

« 2° On peut dire que, tout au contraire, les romantiques, les naturalistes, les impressionnistes veulent montrer la vie des hommes au jour le jour, à la grâce des accidents, des rencontres et des climats. On applique à leur art l'épigramme connue: *Historiola animaæ*. Ces messieurs écrivent la petite gazette de la psychologie et ils n'ont avec l'esthétique que de rares points de rencontre. Ils sont abandonnés à la description du particulier. Ils cherchent la singularité du détail. Ils doivent donner dans l'étrange. Leur moi est une fleur dont ils chérissent surtout les déformations. Ce n'est pas une belle fleur.

« 3° Dans l'entre-deux, il faut placer beaucoup de bons esprits qui, incapables de partager l'erreur romantique, n'ont pas eu la force de la dédaigner complètement. Ils l'ont dépassée de beaucoup. Ils se sont efforcés d'exprimer ou leur siècle ou leur race, sans entrevoir les relations qui unissent cette race ou ce siècle à tout siècle et à toute race. Leur art sera de grand profit et d'excellent enseignement aux historiens et aux géographes. Les peintures qu'ils donneront de leur âme refléteront un grand nombre d'âmes voisines ; elles préparent à la curiosité des hommes futurs l'aliment de leurs témoignages. Il en sera ainsi de bien des poètes du Parnasse. J'ai peu d'illusions sur le cas que la Muse éternelle pourra faire de leurs poèmes. Ces poèmes ne tarderont pas à être rejetés de tout esprit enclin à la vraie poésie. Or, il viendra des érudits. Et ceux-ci seront fort reconnaissants à M. de Hédédia, à M. Coppée et aux autres de tant de menus documents sur les mœurs, la pensée, la rêverie et le sentiment des Français au milieu du XIXe siècle. Peut-être nos contemporains perdront-ils dans l'estime de leurs neveux à être connus avec cette précision : ils l'auront voulu. »

En s'élevant ainsi au-dessus des faveurs et des complaisances, trop fréquentes dans la critique, et dont Sainte-Beuve lui-même ne s'était pas toujours dégagé, M. Maurras a montré que si l'art ne remplace pas le génie, il lui vient en aide. Cet art, les plus grands des poètes s'y sont soumis. Et pour l'avoir dédaigné, bon

(1) Barbarie et Poésie.

nombre d'écrivains du XIXe auxquels le génie ne manquait pas, ont gaspillé la plus grande partie de leur œuvre, car dans le grand art comme en toutes choses, il est des règles qu'on ne saurait inventer.

***

Dans sa critique du Romantisme, M. Charles Maurras ne s'est pas contenté de la pure exégèse. Comme il l'a dit lui-même, fidèle à un précepte de rhétorique classique, il a cherché le secret des événements dans les cœurs.

C'est dans les *Amants de Venise* qu'il nous montre George Sand et Musset dans les complications de leur liaison tourmentée. Cet ouvrage, où abondent les documents les plus précieux, n'est pas une simple narration de l'aventure. Les actions des personnages s'y trouvent progressivement et minutieusement détaillées, à l'aide des documents les plus exacts. L'auteur intervient au moment opportun, quand il s'agit de souligner un point psychologique important de l'aventure. Il le fait avec un art infini, glissant sa pointe d'ironie subtile et piquante. En logicien implacable, il ne laisse rien passer. On peut dire qu'il a saisi sur le vif, et dans ses replis les plus profonds, le mécanisme de l'âme romantique.

D'aucuns ont manifesté leur sensiblerie, en présence de cette méthode qui leur paraissait quelque peu rigide. C'est surtout ce pauvre Musset qu'ils ont peine à voir sous son vrai jour, en proie à toutes ses folies de bon enfant écervelé. Disons au contraire qu'une telle leçon s'imposait.

« Le grand souci[1] du philosophe ou du politique français est aujourd'hui de mettre fin à ce qui subsiste ou renaît de la maladie romantique. Il faut donc la connaître. La vie et l'œuvre d'un Chateaubriand, la vie et l'œuvre d'un Michelet vues d'un peu près nous montrent comment les romantiques ont subi dans leur volonté le désordre de leur pensée. »

On voit, de tout ce qui précède, que le classicisme met de l'ordre dans les idées, élève l'âme tout en favorisant son équilibre. Il est donc une source de biens.

En rompant avec les traditions classiques et leurs règles d'or, en se donnant le ridicule d'appeler Boileau, *perruque* et Racine, *polisson*, en érigeant le culte du moi en dogme, le Romantisme ivre d'orgueil, de caprice, d'individualisme, prêche d'indifférence à tout ce qui ne répond pas à un sentiment personnel. Et réjoui, en quelque sorte, de franchir les barrières de la raison, il s'est livré à une longue apologie de l'instinct, ouvrant ainsi l'ère des appétits, de la haine, des révolutions.

Mais le voilà battu en brèche. Il a reçu de rudes coups. A la suite de M. Charles Maurras, d'autres ont saisi le bélier. Les quelques fleurs qu'il a semées sur ses ruines, n'ont exhalé que parfums enivrants et morbides. Ceux qui les ont trop longtemps respirés, en sont morts. Le résultat de la campagne antiromantique, commencée avec l'Ecole romane, a été tel qu'à notre époque, nul ne prétend plus être considéré comme romantique. Même ceux qui le sont demeurés au fond du cœur, s'acharnent à jouer sur les mots pour arriver à démontrer qu'ils sont de purs classiques. Progrès réels, succès appréciables qui, par eux-mêmes, seraient

(1) Les Amants de Venise.

négatifs si la nécessité de reconstruire n'avait été en même temps envisagée. Il est louable de s'appliquer avec persévérance à remonter des effets aux causes, prendre le mal à sa racine, assainir, expurger. Encore faut-il savoir utiliser les richesses déjà acquises, les créations heureuses qui néanmoins ont vu le jour à travers le déchaînement de forces aveugles et sourdes.

Croit-on que M. Charles Maurras les ait négligées?

Revenir simplement au passé n'est pas une solution suffisamment rationnelle, même s'il est prouvé que l'organisation qui le caractérise a été une source de fécondité, de bien-être et de paix. De même qu'on ne doit pas se fier au hasard des conjonctures, de même il serait inopportun de faire abstraction des événements qui ont surgi et apporté, avec des changements nouveaux dans les goûts et les mœurs, des nécessités non moins impérieuses. En politique, comme en littérature et en sociologie, il faut savoir adapter les principes traditionnels aux conditions de vie modernes qui, du fait de leur importance, trouveront aide et protection dans les institutions.

« Le nom de tradition ne veut pas dire transmission de n'importe quoi ; c'est la transmission du beau et du vrai. »[1]

Faute de traditions, de discipline et de doctrine éclairée, la médiocrité a dominé le monde officiel du *Stupide*, tandis que d'éminents esprits restaient dans l'ombre. Un Bonald, un Le Paly, un Joseph de Maistre, un Taine, un Renan ont lutté vainement, les uns pour enrayer le libéralisme naissant, les autres afin de provoquer une réaction salutaire.

M. Charles Maurras a puisé le meilleur de leur enseignement. Il s'est efforcé — il y a d'ailleurs parfaitement réussi — d'en faire bénéficier le nombre chaque jour croissant de ses élèves qui, à sa suite, s'en vont propager sa doctrine. Il a montré ce qu'il y a de dangereux dans le germanisme de Renan, le déterminisme mécanique de Taine et la métaphysique de Comte.

Ces vieux auteurs ont donc été admirablement sélectionnés et dans leur œuvre il a su faire un choix. Sans doute, il y a des longueurs inutiles dans Taine, et des erreurs nombreuses. Assez souvent il est diffus ; la sauce trop abondante et diluée noie l'aliment qui nourrit. Mais quel admirable recueil de critiques de la démocratie !

Quel florilège étincelant pourrait surgir de son œuvre?

Les soirées de Pétersbourg de Joseph de Maistre et son livre, *Le Pape*, n'ont rien perdu de leur saveur ni de leur actualité. Le Play et Bonald ont été deux économistes d'une exceptionnelle valeur, encore que le premier se montrât assez ignorant de la politique. On se rend compte en les fréquentant, de l'inconséquence de l'économie libérale si fortement ébranlée par la Tour du Pin, le vrai théoricien de la sociologie d'*Action Française*. Et que dire du comte de Chambord que ses idées sociales mettaient en avance de cinquante ans sur les plus grands esprits de son siècle? Henri V, l'enfant du miracle comme l'appelaient nos pères, et qui joignait à ses hautes qualités de sociologues, celles d'un grand prince et d'un chef avisé.

(1) Barbarie et Poésie.

Quant à Frédéric Mistral, que l'on nous dit être monté au faîte de la gloire grâce à la perspicacité de Lamartine, il n'a été réellement popularisé que du jour où M. Charles Maurras et les régionalistes de son école, le firent connaître. Jusque-là, il était surtout apprécié d'une certaine élite parisienne et méridionale. Quelques rares périodiques avaient, certes, parlé du poète provençal, mais le plus souvent comme d'une curiosité. Sans l'auteur de l'*Etang de Berre*, Mistral serait certainement demeuré longtemps encore, aux yeux de l'élite, un autodidacte provençal, sorte de troubadour à l'oreille cassée, revenu à la vie, au sein de sa Provence, en pleine période de « progrès ». De loin, il attachait à sa personne cet intérêt passager que l'on porte aux espèces disparues ou que l'on croyait telles. Dans les premiers éloges qui lui sont décernés, on est choqué de ce ton détaché d'amateurs qui louent un bibelot original.

Un des plus grands services que Maurras a rendu à la France, c'est de mettre à leur place les écrivains qu'avait accaparé la Démocratie.

Des auteurs qui naguère étaient revendiqués par les forces de destruction et dont la gloire emportait sur ses ailes l'individualisme, l'anarchie, l'internationalisme, l'anticléricanisme, et toutes les passions déchaînées contre l'ordre, la religion, la propriété et la famille, M. Maurras s'en est servi pour défendre et consolider ces éternelles assises de l'ordre social. Il les a lus et relus. Il a scrupuleusement épluché chacun de leurs écrits. O surprise ! Les verges que l'Etat antinational avait lui-même coupées, voilà que M. Maurras s'en saisissait pour flageller cet oppresseur de consciences ! Un Taine, un Renan, un Comte, un Stendhal passaient dans les rangs de la réaction. Admirable revirement !

On n'oserait plus maintenant prétendre que Renan a aimé la Démocratie. Il suffit de se reporter au plus beau de ses livres, à *La Réforme Intellectuelle et Morale*, pour se rendre compte de sa profonde aversion pour ce régime. On sait qu'il a écrit que le jour où la France a coupé la tête à son roi, elle commit un suicide.

Comment avait-on pu laisser s'enfler cette légende d'un Renan adversaire de l'ordre chrétien? Ouvrons, par exemple, sa *Politique religieuse du Règne de Philippe-le-Bel*, nous trouvons un Renan dont le cléricanisme nous étonne ! Et dire qu'au lieu de réfuter intelligemment l'adversaire, le pâle troupeau des ralliés préférait geindre en se voilant la face, et laisser se poursuivre d'infâmes campagnes dont le retentissement était d'autant plus redoutable que l'autorité de l'écrivain habilement invoqué grandissait chaque jour davantage ! Les modérés préféraient croire aveuglément les sottises qu'on leur débitait sur Renan et tant d'autres : ce qui les dispensait de réfléchir.

Nous n'avons jamais négligé l'importance des erreurs de Renan. Raison de plus pour ne pas tolérer qu'on fît de son œuvre entière, un redoutable arsenal contre un ordre social dont ce philosophe s'est souvent fait l'apologiste. En tant qu'historien des religions, Renan est sans intérêt, par le fait même de son éclectisme qui le condamne à errer. Par contre, Renan politique est réellement admirable. Les thuriféraires de la Révolution ne peuvent désormais invoquer cet auteur sans risquer de porter à leur doctrine un coup mortel.

N'eût-il obtenu que ce résultat, M. Maurras ne serait-il pas digne des grands

éloges que lui ont décernés les plus éminents parmi les hommes d'ordre, au premier rang desquels il faut vénérer le Grand Pape Pie X?

Ce que nous avons dit pour Renan, nous le dirons tout aussi bien en ce qui concerne Proudhon, Auguste Comte et France. Notons seulement en passant, que si M. Maurras a puisé dans l'œuvre de ces auteurs certaines notions fortes et fécondes, il a également contribué à rendre le reste de leurs écrits inoffensifs. Ceux qui le suivent peuvent sur ce terrain, marcher sans crainte, car ils ne sont jamais guidés aveuglément. Comme le baigneur inexpérimenté à qui l'on dit : ici est la partie du lit du fleuve où l'on reste en sécurité, là est le gouffre, ils trouvent dégagés, dès le début, les vérités qui soutiennent la société. Aussi bien, l'instrument qui servait journellement à fabriquer des engins meurtriers, M. Maurras s'en est saisi et l'a utilisé pour un but d'union, de concorde et de paix.

Certes, le coup a été dur pour l'adversaire. Troublés dans leur œuvre de dissociation, de discorde et d'irréligion, les puissances d'argent grossies de toutes les sectes des quatre Etats confédérés — juif, maçon, protestant libéral sectaire et métèque — se liguèrent contre le rénovateur de la pensée française. C'est vainement qu'elles lui tendirent des embûches, qu'elles suscitèrent sur sa route toutes sortes d'entraves, qu'elles songèrent même à sa disparition. Aujourd'hui, encore, nous assistons à un paradoxe beaucoup plus étonnant : les révolutionnaires et francs-maçons les plus notoires, ainsi dépouillés de tout appui sérieux dans notre littérature et désespérés de n'avoir rien à opposer à la doctrine de M. Charles Maurras, ont vu venir à leur secours les démocrates chrétiens qui, après les fraternelles agapes de Bierville, reprochent à M. Maurras d'avoir de mauvais maîtres. Grossière et salutaire ironie ! Coïncidences vraiment curieuses !

Nous disons, au contraire, que d'avoir ainsi travaillé d'arrache pied à l'application intelligente, éclairée et persévérante de vérités en sommeil, le mérite de M. Maurras n'aura pas été moindre que d'avoir élaboré par la suite une doctrine de relèvement national, et groupé autour de lui une élite de choix, ayant à cœur de propager cette doctrine par laquelle se réalisera la renaissance française.

***

Avons-nous montré suffisamment l'influence de M. Maurras et les résultats qu'il a obtenus dans la lutte contre le romantisme? Les événements, en tout cas, l'auront fait beaucoup mieux. Il suffit de traverser le quartier latin pour éprouver l'enthousiasme qu'il a suscité dans la jeunesse, alors qu'il y a seulement vingt ans, les idées les plus subversives étaient en vogue dans le même milieu. Une œuvre qui nécessite des commentaires aussi développés, alors surtout que nous nous sommes attachés à n'en examiner qu'une faible partie, tout en nous efforçant de la rendre accessible à tous, une œuvre extraordinairement riche, abondante, variée, exigerait une étude exceptionnelle si l'on avait la prétention de l'exposer entièrement. Nous serons trop heureux si nous avons donné à nos lecteurs le goût de connaître et d'approfondir la pensée du Maître. Ils y trouveront, en même temps qu'un enseignement précieux, cette inexprimable beauté dans l'expression qui est la parure de son œuvre. Même à travers ses ouvrages les plus savants, on sent

passer un souffle de poésie. On y respire cette atmosphère lumineuse, comme ce beau ciel de l'Attique que l'on disait si salutaire aux intelligences des Athéniens.

M. Maurras occupe une des premières places dans les lettres et la pensée françaises. Depuis plus de vingt ans, ses écrits étaient admirés et commentés par ses contemporains. Les beaux vers qu'Anatole France lui dédia jadis, et que tout le monde a sur les lèvres, ces vers qui expriment tout le charme de la culture gréco-latine qui se dégage de l'œuvre de l'auteur d' « *Anthinéa* », montrent à quel point M. France avait su pressentir le génie de son jeune élève d'alors.

Il a une doctrine dont il est lui-même le fondateur et qui déjà porte son nom.

Il a groupé autour de lui toute une élite dont le nombre ne cesse de grandir. Et chaque jour, des milliers de jeunes Français, pleins d'enthousiasme et de jeunesse, avides d'un enseignement à la fois sain et positif, trouvent dans la pensée du maître les éléments constitutifs d'une théorie rajeunie, née de l'intelligence, de l'expérience et de la raison. C'est grâce à elle que nous pourrons sortir de l'état chaotique où nous vivons momentanément.

Car la gloire de M. Charles Maurras ne réside pas uniquement dans son œuvre philosophique et littéraire. Il est évident que les seuls ouvrages littéraires qu'il a composés lui donnent le droit de figurer parmi les premiers de son époque. Mais pourtant, son plus beau titre de gloire, c'est d'avoir pénétré dans le domaine de la politique, d'avoir analysé avec cette puissance de pénétration, ce génie, qui lui a valu l'admiration même de ses adversaires, le vice fondamental des institutions qui nous paralysent et nous condamnent à subir les événements qu'une démocratie ne peut pas prévoir. Car la Démocratie vit au jour le jour, uniquement absorbée par les divisions intestines qui voilent aux yeux de tous, jusqu'à la dernière minute, les dangers extérieurs.

Les plus belles œuvres littéraires de notre siècle auront disparu des archives de la planète que l'on commentera encore, et probablement même avec plus d'admiration qu'aujourd'hui, ces chefs-d'œuvre de philosophie politique dont l'*Enquête sur la Monarchie* forme les premières assises.

Quelle pitié de penser que des esprits qui se croient cultivés ne connaissent Maurras que par ses articles quotidiens dans l'*Action Française*, et n'ont jamais ouvert aucun de ses ouvrages !

Personnellement, M. Charles Maurras n'a retiré aucun avantage de cet inlassable dévouement à la cause du salut public. Cela lui a valu la haine de tous les germanophiles, ploutocrates, politiciens et mauvais Français, dont il n'a cessé d'entraver l'action néfaste, l'inimitié de quelques ignorantins, et surtout cette conspiration du silence que l'on a exercée sur son œuvre, jusqu'à la guerre. A ce moment, il ne fut plus possible de cacher au public cette pensée prophétique.

Quand la conspiration du silence s'est révélée inopérante, on a usé d'une méthode beaucoup plus perfide. A l'aide de falsifications, d'inventions calomnieuses, de textes tronqués et dénaturés, les germanophiles ont enfin réussi, après vingt années de louches intrigues, à faire mettre à l'index par l'autorité ecclésiastique une partie des œuvres de Maurras. Mais le bon sens national a reparu. L'ennemi a échoué.

Le premier mouvement de surprise apaisé, chacun s'est demandé d'où venait l'agression, quelle en était la cause?

On s'en est nettement rendu compte, dès que l'on a connu la qualité des détracteurs et la pensée qui les animait. S'ils font sonner si fort de prétendus dangers, que les hautes autorités spirituelles avaient cru devoir négliger ou nier pendant plus de vingt ans, c'est donc qu'autre chose les gêne à côté des raisons invoquées. La manœuvre germanophile était trop apparente. Elle s'est effondrée lamentablement.

Si, pourtant, Maurras avait voulu connaître la vie facile et heureuse de certains de ses contemporains, même en s'occupant de politique, quoi de plus simple pour lui !

Il se trouverait, depuis longtemps, sous la Coupole, comblé d'honneur.

Il aurait pu, tout jeune, se trouver à la tête de quelque grand quotidien, avec un traitement de ministre et sans aucune responsabilité, au lieu que, suivant sa vocation, il a préféré se placer sur le terrain de l'opposition, au risque de jouer toute sa vie un rôle obscur, fournissant un labeur continu avec un traitement qu'un simple bureaucrate eût méprisé.

Ces choses-là, aujourd'hui, peuvent être ignorées du public, à cause d'une polémique savamment dirigée qui ne vise qu'à dénaturer les faits, aux yeux du peuple toujours dupe ; mais plus tard, elles seront connues : car la lumière se fait enfin sur toutes choses, et ceux-là même qui auront à étudier la biographie de Charles Maurras, reconnaîtront que sa vocation politique aura été l'honneur de sa carrière.

J'ai déjà dit que sa sensibilité transparaissait dans ses écrits comme dans ses actes. Comment ne pas le reconnaître ! Comme il aime ses collaborateurs ! Quelle fidélité dans l'amitié ! Comme il sait vivre avec nos morts : on le dirait presque, avec eux, en état de communion constante. Et avec quelle pieuse vénération il sait aussi évoquer leur mémoire ! Il a l'art d'utiliser les hommes et il ne s'en flatte pas. Mais la différence essentielle qui existe entre lui, qui n'a d'ambition que pour son pays, et les grands manieurs d'hommes ou qui se croient tels et agissent pour une vaine gloire personnelle, c'est qu'il brave le danger, toujours disposé au sacrifice, tandis qu'il ne voit pas d'un œil tranquille les autres s'y exposer. De bonnes âmes paraissent étonnées que tant de générations, en l'appelant le Maître, lui aient voué une grande vénération. Non seulement il les a instruites, mais il a été pour elles, un exemple vivant d'abnégation, de courage civique, de vertu. Les milliers de jours de prison gaîment conquis par ses ardents ligueurs résolus à fêter l'héroïne nationale, et ces braves d'Action Française qui tous sont tombés vaillamment au champ d'honneur, le dévouement à toute épreuve de véritables légions qui, d'un bout à l'autre de la France, sans distinction de classe ni de fortune, et en dépit de multiples occupations journalières, s'unissent pour le salut public, voilà une partie de l'œuvre de Charles Maurras.

Evidemment, pour obtenir un tel résultat, et quels que fussent les revers, il fallait bien être stoïque quand le devoir l'exigeait. M. Maurras a su l'être, souvent avec tristesse, toujours avec sérénité, soutenus lui et les siens par une cause juste et noble, — comme disait le duc d'Orléans, — une cause qui nécessairement triomphera. Et ceux qui pensent par leurs manœuvres arrêter son essor, sont de bien

mauvais psychologues. Plus ils essaieront d'éloigner de M. Charles Maurras ses fidèles, plus ceux-ci se multiplieront et se rapprocheront, car ils ne sauraient oublier tout le bien qu'il a fait à leur pays et à la civilisation. Et cette civilisation que l'on croyait sauvée du désastre après quatre ans de guerre, se trouve de nouveau menacée. Déjà l'héroïne de Dante, crie à chacun de nous :

N'entends-tu pas la douleur de sa plainte,
Ne vois-tu pas la mort qui lui livre combat
Sur ce rivage plus orageux que la mer ?

Ce n'est pas le moment de ralentir notre effort. Plus que jamais il va falloir lutter et vaincre.

PIERRE BÊCAT,

FIGURES CONTEMPORAINES

HENRY DE MONTERLANT
OU
LES ANGOISSES D'UN COMBATTANT

On ne saura jamais combien j'ai fait passer ma vie avant ma littérature.

H. DE. M.

En janvier 1920, M. Henry de Montherlant, chargé de prononcer l'allocution d'usage devant les anciens élèves de l'école Sainte-Croix de Neuilly, qui se réunissaient pour la première fois depuis la guerre commença son discours par les paroles suivantes :

« Monsieur le Supérieur m'a demandé de parler au nom de cette première génération du nouveau Sainte-Croix, celle qui faisait sa philosophie en l'année 1913. Monsieur le Supérieur s'est-il bien rendu compte qu'il me demandait de parler au nom de morts?....

« Je ne dénature rien. Des dix garçons de cette classe, sept sont morts. Des trois survivants, deux ne survivent que parce qu'ils n'ont pas fait la guerre.

« De ceux qui sont partis, je suis le seul qui soit revenu. On ne m'a pas choisi par honneur, pour parler au nom de camarades d'alors. On a pris le seul qui reste .»

Le jeune homme qui à dix-huit ans subit une secousse aussi douloureuse, ne peut plus se considérer comme libre ; il doit servir une idée et accomplir un devoir. M. de Montherlant est né le 21 avril 1896, l'anniversaire de la fondation de Rome ; il est donc venu au monde sous le signe du Tibre ; une seconde fois, le 11 novembre 1918, il est rentré à son foyer sous le signe des Morts.

Grâce à son témoignage, ceux qui avaient douze ans au commencement de la guerre ont commencé à sentir les détails de la catastrophe, car Radiguet avait raison. La période de 1914 à 1918 a été pour nous « quatre années de grandes vacances ». Dans cette affirmation, la franchise se donnait libre cours ; on osait ne point farder la réalité. Nous aussi, nous avons été en quelque sorte sacrifiés, mais tandis que les souffrances physiques n'étaient point épargnées aux combattants, dans notre esprit et dans notre cœur se glissait la blessure d'abord inconsciente, dont on ne se rendait pas compte alors de la gravité et de la profondeur.

M. de Montherlant s'est gardé dans « Le Songe » de grossir un trait juste, de parer ses personnages dans un symbolisme apprêté, de fabriquer des mannequins bourrés d'idéologie. On nous avait montré trop souvent des soldats, qui montaient à tour de rôle à la tribune pour réciter des tirades philosophiques, émaillées de quelques mots d'argot. La misère paraît ici sans maquillage et la souffrance sans retouche romantique. La vraisemblance y est gardée jusque dans l'extrême de l'horreur. L'auteur montrait des êtres et des objets d'un monde étrange sous leurs faces changeantes, au gré de l'instant ou des lumières intérieures. Cette prose nouvelle reflétait de l'enthousiasme, de l'ardeur généreuse et des sentiments de la plus noble charité, augmentée d'une pitié nuancée d'ironie, d'une tendresse clairvoyante et indulgente à la fois, en un mot de cette politesse de cœur, qui est la marque d'un jugement droit et d'une tête bien faite, sur les épaules d'un homme bien né, Français de bonne souche. Un indépendant? Certes, et qui regarde les choses en face, ne cherchant jamais à les prendre par le biais favorable aux préventions. Autant il met de simplicité à constater l'affreuse vérité humaine, autant il apporte de soin à préserver ses jugements de généralisations faciles et des reflexes mêmes de la souffrance.

On reconnut tout de suite de la grandeur, de la nouveauté dans cette juvénilité farouche. Nous avions eu déjà vingt livres de révolte, mais rien ne ressemblait à cette fureur rayonnante. La vraie raison de la dureté d'Alban envers la femme qui l'aime, réside dans les récentes visions qui, s'interposant entre son cœur et les larmes de l'amoureuse, lui rendent impossible tout attendrissement. Pourtant, nous avons aimé le jeune homme pour ce ton, où la sensibilité se masque de rudesse et de dédain, où la plus charmante familiarité voisine avec un étincelant lyrisme ; nous y avons appris d'admirables choses sur l'amitié masculine, que tant d'œuvres ont magnifiée. Les monstres et les anges, la laideur et la suavité s'opposent avec une exquise violence et ce mélange nous ravit, car il y a beaucoup de douceur humaine chez ce condottière qu'on nous peint si brutal.

« Ils passaient... au dessous la femme pleurait. Dans la hiérarchie des larmes, quel rang occupaient ces larmes? » Nos compagnes se résignent mal à n'être qu'un instrument anonyme. L'incertitude est en somme le désir de se conserver en entière disponibilité et ressemble assez au mépris. On se refuse à choisir et cela n'est guère flatteur pour celles que l'on prend sans se croire lié. Les jeunes filles ont trop rêvé à autre chose pour se contenter de ce libre accord temporaire, analogue au flirt sexuel. Ce libertinage plein d'imprévu est vite monotone et même ennuyeux. On y retourne comme on se met à table avec le minimum d'appétit et une gourmandise sans curiosité. Acte gratuit, ridicule et vain. Notre façon de vouloir l'action est

l'expression même de notre asservissement au rêve. Nous voulons agir parce que nous ne parvenons pas à nous satisfaire de notre méditation. Nous y voulons introduire le mouvement et l'activité que nous convoitons. Mais la vie ne nous offrant qu'une agitation mesquine, pouvons nous nous résigner aux vieux manèges? Nous nous réservons pour quelque chose d'énorme, qu'il nous plaît de pressentir et dont nous n'avons pas la moindre prévision. Nous tenons à nous réserver. Les forces qui grondent en nous, nous ne les engageons pas. Ce serait les asservir. Tout au plus faisons-nous l'essai pour des actes indéfinis. C'est le pushingball où nous conservons notre forme et notre confiance. Nous sommes disponibles.

On nous croit inquiets parce que nous sommes aux écoutes. On nous dit incertains parce que devant le choix à faire, nous réfléchissons de façon à engager le moins possible de cet avenir vierge. Il ne s'agit pas de gaspiller son énergie et de s'atteler à des besognes trop petites. Nous sommes « des incertains bien décidés ». Le mystère laisse quelque répit. Le rêve, nous le mêlons à nos instants et à nos gestes. Et cependant nous évitons de le vivre trop directement. Lorsque nous agissons, nous en faisons une réalité c'est-à-dire quelque chose de définitif, d'immuable, quelque chose, capable de se dresser et de nous barrer la route. Nous sommes des joueurs aux mises infimes, qui ne parviennent pas à se passionner pour la partie.

La génération de M. de Montherlant ne croit plus à l'amour. Pour être franc, elle n'y pense plus guère. Tout au moins elle le fait entendre. Son indifférence ressemble à du cynisme. La sécheresse des cœurs est en raison directe de la liberté des mœurs. La chair satisfaite laisse le champ libre aux excès de l'intelligence. Plus de sentiment ; des idées, des philosophies. L'abus de l'analyse, de la dissociation rappelle la prédilection pour « le barbare». On retourne à la nature primitive. On se dépouille jusqu'à l'instinct. Chacun entreprend plus ou moins publiquement son examen de conscience, en y mettant de l'acuité et de la profondeur. On s'attaque au moi. On le débarasse de ses ornements, oripeaux de mode, de préjugé, de culture, de raisonnement. On tente de revenir à cette virginité impossible après des siécles de civilisation. Romanciers et poètes fournissent de sérieuses données aux essayistes. On revient à la nature, non comme à un âge d'or, mais comme à un nouveau champ d'analyse.

« Contre ce corps à présent, les gestes de l'amour ne lui venaient plus. La transformation du type de pureté en un type d'impureté, quoi, lui, il collaborerait à cela! Toutes les langueurs, et sous des noms gracieux, toutes les maladies dans les chairs caressées... Quoi ! lui ? Ah ! non, pas ce vandale ! Pas ce vandale et pas ce parjure ! Mais alors je sacrifie mon plaisir ?... J'aime assez pour sacrifier... » Des deux mains il prit sa blouse et il lui recouvrit les épaules. » La loyauté exige qu'on ne possède pas la femme que l'on trompe. Celle-ci aimerait mieux fermer les yeux, mais M. de Montherlant méprise les pieux mensonges. L'amour même réduit à sa forme matérielle prend peu d'importance, même quand il prend beaucoup d'espace. On joue franc jeu. A qui la faute ? A la parfaite suite dans les idées. L'analyse minute par minute, qui veut éliminer les arrières-pensées, corrompt les sentiments, leur enlève toute spontanéité. Pour contrecarrer l'action des préjugés et éviter les parti-pris, elle s'oppose à la volonté, la retient, lui fait remettre à plus tard les impulsions. Le

spectateur s'introduit dans la machine et la fausse par sa présence. La dissection tue le sentiment à son apparition. Le sujet ne présente plus d'intérêt. On abandonne l'expérience. Les jeunes hommes d'aujourd'hui sont forts. Le cœur n'en fait pas des victimes. Il n'a pas de prise sur eux. L'action leur reste possible. Lorsqu'il faut se délier, l'acte comme un réflexe part d'eux, impitoyables. Il dépasse souvent le but, mais dans ce domaine nous avons perdu l'habitude de regarder en arrière. Depuis un siècle les muscles se sont développés. Nous respirons librement sans aucun souci.

Pour acquérir pleinement la gloire Alban de Bricoule s'engage aux environs de 1916, après avoir trouvé en Dominique Soubrier l'amie qu'il recherchait depuis longtemps. Couple idéal où l'âme seule aurait sa place. En voyant pour la première fois la jeune fille courir dans les mille mètres à Palestra, il l'avait naturellement désirée, mais peu à peu sous l'influence de relations fréquentes, un sentiment nouveau et rare s'établit. Le plaisir charnel y est banni et désormais « une camaraderie émerveillée » préside leurs rencontres. Elle de son côté en se prêtant par amour à cette tentative d'union platonique avait cependant beaucoup de peine à sortir de son sexe et ne parvenait pas malgré sa bonne volonté à se familiariser avec ces sportifs.

Alban part donc pour le front en s'écriant : « J'espère que je vais m'amuser. C'est égal, les taureaux m'auraient amusé davantage ». Sous «le signe du printemps», il entre dans le saint royaume des forts avec la certitude de ne pouvoir « être soumis à des épreuves médiocres ». C'est un conquérant, un grossier, un violent, un orgueilleux, avec les défauts et les qualités du mâle, qui déteste les pudeurs superflues ; ses mains sont créées pour tenir le fouet ; à quinze ans, il a giflé un prêtre. Équilibre, proportion ! il vit intensément avec la conscience de sa virilité, de sa force. Son caractère est un amalgame d'héroïsme spartiate, de volupté grecque, de stoïcisme prétorien, de cruauté romaine. « Le temps des armes n'est pas celui des lois. »

Entre l'exclamation de M. Dorgelès : « Allons, il y aura toujours des guerres, toujours, toujours » et celle de M. Mauriac : « Il y aura toujours des guerres, tant qu'il y aura des jeunes gens », la droiture de M. de Montherlant lui conseille d'écrire : « La guerre existera toujours, parce qu'il y aura toujours des garçons de vingt ans, pour la tirer dehors, à force d'amour. » L'idée est possible et vraisemblable ; n'importe ; c'est à vingt ans que nous avons eu la révélation des batailles, c'est-à-dire quand ces dernières étaient terminées ; nous avons alors compris les heures d'angoisse vécues, mais cette époque surhumaine représente tout au plus un champ magnifique et propice aux études psychologiques. Lorsque dans la conversation un ancien poilu raconte ses souffrances, immédiatement nous faisons la comparaison entre les paroles entendues et les récits lus. Littérature encore, littérature toujours ! cet état d'esprit superficiel ne correspond pas à grand chose ; nous avons traversé des troubles sans en subir l'influence ; c'est un fait ; nous avons respiré un air malsain; entrés dans la vie sans préparation utile nous fûmes vite désabusés. Pour ces raisons, sommes-nous les représentants juvéniles d'une époque désuète où l'on ne s'embarrasse ni de religion, ni de philosophie ? Qui donc oserait soutenir cette gageure ? Les générations différentes se ressembleront, tant qu'il y aura une jeunesse française

et qui sent et qui cherche. Le reste « ne sont que des inventions qu'on ressort chaque année parce qu'on sait qu'elles sont reprises par des courriers littéraires et les personnes qui écrivent dans les revues. »

Mais après la démobilisation, M. de Montherlant fut obligé de renoncer à ces buts surhumains. Les carillons qui retentirent le jour de l'armistice à onze heures du matin annonçaient la fin de « la vie grande ». Revenus au terre à terre civil, ces êtres ne sont arrivés à supporter la monotomie journalière qu'en exaltant les images de leurs exploits passés. Il était donc nécessaire de donner une suite à ces exercices de haute tension. Sur le gazon pur des « grounds » l'écrivain allait retrouver des exaltations joyeuses et saines. Il est de ceux qu'on peut approcher pour lui demander ce que les Déracinés allaient chercher au tombeau de Napoléon : de l'élan.

Alban de Bricoule a quitté cette emphase, ces allures un peu déclamatoires, cette superfétation, qui parfois nous le gâtait et nous le retrouvons demi-aile, assis dans le Parc auprès de Peyrony pour lequel il dégage les règles de la guerre et du sport ; à ses yeux la différence est mince. Devant ces enseignements on prend plus aisément contact avec le réel. L'homme livré à lui-même ne peut plus compter que sur sa valeur personnelle ; les facultés intellectuelles, les préjugés sociaux sont mis de côté ; lorsqu'on se trouve sur le terrain, seuls comptent les qualités physiques, dont l'importance n'échappe pas ; règles positives qu'on oppose à l'invérifiable, « enivrement à mesurer mathématiquement que l'on vaut plus qu'un autre », désir d'obtenir de ses forces le meilleur usage pour une fin bien précise. Haine de la faiblesse, de l'artificiel, du désordre ; apologie de la pureté, de la liberté ; telles étaient les leçons des tranchées, telles sont encore les leçons du stade, qu'illustrent le jeune Peyrony et Mlle de Plemeur. Contacts si frais, si directs avec la bonne nature, rude allégresse, spectacle de la force au service de l'esprit et l'Angelus par là-dessus.

L'existence du joueur de football qui court sur le terrain est une préface magnifique à l'héroïsme. Le courage, le sang-froid, l'adresse président ces jeux où chacun s'efforce de l'emporter sur son adversaire, L'équipe dans la partie est le symbole du régiment au feu. Dans cette idée sportive, on pensait trouver un principe de distraction ou de délassement. Il a bien fallu bientôt en rabattre. Ce programme ne reposait sur aucun artifice, mais bien sur des assises solides, irréfutables, sur des exemples à suivre et des principes à méditer.

M. de Montherlant pour ses réalisations et pour ses riches promesses se devait de nous apporter de nouveaux fruits, des œuvres aussi savoureuses mais plus mûres. « Les Bestiaires », pleins de sang, de soleil et de fleurs sont un épisode de jeunesse ; cette fois nous rompons avec la guerre, nous remontons dans le passé d'Alban pour y apprendre les origines de sa grande passion tauromachique. C'est un voyage au cœur de cette insouciance de vivre, qui caractérise l'adolescence. Ici ce n'est plus un simple divertissement dans les mœurs espagnoles ; c'est une tradition séculaire, une fête sacrée mêlée à l'histoire de ce peuple, à ses amours et à sa religion, inséparable de sa vie frivole. Jeu cruel ! Les corridas, montrées sous un jour qui les ennoblit singulièrement sont enveloppées de grandeur par le caractère rituel qu'on leur restitue, par cette survivance obscure du vieux culte du soleil, par l'assimilation de ce goût de tuer et de vaincre à la domination et à la violence amoureuse. On y goûte de la passion, de la fureur, baignée dans une poésie merveilleuse. On se rafraî-

chit aux chapitres délicieux consacrés à Soledad, aux jardins, à la procession sévillane, à tant de pages, douces comme le miel et limpides comme le ciel andaloux. Et les femmes absoudront Alban de sa passion cruelle à cause de cette phrase : « Il aimait les vieillards, les enfants, les pauvres », ou pour l'histoire de la petite grappe de raisins ; elles lui pardonneront de tuer des taureaux, parce qu'il parle si bien des colombes. « Les Bestaires » sont le plus beau des chants à la gloire de la nuit, de la mer et du monde ; c'est une flambée de coquelicots sur un champ morose, la belle violence d'un torrent dans un paysage de printemps, une fanfare de sons éclatants parmi des violes mourantes. M. de Montherlant est comme l'Alcazar ; il y a en lui de la forteresse et du jardin, l'une au dehors, l'autre au dedans ; ce composé fait une belle âme.

***

Mais la vie n'est pas une ; à l'examen elle révèle une complexité profonde ; on prend conscience de sa force en même temps que de sa sensibilité ; inutile donc d'élever des barrières contre les puissances de sentiment ; jouissons de leur spontanéité en les soumettant à une certaine logique, car « l'ordre du Tibre ne demande pas la suppression de tout abandon, de toute compassion, bref de tout ce qui descend du principe féminin. Il demande qu'ils passent en second et puissent être en cas de besoin étouffés, mais s'il croit néfaste qu'ils possèdent un être, il croit un malheur qu'un être en soit totalement dépourvu. La grande affaire est de savoir le principe dominant, de le maintenir et de garder tout, en composant tout. »

Tandis que les joueurs de football se passionnent pour la partie, les cloches des églises voisines viennent tempérer la brutalité du jeu. La puissance, la beauté, le catholicisme, telles sont les règles volontaires que ces anciens soldats s'imposent. La puissance sans la touche esthétique revêt une aridité désespérante ; le beau sans la force apparaît monotone et sans caractère ; la religion sans poésie est un masque superficiel. Pour nous en convaincre, ouvrons le premier livre de M. de Montherlant, où pullulent les souvenirs de collège. Nous avons en effet rencontré l'amitié pour la première fois dans la cour de récréation ,en suivant uniquement notre inclination naturelle et l'élan de notre sympathie. « Jamais on ne vit sur un terrain si peu préparé des êtres avec plus d'élan s'oublier les uns pour les autres, de plus profondes et désintéressées prières pour garantir à des vivants les sûretés éternelles, des idées si nettes du bien et du mal dans un sentiment si chaud du devoir, une telle surenchère de sacrifices, une telle ivresse de générosité. » Aussi lorsque cette période s'acheva dans un bruit de sabres, de fusils et de tambours, au milieu de l'enthousiasme d'une soldatesque en délire, il y eut pour ces gamins une communauté d'idées et un passé, qui ne pouvaient mourir. C'était « le souvenir de cette époque où ils avaient vu entre les quatre murs d'une boîte à potaches descendre sur la terre le «royaume des âmes». Et c'est pourquoi lorsqu'on se penche «sur le trou d'ombre où s'enfoncent ces années, on entend un long sanglot déchirant se mêler à une musique qui s'éloigne. »

Seize ans ! N'essayons point d'évoquer les nôtres ; ce commencement ou plutôt cet éveil émerveillé. On n'est rien du tout pour soi mais seulement une proie pour la vie. On est un peu du printemps qui passe, de l'été qui comble, de l'automne

méditante et de l'hiver nourricier. On marche sur la terre des vivants et des morts ;on touche à tout pour découvrir l'univers et l'on rêve avant de vivre et d'épuiser le réel. On voudrait voyager parce que c'est plus facile que de demeurer ; on lit pour se retrouver dans les héros où il est plus aisé d'exister que dans son petit corps mince ; on est mystique et sans cesse en croisade, en partance ; on chante plus qu'on ne parle ; on a des larmes, qui ne pleurent rien de soi ; on ne comprend pas la musique qui chante un monde inconnu ; on est voué attentif à sa petite romance intime, qui ne sait pas où poser son lamento charmant ; on est très triste et très heureux, grave enfant joueur et flânant, étudiant sans ardeur ; on est jeune comme la jeunesse.

M. de Montherlant soutient que la plupart des enfants sont des inspirés, « des moyens pris par Dieu pour s'exprimer » et que naturellement religieux on les trouve installés dans les plus durs problèmes de la métaphysique. La grande erreur de l'éducation contemporaine est de les traiter trop au-dessous de leur âge, en leur cachant le visage de la vérité. L'écolier est ici un être prédestiné, comblé de grâce, doué de perspicacité, de finesse, de bon sens et c'est pourquoi il faut retarder de plus en plus l'heure où s'accentue le divorce irrémédiable entre le garçon et les parents. « Avant de s'en aller vers de vertigineuses oscillations, l'être se repose une minute en un merveilleux et émouvant équilibre. »

Je n'ai pas gardé de mon enfance une image aussi belle et aussi réconfortante. Je ne nie point que certains adolescents font preuve d'une précocité extraordinaire et dont l'histoire de la littérature, de la musique et des sciences nous fournit le témoignage mais ces cas d'exception ne forment pas une règle générale et je soupçonne fort le poète de « la Relève du matin » d'avoir une prédilection trop marquée pour les Cherubins et d'en exagérer souvent l'importance.

Cette importance, elle semble plus légitime devant l'ossuaire de Douaumont et à la lecture du « Chant funèbre pour les Morts de Verdun ». En parcourant les chemins qui mènent au fort de Vaux, devant le spectacle de cette plaine dévastée, couverte de trous d'obus, d'entonnoirs, comment ne pas sentir le néant de la gloire, la mélancolie des combats ! Ceux qui ont vécu dans cette tourmente sont bien obligés de considérer nos petits ennuis quotidiens comme des accidents sans importance. Désormais tout est relatif ; les chagrins sont mis à leur véritable place ; la table des valeurs subit un changement appréciable ; ces rescapés ne refusent pas d'être distraits par de jeunes personnes agréables mais soucieux de leur indépendance et de leur liberté, ils se défendent par conséquent d'être des jouets sans volonté aux mains d'un destin inassouvi ou d'une créature alléchante.

Dès lors l'intérêt est ailleurs ; il se porte sur des émotions, sur des serments faits jadis, dans la pensée de sauver la maison et les dieux, avec le concours des « frères dans le tiers ordre de la guerre ». Pour commémorer cette époque, M. de Montherlant accepta de collaborer au « reliquaire de la vie meilleure, à l'autel de la sainte force ». Un culte nouveau anime l'âme ; honorons les morts avec l'aide du feu, avec cet ensemble symbolique personnifié par la flamme qui brûle sous l'Arc de Triomphe ; la religion disparaît ; la foi se meurt ; remplaçons-les par la piété, par des cérémonies qui rappelleront aux survivants le parfum des bois de l'Argonne, l'odeur des charniers, des ambulances, des bières, des cimetières de vingt mille cadavres.

La Mort ! On finit par la considérer avec ironie comme une personne très familière, dont on n'a plus peur. Le jour venu, on s'en ira tranquillement avec un air modeste, avec la conviction de faire quelque chose de très propre. On disparaît après avoir vécu pour dès buts indéfinis, pour la satisfaction d'un idéal peut-être faux. Incertitude sublime et qui active notre force ! Le recueillement domine la prière et la méditation donne le sentiment de l'infini ; il n'existe pas de « souffrances perdues » ; elles sont toutes solidaires, n'est-ce pas, Thérive? Elles s'unissent et se purifient dans une communion, où se mêlent des solitudes éternelles et des sacrifices anonymes. Des chants familiers se lèvent ; la pitié s'avance et vient donner une teinte grave, désolée, émouvante à ce concert de deuils et de pleurs. Impossible de regarder avec indifférence cette « terre à jamais inapte aux frivoles. Blessée, elle a pris la soudaine magnificence des blessés, comme eux épurée de l'accessoire, agrandie à l'infini, passée des médiocres contacts aux mystères d'un formidable secret, entrée dans une gravité immortelle. » Le pèlerin revoit alors en pensée ses amis, ses chefs, dont à l'heure actuelle il écorche maintenant la chair ; il a vers eux un élan de tendresse. Cette sympathie, comme elle est nôtre et comme nous sentons proches à ce moment ceux qui, tombés en foule, gardent encore des poses vivantes dans leur rigidité horrible ! Le pays, la patrie ne sont pas des entités juridiques, des abstractions vagues ; les villes, les rivières, les bourgs, la nature qui les environne deviennent des sources lumineuses, d'où s'élance « palpitante et puérile » une grande leçon d'amour ; il y a là quelque chose d'unique, qui nous invite à « transporter dans la paix les vertus de la guerre » pour un hommage mérité et la consolation des cœurs meurtris. Aussi cette prière sur une colline plus sacrée que celle de l'Acropole, aussi ce chant funèbre est un hymne de vie. Arrêtons-nous après cette œuvre ample et chaude, traversée des plus beaux frissons sur cette proposition d'une paix généreuse, afin de repartir plus virils et plus légers vers l'existence aux saintes liesses, vers le courage et la bonté.

A propos de ces ouvrages, on a parlé d'une résurrection d'Olympie, dans laquelle l'Antiquité représenterait le paradis des exercices physiques et le lieu rêvé pour la transformation du paganisme mystique en paganisme des sports. « Qui a créé la gymnastique? Les Doriens. — Qui l'a ruinée, en supprimant les jeux olympiques? Théodose, un chrétien. » Mais bien auparavant, le désordre était rentré dans le monde avec l'alexandrissinisme, précurseur du messianisme, du christianisme et du byzantinisme dont le symbole est représenté par le fleuve Oronte. Devant cette invasion prématurée, les élites qui formaient la puissance des civilisations se mirent à décliner ; l'amour de la beauté corporelle fit place au culte du cerveau et de la pensée. Car le monde est surtout une palestre, un gymnase, où l'on aperçoit deux personnes divines : Hémathèné, « Hermès, dieu des gymnases ; Athéné, déesse de l'intelligence. Indissolubles ». Le véritable modèle, l'exemple parfait, c'est l'Achille de l'Illiade, portant dans ses sourcils le signe terrible de la guerre, c'est Patrocle, dont la gentillesse est reconnue par les sages.

Le monde antique de M. de Montherlant représente l'esprit dorien de Sparte, celui d'Athènes à son apogée, celui de Rome au temps des Césars. Hiérarchie, discipline, organisation, « dépouillement dans le corps (entraînement), dans l'habit (demi-nudité), dans l'épreuve (style), dans les mœurs (lacédémonisme) ». L'auteur

n'aime si parfaitement le football que parce qu'il le sait justifié par l'opinion des hommes anciens. Comme il se trouve d'accord avec eux, il va de l'avant et pour se justifier, évoque l'autorité d'Aristote, qui requiert pour les exercices une âme hardie et prudente.

Depuis six siècles, la famille de M. de Montherlant est catholique ; il a donc trouvé le Christ dans son héritage, et l'a accepté comme tout le reste, sans en éprouver ni le désir ni le besoin. L'athéisme ne lui cause aucune répulsion mais n'ayant pas trouvé de raisons acceptables pour rompre avec le génie de son foyer, il reste fidèle à la religion de ses pères. A-t-il la foi? Il n'en sait rien ; il pense cependant que s'il y a un Dieu, c'est celui des Chrétiens plutôt que Jupiter ou Bouddha. Mais il ignore si celui-ci existe, car ni son cœur, ni sa raison ne l'ont encore convaincu de l'existence de ce dernier. Il n'a donc pas l'esprit de l'Evangile mais se défend de n'être pas catholique, puisqu'il existe dans le catholicisme de nombreux germes païens, comme le prouve la généalogie de ses ancètres, qui n'hésitaient pas, malgré leur croyance, à recourir au vol et à l'assassinat. L'humanité est bien capable, sans aucun secours surnaturel, de former des types de vertu, de courage, de magnificence ; lorsque ces derniers viennent apporter à l'Eglise leur bonne foi et leur bonne volonté, il est impossible de leur refuser l'entrée des autels.

Deux philosophies se disputent donc le monde ; l'une féminine, qui a engendré la Réforme, le progrès, la Révolution française, l'humanitarisme et le bolchevisme ; l'autre virile, fondée sur « la nature et la raison », et qui a donné naissance au catholicisme romain, à la Renaissance, au classicisme et aux nationalismes. Dès lors, il faut remplacer le paraître par l'être, l'incommensurable par la mesure, le sentiment par la raison, le péché par la notion du manque de valeur. « Bonheur, souffrance, raffinement, rudesse, fermeté, défaillance, candeur, souillure, sagesse, folie, tout m'appartient et je veux tout avoir car tout m'est bon, si rien ne me l'est assez. Tout pouvoir pour tout vivre, tout vivre pour tout connaître, tout connaître pour tout comprendre, tout comprendre pour tout exprimer. » La beauté réside dans la frénésie, la grandeur ; même devant son confesseur, Alban est incapable de trouver en lui une faute quelconque susceptible d'avoir troublé l'ordre mondial ; les inquiets et les scrupuleux sont des infirmes et des malades.

Ce goût de l'Antiquité n'est pas d'ailleurs le monopole du seul M. de Montherlant. Il y a beau temps que Volney dans ses leçons d'histoire jetait l'anathème aux traditions classiques et aux institutions du monde grec et romain. Les dieux de la Mythologie semblaient alors condamnés. Pourtant l'influence d'André Chénier n'était pas morte et même l'auteur des « Martyrs » n'oubliait pas de peindre dans son roman le prêtre d'Homère et sa fille. Quoi qu'il fasse, on le sent plus attiré par le temple que par les catacombes et devant un paysage, il ne peut s'empêcher de penser aux Olympiens et à Léonidas.

Lorsque des divinités disparues se sont incarnées dans des idées, « Minerve est la prudence et Vénus la beauté », quand leurs actions ont fourni tant de sujets à la poésie, quand le mythe antique a nourri pendant des siècles le lyrisme et la tragédie, n'est-il pas paradoxal de le bannir pour toujours et de priver ainsi l'humanité d'une de ses meilleures sources de fantaisie? Le Christianisme a peut-être chassé le peuple de nymphes, de faunes et de satyres, qui peuplèrent les grottes

et les bois ; mais cette absence prouve-t-elle que le chêne de Dodone ait cessé de trembler ou que les bacchantes aient fini de danser sur les collines du Taygète?

Notre siècle est incohérent et mélangé ; il est surtout moderne, si nous prenons ce mot dans la signification que lui donne M. Paul Valéry : « Libre coexistence dans tous les esprits cultivés des idées les plus dissemblables, des principes de vie et de connaissance les plus opposés. » En 1850, Maxime du Camp se proposait de chanter les chemins de fer tandis que Renan invoquait Athéna sur l'Acropole ; « la Bête humaine » de Zola parut la même année que « Thaïs » d'Anatole France et aujourd'hui les dieux de l'humanisme ont été remplacés par ceux de la Rue, du Théâtre, de l'Omnibus, chers à M. Jules Romains. Pendant ce temps, les drames de M. Paul Claudel et les « Géorgiques chrétiennes » de M. Francis Jammes, garnissaient les devantures des libraires, à côté des poèmes de Mme de Noailles et de M. Henri de Régnier, qui rendaient à la Grèce un hommage émouvant, mélancolique et discret.

Mais paganisme et hellénisme prennent une signification différente pour chacun de leurs évocateurs. Le Parthénon est pour Lamartine d'une exiguité surprenante ; M. Charles Maurras en célèbre l'aspect de force ; Maurice Barrès y cherche les restes des chevaliers lorrains, ses compatriotes. « Le miracle grec » et « la sérénité païenne » dépendent donc surtout du caractère particulier de l'écrivain. De cette Grèce de rêve, Delphes ou Olympie, Corinthie, Alexandrie ou Rome hellenisée, nous ne saisissons que le seul aspect, intéressant notre tempérament. Les allégories, les images, les ornements pour le style frappent par ce qu'ils contiennent de divers. De là cette coutume charmante de dérober aux anciens leur âme, car être voué au culte d'Aphrodite est plus pittoresque que de mener en mille neuf cent vingt-sept la simple vie de courtisane.

On se fait ainsi néo-païen par haine de notre époque. « Cela sous-entend un aveu de faiblesse, dit Jules Lemaître, car pour regretter ainsi par delà les siècles vécus le peuple et la cité qui dans l'histoire universelle eut la conception de la vie la plus aristocratique, il faut que notre démocratisme bourgeois soit vraiment intolérable. » Pour fuir l'industrie et le machinisme, nous reprenons « le chemin de Paros ». Vieilles manies intellectuelles ! Dédain de la morale chrétienne, désir d'une culture, où ne sévissait point une lutte paralysante, telles sont quelques-unes des causes de ce retour à l'Antiquité. M. de Montherlant lui-même n'a pas échappé à la tentation de s'évader, loin des « fléaux, des douleurs, de l'ignorance et de la faim. »

A de pareilles conceptions un catholique ne peut rien trouver à redire, n'en déplaise aux élucubrations morales de M. Paul Archambault, qui n'a pas perdu cette fois encore la belle occasion de révéler son inaptitude naturelle et fondamentale à comprendre la littérature contemporaine. Pour ce dernier, grâce aux « Onze devant la porte dorée », l'hypothèse monstrueuse s'est formulée et menace de faire son chemin, d'un Catholicisme sans le Christ et sans l'Evangile, d'un Catholicisme sans la Foi, sans l'Espérance et sans la Charité. Ces erreurs lui seraient indifférentes de la part d'un fils de Voltaire mais elles le bouleversent quand elles proviennent de qui se veut et se croit toujours petit-fils des Croisés. C'est pourquoi je me permets de livrer à la méditation de l'honorable professeur de philosophie, cette phrase

d'André Gide : « Un Lemaître songe qu'il y eut un temps où les hommes les plus intelligents, je crois, du seizième siècle, Erasme, Rabelais et Montaigne, malgré toute leur libre pensée, faisaient bon ménage avec l'Eglise. » C'est amoindrir la puissance vitale du Christianisme que de voir un danger dans un simple ornement littéraire. Revenir au culte des statues, c'est montrer son dégoût pour ses « machines poétiques », dont parle Chateaubriand et qui nous empêchent de nous évader vers « ce qui dépasse le cercle de la vie présente et qui la prolonge en quelque façon au delà de la réalité, ou en arrière ou en avant ou au-dessus d'elle-même. » Cette éthique permet de braver les soi-disants sentimentaux, « les soi-disants intellectuels », de faire l'apologie des droits du corps, d'exalter la volonté pour l'opposer à la délectation morose.

La jeunesse de M. de Montherlant l'habituait, par l'influence de ses premiers maîtres, tour à tour aux réflexions religieuses et à la poésie simple. Il en a conservé une certaine empreinte et une spontanéité, avec laquelle il sait se défendre. Il n'a pas eu besoin pour toucher juste, de viser tel ou tel de ses voisins : la diffamation lui est inconnue ; mais sans faiblir, avec une résolution tenace, il s'est attaqué aux thèmes hardis, évitant de froisser les convictions, mais irritant les susceptibilités des vaniteux. Il demeure fidèle à la tradition par son caractère et son style clair et souple ; son langage séduit, charme, émeut. Son attention se porte sur ce qui entrave l'intelligence et le goût dans notre société. Les héros qu'il dépeint disparaissent, mais la forme qu'il en sculpte subsiste : ce qui demeure d'une époque dans l'art est fait souvent de ce que la vie entraîne le plus vite dans sa course fugitive.

GÉRARD DE CATALOGNE.

LA PHILOSOPHIE

SUR L'AMOUR DE DIEU

A propos de la réédition qu'il a donnée dans la « Collection des Chefs-d'œuvre méconnus » du ***Traité de l'Amour de Dieu suivi des trois lettres au P. Lamy***[1], M. Désiré Roustan se demandait si la querelle qui mit aux prises de si grands hommes et manifesta de si vives passions ne conserverait point un sens « pour les consciences de notre temps ». Il n'en faut point douter, malgré les apparences. Il suffit d'entrer un peu avant et en dépassant la portée de l'histoire dans les débats de morale ou de théologie qui émurent nos pères, pour s'apercevoir que tant d'éclat ou d'âpreté ne se dépensaient pas en pure perte et que si, trop souvent, des intérêts temporels se greffaient sur des disputes qui mettaient en question l'au delà de la terre, le thème de la controverse ne laissait guère d'exposer quelqu'un des troubles et des soucis de l'esprit humain.

Il s'agit moins d'abord de savoir dans quelles circonstances l'affaire du quiétisme éclata que de connaître, sur le principe, la position des adversaires. « De quoi s'agissait-il, au juste? », écrit M. Roustan, « de savoir si la perfection chrétienne consiste dans un amour de Dieu absolument indépendant du désir d'être heureux, même du désir de notre propre salut. » Et voici, là-dessus, les paroles mêmes de Fénelon :

« On peut aimer Dieu d'un amour qui est une charité pure et sans mélange de l'intérêt propre. Alors on aime Dieu au milieu des peines, de manière qu'on ne l'aimerait pas davantage quand même il comblerait l'âme de consolation. Ni la crainte des châtiments, ni le désir des récompenses n'ont plus de part à cet amour. On n'aime plus Dieu, ni pour le mérite, ni pour la perfection, ni pour le bonheur qu'on doit trouver en l'aimant. On l'aimerait autant quand même, par supposition impossible, il devrait ignorer qu'on l'aime, ou qu'il voudrait rendre éternellement malheureux ceux qui l'auraient aimé. »

(1) (Bossard édit.).

Il arrive que les amours humaines, si égoïstes dans leur principe, semblent oublier leur vouloir secret et précis et soient prêtes à des renoncements inattendus. Alors l'amant ne presse plus l'amante et l'amoureux croit échapper à son ardente convoitise. La proie adulée se transforme en une sorte d'idole pour laquelle ils voudraient souffrir mille morts et dont ils n'attendent point de récompense. Alors, oui, alors il leur arrive de désirer d'offrir leur sang pour montrer seulement à celles qui les ont pris à quel point elles leur sont précieuses et sacrées. Il n'y a pas d'exemple que ces exaltations aient porté le fruit du désespoir et abouti au suicide effectif. Mais elles ont animé un instant des âmes possédées. Dieu, plus loin, combien le sacrifice paraît plus facile. Le Maître draine vers lui les forces de l'être qui le chérit à sa manière et lui apporte un esprit délié de toute attache mondaine ou sensible. Comment celui qui n'a plus rien ne donnerait-il pas soi? Dans un dépouillement absolu, dans une sorte de masochisme divin, il se livre et il se frappe. Il ne lui coûte pas de concevoir l'abîme des horreurs et s'il entre dans les desseins de Dieu de le damner, sans considérer l'absurde impiété d'une telle hypothèse, il ne craint point d'y prêter les mains et d'en ressentir une joie abominable. L'œuvre désormais, est accomplie et l'aimé règne seul au cœur de l'aimant.

Il suffit d'être de sang-froid pour saisir le terrible hasard de l'entreprise. Certes, une imagination excitée n'hésite pas. *Servir* est le mot des grandes amours : comment ne pas l'appliquer à la plus haute. Disons la vérité dernière : ce même amour est l'appétit d'une union ou d'une fusion toujours impossible. Ce qui le gêne, c'est la dualité des personnes, l'égoïsme du sujet, l'impénétrabilité de l'objet. Pour réduire le dualisme, on supprime un des termes et, dans l'espèce, on escamote la créature afin de laisser libre champ à la volonté du Créateur.

La démarche est paradoxale ; de plus, c'est là se tuer, à la lettre, pour vivre souverainement. Et cette formule exprime, je le sais, une vérité chrétienne mais que le christianisme interprète d'une autre sorte et dans un sens où nos mystiques n'entrent point. Loin de songer, en effet, à cette réfection de l'être, première instance du salut, ils s'oublient, s'abandonnent et noient toute velléité, par suite toute morale usuelle, dans un néant d'amour. Ils trouvent leur profit dans leur ivresse et ne songent point, séduits par l'heureuse inconscience de l'extase, à l'exemple qu'ils proposent, à la déformation qu'ils imposent à la nature et aux voies ordinaires que doit suivre la piété en leurs frères plus humbles. Ecoutons Malebranche, après Bossuet, tâcher de rompre leur sommeil enchanté.

Le P. Lamy l'a voulu ranger parmi les partisans de l'amour purement désintéressé. Il proteste et il se réclame d'un certain ordre et d'une nécessité psychologique évidente. Cet ordre n'est pas autre chose que la restauration entre Dieu et les créatures, de ces rapports brouillés à plaisir et avec plaisir par les quiétistes. Il y a Dieu d'une part, de l'autre il y a l'homme et celui-ci n'est attiré vers celui-là que par la satisfaction qu'il éprouve à s'en rapprocher ; on peut espérer une béatitude, mais évidemment encore on n'y tendra que si on en éprouve le désir, il n'y aura nul moyen de satisfaire un besoin qui ne se fera pas sentir. D'où ces formules significatives : « Otez l'amour à la béatitude formelle, vous ôtez nécessairement le goût de la béatitude objective, c'est-à-dire que si *Dieu ne produit en vous le motif de son amour, il vous est impossible que vous l'aimiez comme votre fin, comme votre*

souverain bien... La béatitude formelle est créée, mais *l'amour de cette béatitude l'est aussi*. Tout cela vient du Créateur et ne dépend nullement de vous... Car on ne peut aimer Dieu parfaitement comme son souverain bien si *l'on ne jouit de lui*, si sa substance ne nous affecte et ne nous plaît... » et, enfin : «... que j'ai toujours supposé cette notion commune, qu'on ne peut aimer que ce qui plaît, que le plaisir pris en général était le motif qui ébranlait l'âme et la portait naturellement à en aimer la cause, que c'était l'unique convenance de l'objet avec la puissance que nous avons d'aimer et que, *sans cette convenance, sans ce motif, notre âme était sans mouvement particulier*... »

Malebranche tient ici une position extrêmement forte et met tout au point avec une sûreté qui dénote un sens mystique parfait. Les quiétistes ont raison, s'il y a une ombre de raison dans leur cas, quand ils veulent que l'amour se dépouille de l'égoïsme qui lui est naturel pour marcher au sacrifice qui le couronne. Ils exagèrent quand, par ce dépouillement, ils arrivent au néant, quand, sous prétexte de se tracer des voies nouvelles, ils se coupent tout chemin et ils pèchent par ignorance et par orgueil. Ils méconnaissent ce principe essentiel de la nature humaine, que le ressort de l'action comme de la passion est le désir, que la loi de l'être est le vouloir-être, et, sous prétexte de se perdre en Dieu, ils ne tentent rien de moins que de s'égaler à lui puisqu'ils prétendent subsister par ses moyens et non par les leurs propres. Il n'y a que Dieu, en effet, d'affranchi du désir, réalisant tout désir; il n'y a que Dieu qui se passe de vouloir étant la Volonté, ces mots entendus dans leur sens humain et usuel; il n'y a que Dieu d'acte pur, et perpétuel et tout le reste, transitoire et soumis à la puissance, doit procéder du temps et de la puissance, tout le reste qui *n'est pas* doit *se faire*. Les quiétistes, pour renoncer à l'effort que leur imposait leur condition, renoncent à l'être en même temps qu'ils abolissent les nécessités de l'être et s'abîment dans le néant, dans un tout autre néant que celui de l'amour. Le P. Malebranche leur rappelle que les plus hauts desseins exigent des méthodes appropriées et que la béatitude même ne peut s'obtenir si elle n'est d'abord désirée. Notre sort est de gagner le Ciel : si le goût nous en manque en vain nous attendrons d'y parvenir. L'amour de la béatitude vient ainsi avant la béatitude et on peut craindre de « cesser d'aimer Dieu » si on ne trouve pas en lui tout ce qui peut « intéresser à l'aimer ». Sans appétit, nous ne songerions guère à satisfaire notre faim et notre corps péricliterait insensiblement; sans aucune soif des fontaines éternelles nous ne les rechercherions point ni ne les espérerions avec une telle angoisse pour y tremper nos lèvres enfiévrées.

Il convient de rendre justice à chacun et d'avouer que le quiétisme, à son tour, réagit contre un autre excès ou plutôt un certain défaut. Il entre dans la crainte de l'Enfer et l'espérance du Paradis un intérêt bien grand et bien personnel et aimer Dieu pour les peines qu'il inflige ou les grâces qu'il procure n'a rien de si héroïque. Le Maître demande-t-il davantage? Non, sans doute puisqu'il connaît la pauvreté du serviteur. Toutefois, ceci nous aiguille sur un problème d'histoire ou de psychologie d'importance première et dont nous n'avons pris pleine conscience que depuis que M. l'abbé Brémond en a traité dans son magistral ouvrage sur *l'Histoire littéraire du Sentiment Religieux*.

« Dieu est notre fin », écrit M. Brémond, « cette vérité fondamentale peut

s'entendre de deux façons : elle veut dire, ou bien : « Nous sommes pour Dieu » ou bien : « Dieu est pour nous[1] ». En d'autres termes, la proposition est, tout en semble, et *théocentrique*, et *anthropocentrique*, également juste d'ailleurs sous ces deux aspects. » En fait, et souvent malgré la leçon des saints, on s'est conduit de façon tout *anthropocentrique*, on a songé à sa sûreté propre plus qu'à la gloire de Dieu, on a pris son salut comme « but suprême, et exactement, on s'est exprimé comme si le soleil tournait autour de la terre. » Nouveaux Copernic, les grands mystiques de l'école française du XVIIe siècle, les Bérulle, les Vincent de Paul, les Olier, ont dissipé l'illusion et rétabli l'ordre. Ils ont enseigné que si le salut était notre fin, il n'épuisait pas la loi du monde et que, si capital qu'il fût pour nous, la gloire de Dieu, à laquelle il était naturellement subordonné, passait avant. La vérité semblait évidente, mais voyez les conséquences selon qu'on se tourne vers l'une ou l'autre de ses faces. Tout souci réduit au salut, la pénitence prédomine et ses tristesses s'ensuivent. Dieu n'est plus le père mais le Juge et l'obligation de l'aimer contraint plus qu'elle ne prévient, apparaît, au lieu d'un appel suave, un devoir austère et la grâce, cédant à la terreur, diminue jusqu'à s'effacer. Se donne-t-on, au contraire, en s'oubliant, un autre feu cache-t-il les flammes qu'on a peut-être méritées, tout se replace, se simplifie et s'épure, le cœur de l'Aimant devient un vase vide qu'emplit le parfum et qu'anime le vouloir, désormais sans obstacle, de l'Aimé.

Le malheur est que c'est là un idéal difficile pour les forts, dangereux pour les faibles, une pente vite descendue et une invitation trop pressante à « faire l'ange ». Que Charles de Condren et le P. Eudes donnent là leur mesure, la chose est pleinement édifiante, mais il ne faut valoir rien de moins que ces forts pour se tenir à une hauteur d'où Fénelon même a pu tomber.

Il semble bien que le P. Malebranche ait dit dans l'affaire un mot décisif. Il n'est ni pour l'anéantissement, ni pour un amour fondé sur la crainte et, s'il se tient du côté de la créature il n'en retient que ce qui peut la façonner pour le Créateur. « Que le plaisir pris en général est un motif nécessaire de tout amour... », voilà, écrit-il, le fondement de son traité. Ce qu'il veut sauver, c'est le *désir*, le ressort de l'activité humaine, ce qu'il redoute chez les novateurs, une imprudence, une ivresse et une indolence qui les livrent sous prétexte de les soumettre entièrement à Dieu, à l'anarchie, à la paresse, et à toutes les divagations d'un sens propre que nul dessein précis, nulle règle ne contient plus.

Fallait-il redouter ces excès et ramener à quelque mesure la fougue amoureuse des amants de Dieu? On se le persuade à suivre la vie et les œuvres de Mme Guyon et à méditer sur le sens de certains passages de l'*Explication des Maximes des Saints*. M. l'abbé Brémond doute que le mal ait été aussi fort et aussi net que l'ont dépeint les adversaires, et, tout en reconnaissant le péril, explique la manière. Il ne saurait, pour lui, y avoir passivité ou désordre là où agit Dieu et nul mystique n'a jamais dû pécher par apathie.[2] Le danger ne serait-il pas dans la préparation de l'âme et l'état où on la met pour la rendre propre à recevoir le divin époux? Tout au moins

(1) *Ouv. cité*, t. III, chap. II.

(2) *Ouv. cité*, t. I, p. 603, n.

peut-on dire que l'amour de Dieu fondé sur le pur désintéressement ne se manifeste guère que dans l'état exceptionnel de l'extase, que la vie dévote gagnait à rentrer dans les voies plus ordinaire et plus saines que lui rouvrait le P. Malebranche, qu'il se glissait peut-être quelque souvenir des théories protestantes dans cette sombre hypothèse du consentement à la damnation.

La conciliation entre deux tendances également légitimes et qui ne se séparent pas sans dommage a été opérée par Malebranche, autorisé par saint Augustin. C'est chez le maître africain, en effet, qu'on trouve par avance, dans un heureux dosage, la solution du conflit. Pour lui, nous dit M. Roustan, perspicace, « l'anthropocentrique n'exclut pas le théocentrisme, mais certainement il le domine. C'est le souverain bien pour l'homme que la morale augustinienne se propose de définir, c'est la félicité humaine qu'elle veut assurer. Et sans doute saint Augustin nous invite à ne pas situer ce solide bonheur ailleurs qu'en Dieu, mais il reste que l'objet de la recherche est la béatitude et qu'en de nombreux textes, c'est comme garant de la béatitude promise que Dieu est invoqué... » Malebranche aussi entend placer au-dessus de tout la gloire de Dieu : il se contente de rappeler la manière usuelle dont l'homme la peut servir.

Ce n'était donc pas un vain objet que mettaient en question des disputes, que des esprits frivoles trouvent maintenant désuètes et où notre temps n'a pas à se réjouir de ne pouvoir entrer. Il s'agissait d'un point de morale essentiel, — du ressort même de la vie morale, — du fondement de la mystique et le débat permettait à l'analyse psychologique un appréciable progrès. Plût à Dieu que des esprits alertes, affranchis du préjugé de l'actuel, prissent occasion du beau travail de M. Roustan pour se remettre à des études dont ils apprécieraient bientôt l'intérêt et le profit toujours agissant.[1]

GONZAGUE TRUC.

(1) La question d'ailleurs n'est pas si neuve. Dans un très bel article sur *le Problème de a grâce mystique en Islam* publié dans les *Recherches de Sciences Religieuses*, M. Jean Maréchal, parlant de la mystique hallapienne a ces lignes si curieuses pour nous :

« Amour très chaste, amour désinteressé, qui voit uniquement Dieu dans le don reçu, mais sans toutefois par une éxagération où il entrerait de l'orgueil, dédaigner le don, quand ce don est Dieu même. Une certaine outrance du « pur amour » reviendrait à oublier l'indigence essentielle de la créature, ce serait le crime de Satan (selon la légende coranique) ; sur les lèvres de l'archange damné, Hallay met ces paroles, qui marquent le sommet de la superbe : « Je Le sers maintenant plus purement... Je le servais, avant, pour ma dot (pour mon avantage), et maintenant je Le sers pour la Sienne. »

LE ROMAN

HENRY DEBERLY

Il s'est trouvé à divers moments de notre histoire littéraire des critiques assez heureux pour établir entre les productions de leurs contemporains une hiérarchie de valeur à laquelle le temps n'a rien changé. Je songe évidemment à Voltaire mais davantage encore à Boileau dont la finesse ne fut jamais en défaut lorsqu'il s'agissait d'apprécier un « moderne ». La passion guidait les jugements de Voltaire et les égarait souvent puisque des érudits sont parvenus à réhabiliter les victimes du Patriarche ; personne, au contraire, n'a pu rendre le même service à l'un quelconque des amis de Boileau. Notre époque, je le crains, ne possède pas cet oiseau rare et l'on ne saurait trop le regretter ; mais ceux-là le regretteront encore plus auxquels sera dévolue, d'ici un siècle, la tâche d'éclairer un peu et de classer selon leur genre les ouvrages innombrables qui nous submergent. J'imagine volontiers leur embarras, mais il m'est très difficile d'imaginer les méthodes qu'ils adopteront. Pour être juste, d'ailleurs, il faut bien dire qu'il se sera déjà opéré un premier classement ; ainsi j'aime à croire que *La Porte étroite*, d'A. Gide, *Le Désert de l'Amour* et *Thérèse Desqueyroux*, de F. Mauriac (pour ne citer que ceux-là) seront devenus classiques. Mais le reste ! Il n'est pas possible d'admettre qu'il sombrera complètement dans l'oubli ; les conditions mêmes de tirage et de publicité interdisent une telle supposition. Dès lors, on pourrait peut-être croire que les historiens de la littérature opposeront l'un à l'autre deux types de romans : l'un, conçu par des auteurs à l'esprit desquels n'est jamais venue l'idée de *conter une histoire pour le plaisir*, est inorganique et sans consistance. Il semble que celui qui écrivit ait voulu répondre aux questions indiscrètes d'un enquêteur mal avisé ; et si l'ouvrage émeut, c'est que, parfois, l'on devine derrière le livre un homme douloureux et bien embarrassé de sa personne. Un grand nombre de jeunes écrivains se livrent, aujourd'hui, à

ce travail minutieux d'analyse et comme il en est peu dont la culture et l'intelligence atteignent à celles de Proust, leurs témoignages ne nous instruisent guère que sur leur médiocrité. En regard de ces romans-confessions, on rangerait ceux qui développent les phases successives d'une *histoire*, d'un *conflit* et qui, par là, répondent mieux à ce besoin de « divertissement » qui nous hante tous. Mais ces grands cadres une fois établis, comment aller plus loin, du moins pour le moment? Je ne sais pas quelles places respectives attribuer, dans un tableau d'ensemble, aux œuvres de Dorgelès, de Lacretelle et de Giraudoux. Aussi voyons nous les critiques, moins soucieux de juger que de comprendre, écrire des monographies, dessiner le portrait d'un écrivain, faire, en un mot, de la psychologie à propos des livres.



Dès que l'attribution du prix Goncourt nous eût permis de relire ceux de M. Deberly, la vigilance de Fr. Lefèvre livra à notre curiosité quelques détails précieux touchant la personne de l'auteur. Or il importe, si l'on veut éviter de commettre des contresens, de connaître les origines d'un romancier, sa province, son éducation et son métier. Ne convient-il pas, en effet, de rappeler la définition fameuse de Dostoïevsky : « Ecrire, c'est éliminer nos fantômes? » Aussi avons-nous été heureux de relever dans l'interview de M. Deberly, cette phrase significative qu'il nous plaît de dégager dès l'abord : « J'ai commencé à écrire très jeune. Je ne saurais même dire à quelle date remonte cette vocation. Mais j'ai toujours pensé qu'il fallait un autre métier et j'ai organisé ma vie de façon à assurer autrement mon indépendance et, n'attendant rien de la littérature, à pouvoir écrire les livres qu'il me plaisait d'écrire. » On aurait aisément deviné que l'auteur de l'*Impudente* et du *Supplice de Phèdre* ne court pas après le succès et possède cette qualité inestimable de n'écrire que lorsqu'il a quelque chose à dire, mais il est agréable de voir ainsi confirmé son diagnostic. Au surplus, les romans que nous avons cités (et le lecteur y joindra l'*Ennemi des siens*), n'ont rien qui puisse attirer une curiosité maladive ; ils sont robustes, dépouillés de tout artifice et volontairement classiques. Mais il faut s'entendre sur ce mot. Comme il est bien entendu que Corneille est le peintre du devoir et Racine celui de la passion (toutes notions que l'on acquiert en classes, *loin de la scène*), on est accoutumé à ne voir dans notre théâtre classique qu'un jeu de sentiments qui s'affrontent ; l'on sait qu'au moment voulu un personnage analysera les mobiles qui le font agir et développera quelque thèse habilement présentée à laquelle répondra un autre personnage. C'est ainsi que les manuels et les morceaux choisis réduisent le drame le plus atroce aux dimensions d'une petite discussion de salon, après dîner. Mais remarque-t-on bien comme nos dramaturges compliquent à plaisir leurs intrigues et surtout comme ils aiment à placer leurs héros dans des situations fausses? A ce dernier point de vue, on peut affirmer que le théâtre de Racine est le chef-d'œuvre de l'*Equivoque*. Si Phèdre, si Bajazet, si Phyrrus, si Hermione ne voient pas clair dans leur cœur, c'est d'abord parce que l'arbitraire du poète les a mis dans l'impossibilité de comprendre quoi que ce soit à ce qui leur arrive. Bajazet aimait tendrement Atalide quand la politique d'Acomat le précipite dans une aventure ridicule dont il ne peut se tirer que par

la ruse ; et cette ruse doit fatalement le conduite à la mort. Le drame repose sur une duperie. Et comment pourrait-on le reprocher à Racine? Si l'artiste a le devoir de s'effacer devant ses personnages et de laisser à ceux-ci toute leur individualité, il ne reste pas moins qu'il les crée à sa fantaisie et qu'il établit entre eux, sur la scène ou dans son livre, les rapports qui lui plaisent. Nous ne lui demandons, après tout, que de nous donner l'illusion de la vie.

Or si la passion qu'Hélène de Soré conçoit pour son beau-fils Marc[1] rappelle *Phèdre*, les sujets traités ailleurs par M. Deberly ne vont pas sans évoquer des souvenirs analogues. Tous sont marqués au coin de l'équivoque ; tous, en bonne logique, doivent se clore sur une vision de mort. Et loin d'en tenir rigueur à l'auteur, nous louerons celui-ci pour l'habileté minutieuse qu'il déploie dans la préparation de ses drames. Comment ne pas s'attacher, par exemple, à l'histoire navrante d'un père qui, par sa rigueur, amène son enfant à dissimuler, à mentir, et devient ainsi l'instrument d'un crime affreux? Par loyauté de conscience, le comte de Bitry[2], jeune encore, épouse une petite actrice qu'il a séduite ; son orgueil et les préjugés de sa caste font qu'il ne se résigne pas à cet acte sans souffrances et les années, puis la guerre nourrissent en lui une aigreur peu commune. Son intransigeance pèse comme une menace sur sa famille qu'il contraint à vivre dans un coin perdu de la campagne picarde. Mais l'amertume n'est pas le seul mobile qui pousse cet homme à priver les siens de plaisirs après tout légitimes ; un autre regret, plus profond, le torture. Des trois filles que lui a données sa femme, Isabelle, l'aînée lui déplaît par ce qu'elle offre de ressemblance avec sa mère, l'actrice d'autrefois dont elle reproduit en les accusant l'esprit frondeur, la fougue et la grâce ; aussi veut-il la réduire et détruire en elle les moindres velléités d'indépendance comme un chrétien tâche d'effacer les traces qu'une faute aurait laissées dans son âme. Mais il s'y prend bien mal car on ne tient pas une femme par la terreur — surtout quand celle-ci souffre de ne pouvoir employer sa beauté. Isabelle, silencieuse et soumise en apparence, mais prête à se vendre s'il le faut pour acquérir un peu de liberté, cherche l'homme qui la délivrera en l'épousant. Son choix se fixe sur un voisin de campagne, riche et oisif, Fernand de Lérouville ; ce jeune homme n'est point beau ni très fin, surtout il est bien indécis : tandis que son cœur le porte vers Françoise, la seconde des filles du comte, sa sensualité l'entraîne d'abord vers Isabelle qu'il assiège bientôt de ses assiduités. Celle-ci, ignorante du vrai sentiment de Fernand, s'abandonne et réclame le mariage. Or, une fois ses sens assouvis, le jeune homme ne ressent plus pour sa maîtresse que de l'indifférence ; il ajourne sa décision, certain que la fierté de sa victime l'empêchera de rien révéler et peu de temps après, demande la main de Françoise. Quand Isabelle se voit jouée, elle reporte sur sa sœur la haine qu'elle avait accumulée dans son cœur depuis tant d'années. Deux lettres anonymes compromettent la pauvre petite aux yeux de son père et de son fiancé ; et quand ceux-ci s'apercevront de leur erreur, il sera trop tard. Françoise se sera suicidée. Tel est le canevas du roman. Or ce qu'une analyse ne saurait rendre est justement ce que M. Deberly a le mieux réussi à

(1) *Le Supplice de Phèdre (N. R. F.).*
(2) *L'Ennemi des Siens*, à la *N. R. F.*

nous montrer : à savoir l'atmosphère de défiance dans laquelle vit la famille de Bitry, le malentendu qui sépare la fille de son père et qui amène l'un et l'autre à ne plus voir clair dans leur propre cœur. Tout cela est minutieusement établi, et si bien que le lecteur se laisse prendre.

Néanmoins, nous préférons dire, ici même, que l'*Impudente* semble avoir une autre valeur. Là, le conflit se resserre et ne se laisse pas narrer facilement. J'y vois d'abord l'histoire d'une femme qui ne possède rien de ce qu'il lui faut pour conserver l'affection de son mari ; celui-ci est un intellectuel, désireux avant tout de son confort et que la guerre a dérangé de sa quiétude. « Elle surprenait Georges à Paris, « prêt à boucler ses malles pour la Provence, et le consternait d'autant plus qu'il « s'était refusé par principe à la croire possible. Un grand frisson d'horreur le « parcourt, puis une révolte l'agita de se voir saisi, obligé de se joindre aux Français « dociles qui déferlaient en troupeaux hurlants vers les gares. D'après l'ordre inséré « dans son livret, il devait partir le 4 août. Il passa les deux jours qui l'en séparaient « dans une exaltation continuelle, ne pouvant reposer, ni se nourrir, se refusant « à croire, malgré les faits, à un effondrement total de l'Intelligence, espérant « que les faubourgs allaient se lever, les syndicats s'unir et s'insurger, les hordes « libertaires envahir la rue, détruire les voies ferrées et les ouvrages d'art, toute « la raison, tous les nerfs de Paris s'opposer à la mobilisation monstrueuse, toutes « les femmes se dresser contre tous les hommes. Le troisième jour, il embrassa « sa mère et Denise, serra sur sa poitrine le petit Claude et se mit en route, les « yeux secs, à jamais dégoûté du bétail humain et ennemi mortel de ses toucheurs.

« On l'oublia dix mois dans un dépôt, où il avait réussi à se rendre utile dès « le surlendemain de son arrivée. Un inspecteur passa et il dut partir. Ce fut le « régiment, la tranchée, la boue, les marches torturantes, les veilles sans espoir, « l'avilissante obligation des dangers courus en compagnie d'esclaves fouettés « d'alcool. Rien, à ses yeux, n'auréolait ces sublimes misères. Il vécut là deux « ans, simple soldat, féru d'une telle haine contre sa patrie qu'il lui souhaitait à « chaque épreuve des maux plus cruels et en aurait avec passion consommé la ruine « si, à ce prix, il avait pu rétablir la paix. »

Voici, ce me semble, un excellent portrait du « révolté », de l' « antipatriote » par l'égoïsme. Au surplus, Georges n'aura jamais de volonté que pour faire du mal aux êtres dont son tempérament aigri ne s'accommode point. Quand il revient de la tourmente, la vie calme du foyer ne le guérit pas. Jadis secrètement blessé que Denise, sa femme, ait sacrifié la beauté de son corps au sentiment maternel, il s'irrite maintenant de la retrouver si calme, soucieuse avant tout de chérir son enfant et son mari et bien éloignée de flatter le pessimisme de celui-ci. Dès lors, il s'enferme dans un silence dédaigneux. Sur cette histoire excellente se greffe celle de Lola Dimbre, l'institutrice à qui Georges a confié l'éducation de son enfant. Habituée dans sa jeunesse à la vie la plus facile, Lola s'est vue contrainte par les circonstances à gagner durement sa vie ; mais il n'est pas dans sa nature de se résigner. La volonté constante de s'évader de sa condition anime tous ses actes et lui dicte les résolutions les plus cruelles. Or, à peine a-t-elle vécu quelques jours dans l'intimité du ménage désuni, que Lola voit s'offrir à elle une occasion de refaire sa vie ; Georges l'attire ; elle travaillera à le séparer complètement de sa

femme. Celle-ci, d'abord, ne se doute de rien, torturée qu'elle est par l'idée de ne plus remplir auprès de son fils tous les soins qui occupaient sa vie ; bientôt, cependant, un instinct obscur la pousse à surveiller son mari, et malgré les précautions des deux amants, Denise découvre leurs relations ; alors naît dans son âme une force qu'elle ne soupçonnait point et qui prévaudrait sur les ruses de Lola si M. Deberly n'y mettait ordre par une conclusion assez inattendue... Mais je préfère ne pas le chicaner sur ce point et dire encore une fois combien est remarquable l'ordonnance de ce roman où, jusqu'à la dernière page, les personnages agissent comme ils *doivent* agir, une fois posées les données psychologiques du drame.

***

Il est dommage que les qualités aient leur revers. J'ai sous les yeux, lorsque j'écris ces lignes, la reproduction d'une *Tête de Femme en pleurs* de Van der Weyden. Ce sujet n'a rien de très neuf et d'autres artistes ont pu le traiter depuis ; ils ont même, j'en suis sûr, apporté dans l'étude des physionomies et des mouvements plus de rigueur ou plus d'exactitude... Pourquoi l'œuvre du Hollandais me suggère-t-elle infiniment plus de choses que les leurs? Je l'ignore et, ne sachant attribuer la cause de ce fait à aucun des détails du portrait, j'aime mieux la placer dans l'auteur lui-même. Ainsi en va-t-il des livres. Certains, que j'estime fort, plaisent à mon intelligence, mais ne vont pas au delà ; d'autres, au contraire, m'entraînent bien loin et transportent mon être tout entier. Je reprocherais justement à M. Deberly de me river à son texte et — en général, de ne pas ménager à son lecteur le plaisir de s'évader. Il crée des caractères, c'est entendu, mais il en pousse *trop honnêtement* la peinture et cela, parce que les personnages qu'il imagine se présentent à lui sous une forme trop abstraire. Mais vous ignorez, après tout, si ces personnages n'ont pas existé ! Alors, je me permettrai de faire appel encore une fois aux révélations de F. Lefèvre. Je lis cette phrase : « C'est au collège des Jésuites d'Amiens que j'ai fait mes études. Après le baccalauréat, je suis venu à Paris où j'ai conquis ma licence en droit. Mais avant d'aller plus loin, il m'est agréable que vous notiez que j'ai gardé la plus grande admiration pour mes premiers maîtres. » Or, puisque nous en sommes tous deux à rappeler des souvenirs communs, je demanderai à M. Deberly s'il se souvient d'un exercice, bien amusant, qui occupait le dernier quart d'heure des classes d'instruction religieuse? Une fois que le Père nous avait inculqué les principes fondamentaux de la théologie et de la morale pratiques, il nous abandonnait à notre fantaisie, et nous de lui poser les problèmes les plus ardus, les cas de conscience les plus délicats qu'il résolvait avec une charmante bonne grâce. Parfois le jeu continuait entre camarades durant la récréation et certains de mes amis y acquirent une grande habileté ; dirai-je que M. Deberly me semble le prolonger quand il écrit ses romans? Il aurait fait un théologien remarquable, je n'en veux pour preuve que ses analyses du caractère d'Isabelle et de Denise ; mais il ignose l'art de faire prononcer aux êtres qu'il anime un mot qui nous éclaire sur eux-mêmes. Il est trop intellectuel.

Je me trompe cependant, car en relisant *Le Supplice de Phèdre*, il m'a paru que ce défaut s'atténuait. La place me manque pour analyser ce roman ; au surplus,

j'arriverais trop tard. C'est l'histoire d'une femme qui, à son insu, conçoit pour son beau-fils une passion coupable. Un jour, elle apprend que celui-ci a une maîtresse et voici que la tourmente le désir d'éloigner cette femme qu'elle hait obscurément Elle va la trouver et l'humilie cruellement.

« Elles se regardaient fixement. Si leurs dehors ne trahissaient qu'une faible « émotion, leurs mépris s'échangeaient perçants comme des balles et chacune. « d'elles, dans sa conscience, percevait un choc qui rendait brûlante sa rancune. « Avec des mines qu'elles s'appliquaient, par respect humain, à garder distantes « et paisibles, elles côtoyaient parallèlement ces lisières du drame où il suffit parfois « d'un mot pour nous faire tomber. Leurs mains seules témoignaient un peu d'im- « patience. Mme Aliscan (la maîtresse) demanda :

— Marc est-il au courant du détail intime dont vous venez de faire usage si délicatement?

— Oui, dit Hélène, il le connaît celui-là... et l'autre !

— Il les tient de vous?

— Je m'en flatte !

« Elle se sentait comme dévorée de courage physique. La vieille amante « baissa la tête, réfléchit longtemps, ou, pour mieux dire parut sonder un cruel « futur et déjà, par avance, s'y déchira toute. Quand son visage se redressa, des « pleurs l'inondaient.

— Eh bien ! fit-elle, n'en parlons plus ! Je m'efface, madame... Votre fils n'aura pas à rougir de moi !

— Mais, dit Hélène, si jamais Marc...

— Je n'ai qu'une parole.

— Il me reste, madame, à vous remercier.

« Elle se disposait à sortir. Comme elle avait encore un pied dans l'appartement, Mme Aliscan l'arrêta. Ses beaux yeux répandaient une étrange lueur.

— Puisque, fit-elle, nous sommes deux mères, écoutez ceci... dont j'étais sûre, prononça-t-elle avec désespoir, et que m'a confirmé notre affreuse rencontre. Ce n'est pas comme un fils que vous aimez Marc ! C'est autrement... tout autrement... Regardez en vous...

« Elle fit entendre un long soupir.

— Madame, je vous plains. »

La page, et celles qui suivent sont excellentes. Dans ce roman, la difficulté consistait justement à aller *plus loin que les apparences*, à travailler dans l'inconnu. M. Deberly n'a pas triché en l'esquivant. S'il montre parfois un peu de gêne, il a de belles réussites et nous pouvons, sans crainte de nous tromper, attendre de lui de beaux livres.

Louis LŒVEYRE.

LETTRES ÉTRANGÈRES

GEORGES BRANDÈS
OU L'ERREUR SUR LA PERSONNE

Georges Brandès, qui vient de mourir à Copenhague, était un israélite d'origine portugaise. En toutes circonstances, ce « grand Européen », comme l'a appelé M. Lupus Blumenfeld, se révéla comme un grand Juif. Adversaire forcené des « foudres de l'obscurantisme » et des « aboiements fous » de la réaction, il montra toujours, avant, pendant, depuis la guerre, le visage d'un partisan, affamé de justicisme social et de cosmopolitisme ; il soutint, pour le triomphe de la « libre-pensée » les polémiques les plus âpres, les plus agressives, les plus sectaires et vraisemblablement les plus sincères. Enfin, comme *rabbi* et prophète des temps nouveaux, il méritait, auprès des amateurs de déclamations politiques, la notoriété d'un spécialiste de grand talent. Mais voici une curieuse erreur sur la personne : c'est en temps que critique des lettres que Georges Brandès fut salué comme un maître.

***

M. Pierre Mille, au lendemain même de la disparition de l'écrivain danois, le nommait « le plus éminent des critiques de la littérature française à l'étranger ». Brandès avait donné tous ses soins à se créer la réputation d'un critique international, il avait du reste fourni en ce sens une énorme somme de travail, voyagé partout en Europe, séjourné en Allemagne et fréquenté en France. L'œuvre de sa jeunesse, qui demeure son grand'œuvre, comporte — en six volumes compacts dont un seul a été traduit en français — le plus ambitieux tableau qui soit des

Principaux courants de la littérature au XIXe siècle. On aurait tort cependant, à notre avis, d'y voir autre chose qu'une œuvre polémique, et davantage encore de la rapprocher, quelque illusion que Brandès ait pu se faire, des travaux de Taine qu'il présenta comme ses modèles aux compatriotes des faiseurs de Sagas.

Dès l'introduction de ce « drame en six actes », une critique lucide relèverait des aveux caractéristiques. « Mon intention, écrit Brandès, est celle-ci : par l'étude de certains groupes principaux, de certains grands mouvements de la littérature de l'Europe, donner une esquisse de la psychologie de la première moitié du XIXe siècle. » Cette mince phrase porte à la fois une restriction et une complication, qui montrent assez que les scrupules du logicien ne sont pas familiers à Brandès, et qui vont montrer plus encore. Brandès ne se contentera point de décrire ni de juger des courants littéraires, il s'efforcera d'en induire une « psychologie », et du même coup il marque que pour cela il s'en tiendra à l'examen seulement de *certains* groupes et de *certains* mouvements : déjà cette méthode paraîtra discutable, qui conjugue plus d'ambition et moins d'information. Mais ne soyons pas dupes : croit-on qu'en fait, et même étudiée dans son ensemble par un critique qui ne s'avouerait pas fatigué avant de commencer, la littérature suffirait à la psychologie des peuples?

Brandès, qui avait prévu l'objection, a parsemé son œuvre de chapitres, d'ailleurs pesants, traînants, interminables, sur la situation politique et sociale des pays dont il traite ; et ces pages, que l'on a si peu envie de tourner, suffisent précisément à révéler sa méthode. On y trouve plus de considérations bavardes et d'une navrante facilité que de renseignements précis ; l'histoire y est brassée à tours de bras ; les éclats d'une parole courroucée autant qu'oiseuse y tiennent lieu de faits et d'idées. On sent, à chaque paragraphe, la thèse préconçue, le désir de justifier, par un redoublement de paralogismes, cette vieille mystique du Progrès éternel dont M. Brandès fut un sectateur passionné. De même que ce M. Josse des lettres explique toute la psychologie des peuples par la littérature, de même ce nouveau talmudiste explique toutes les transformations sociales par le progrès, — commode excuse !

L'auteur lui-même a marqué que les « polémiques passionnées » que ces volumes ont déchaînées n'ont pas été dues seulement à « l'inintelligence de *ses* adversaires » mais aussi à « la nature même de *son* travail ». Il en atténua par la suite certains angles, mais la première édition porte que cet ouvrage fut « une arme... Chaque ligne visait des personnalités et des faits danois. » La critique, aux yeux de M. Brandès, n'a pour but que de « transporter les montagnes, ces montagnes que l'on nomme foi dans l'autorité, préjugés, traditions mortes... C'est elle qui a créé *les Châtiments* de Hugo et *Don Juan* de Byron. Elle montre à l'esprit humain de nouvelles routes ». C'est l'étoile polaire du Progrès, mais quelle piteuse étoile, quel radotage politique, aussi enragé qu'artificiel ! Que de mots à la Prudhomme ! Que de niaiseries lyriques ! Cet écrivain, qui aime les comparaisons et les images, organise tout son tableau des littératures européennes par rapport à une « loi » qui en ramènerait les courants à une sorte de flux et de reflux : l'un entraîne et éloigne, jusqu'à finalement le faire disparaître, tout ce qui fut l'esprit et l'âme des siècles pré-révolutionnaires ; l'autre ramène, en vagues toujours grandissantes, les nobles idées de progrès religieux, politique et social. A la « morne poésie du

passé » s'oppose « dans la science, la libre spéculation ; dans la poésie, le libre développement de l'humanité » ; « l'histoire ne connaît rien de plus élevé que l'esprit de progrès, ni de plus *divin* »... Le volume des *Principaux courants* qui traite du romantisme en France s'achève par une ode triomphale à Victor Hugo, « le plus biblique des génies modernes », disait James Darmesteter. Brandès s'enthousiasme pour le saint-simonisme comme il s'enthousiasmera pour la *Jeune Allemagne* ; déjà il avait loué Shelley de ses « odes libertaires », il avait comparé Byron à Job et à David et marqué « à quel point le manteau juif convenait naturellement aux formes de son sentiment » ; c'est encore le messianisme d'Israël qu'il admire dans le socialisme. Enfin, cette histoire du Romantisme accommodée à la Tite-Live, ce drame surnaturel et mystique dont les personnages sont les prophètes d'une religion nouvelle, s'achève dans les tonnerres et les éclats d'une extraordinaire explosion de lyrisme : « L'année 1848 a une importance intellectuelle décisive. A partir de cette date, en Europe, on sent, on pense et on écrit autrement qu'auparavant » ; c'est « la ligne de démarcation rouge..., l'année du tremblement de terre et de l'affranchissement des peuples..., une année jubilaire dans le genre de celle que l'antique législation hébraïque avait instituée », une année « de joie biblique », une « année sainte ». Ceci donne exactement le ton de cet ouvrage incohérent, enflé, pléthorique, où constamment l'imagination de l'auteur s'exalte à vide, où un humanitarisme fumeux s'efforce sans cesse de couvrir l'insuffisance de la pensée.

Le plus curieux, le plus déconcertant si l'on songe au succès qu'a connu l'œuvre de Brandès, c'est que l'architecture si pauvre, si rudimentaire, si convenue de ce tableau général des littératures en est la seule originalité, le seul intérêt, la seule richesse. Les études que notre pseudo-critique consacre aux individualités les plus marquantes y sont toujours des plus banales, des plus insuffisantes : Brandès analyse les œuvres et les hommes platement, sans un éclair de compréhension, à l'allemande. Mis à part son parti-pris politique, qui est seul à jouer la pensée, ce n'est alors qu'une compilation massive, rien de plus. C'est peut-être en ce sens que Georges Brandès déclarait voici quelques années à M. Frédéric Lefèvre : « Je ne juge guère. »

***

On voit combien le grand ouvrage de Georges Brandès répond mal à la définition que l'on donne généralement de cet écrivain. Il fut toujours mû par ses passions politiques, sa haine du principe d'autorité, « le plus dégradant et le plus pernicieux de tous les principes de la terre..., le plus délétère, le plus stupide, le plus humiliant de tous. » S'il « admire avec beaucoup de froideur » Chateaubriand ou si *le Rouge et le Noir* est son « livre de chevet », ce ne saurait être — lui-même, encore un coup, s'y trompât-il — pour des raisons d'ordre littéraire. En fait, Brandès n'a jamais loué dans la pensée française que le rôle destructeur qu'elle a joué avec les Romantiques. M. Brandès ne loue qu'eux. Pour lui, la pensée française, c'est la pensée révolutionnaire.

Et ceci explique bien ce que, pendant la guerre, on a appelé son *double jeu.* Le mot est, je crois, de M. Dumur. Brandès ne comprit rien à son « aventure ». Elle lui parut « impénétrable » : « Affirmer que je suis germanophile est une pure folie, »

Brandès avait écrit, en faveur de la France, environ cinq mille pages, mais déjà, en 1872, il précisait : « une France dont les sympathies s'étendaient à l'humanité entière », « la France, dira-t-il cinquante ans plus tard, de Lamartine et de Victor Hugo, de Flaubert et de Zola. » Avant son premier voyage en France, tout jeune homme, il aspire à voir Paris, il y pense « avec des sentiments quasi-religieux ». « Paris est la ville de la Révolution », il lui voue « une sorte d'adoration recueillie ». Mais, lorsqu'il doit s'exiler de Copenhague, c'est à Berlin qu'il se fixe, c'est en allemand qu'il écrit, c'est le *Berliner Tageblatt* qu'il honore de sa collaboration régulière : son cœur ne saurait séparer l'Allemagne de la Réforme de la France de la Révolution.

Quand la grande guerre éclate, il se refuse de prendre parti. Il se veut neutre, systématiquement. Il n'examine ni les causes profondes ni les origines immédiates de la guerre ; la violation de la Belgique est une « injustice criante », mais tout « acte politique » est injuste ; il souhaite que « la France et la Belgique soient libres », toutes ses « sympathies » sont pour la France, mais il ne souhaite pas la victoire des alliés, « le cas est trop complexe » : sa haine est égale pour le « gouvernement prussien » avec « son fanatisme » et pour la « Russie tsariste ». D'ailleurs, les Français eux-mêmes ne sont-ils pas devenus belliqueux, « jusqu'au dernier » ? Romain Rolland lui-même ne trouve pas grâce aux yeux de Brandès.

Ce n'est rien encore, mais à quoi bon nous échauffer? Les faits sont là. Brandès en vint à adopter les thèses allemandes du Livre blanc. Sa documentation était superficielle. Il imprima noir sur blanc que les Français, au cours de l'histoire, avaient occupé Berlin « une vingtaine de fois ». Finalement, dans une liste de soi-disants responsables de la guerre il oubliera le Kaiser, il qualifiera le traité de Versailles comme « le plus monstrueux de l'Histoire », il déclarera que la France d'après la guerre est devenue « l'héritière du militarisme prussien ». On se demande parfois s'il dénonce l'impérialisme allemand ou s'il le caresse.

La pensée de Brandès ne fut sans doute pas volontairement hostile aux alliés, elle fut hésitante, sans vigueur, tout emplie d'un mysticisme qui séparait les hommes non point selon leurs nationalités ou leurs races, mais par classes et par partis. Brandès ignorait profondément la France : il n'a jamais aimé, sous ce nom, que la patrie de la Révolution. Alors même qu'il tâchait à définir l'esprit français, il n'en pénétrait pas l'écorce. Bien avant la guerre, répondant à une enquête sur l'influence allemande, il déclarait les Français supérieurs aux Allemands en mathématiques et « pour tout ce qui a de près ou de loin rapport à l'art », mais il rapportait cette supériorité à la « liberté » dont jouit l'art dans les démocraties.

Ainsi Georges Brandès aura tout pénétré de politique. Il avait de grandes prétentions à la critique internationale. Toute l'Europe se présentait à lui sur le même plan, il en connaissait quasi toutes les langues, il se flattait d'avoir lancé Ibsen, lancé Nietzsche, lancé Claudel. En fait, dès l'année 1903, il admirait Claudel, il fut des premiers à parler de lui, il avait été « frappé » par les drames de l'*Arbre* ; mais « à présent, déclarait-il naguère, Claudel est devenu ultramontain, réactionnaire, chef d'école catholique et je ne trouve pas de sens commun dans des œuvres comme *l'Otage*. Il m'apparaît aussi inactuel de défendre le catholicisme que de l'attaquer... Je ne trouve même plus Claudel intéressant ».

De telles phrases, qui révèlent si naïvement une humeur et une méthode, ne suffisent-elles pas à dégonfler la gloire soufflée de ces ouvrages prétentieux? L'étroitesse d'un esprit sans solidité, l'opium d'un messianisme incurable font tomber ces travaux au-dessous du médiocre comme œuvre critique. Mais ils demeureront comme un document plein d'intérêt pour l'historien des idées et mériteront de prendre dans la littérature talmudique une place des plus honorables.

RENÉ GROOS.

Le Gérant : GÉRARD DE CATALOGNE.

ACHEVÉ D'IMPRIMER PAR
L'IMPRIMERIE VILLAIN ET BAR,
22, RUE DUSSOUBS, PARIS,
LE TRENTE-ET-UN MARS
MIL NEUF CENT VINGT-SEPT

LES CAHIERS D'OCCIDENT

PUBLIÉS SOUS LA DIRECTION DE GÉRARD DE CATALOGNE ET ÉMILE DUFOUR





QUELQUES PROGRÈS DANS L'ÉTUDE DU CŒUR HUMAIN

PAR

JACQUES RIVIÈRE

Librairie de France
110, boulevard Saint Germain, 110
PARIS

PUBLICATION MENSUELLE



